

La résurgence

Tome 2 : De mémoire Atlante

Auteur : Calum MAC NA SIDHE

Copyright 2019 Philippe Chevetzoff
philippe.chevetzoff@icloud.com

Que ce soit pour la joie.

Is maith an scáthán súil charad.

L'œil d'un ami est un bon miroir. Proverbe Irlandais.

Rencontre musicale

Les choses arrivent souvent quand on s'en est détaché et qu'on ne cherche pas à les provoquer. Tout arriva bien naturellement, sans traquenard des amis ou de la famille. J'avais reçu une invitation pour participer à une soirée musicale organisée par des gens originaires de la cordillère. Je ne connaissais pas bien les personnes présentes et me demandais bien que porter pour y aller. Je me préparais y aller avec mes habits ordinaires mais au dernier moment je me ravisais et enfilais une chemise brodée provenant de la Corne ainsi qu'un pantalon assorti. Il faisait un peu frais et je décidais de porter la fameuse cape offerte par ILAN-TAR, c'était élégant sans être luxueux. Après tout, les gens de la cordillère en portaient aussi de semblables pour leurs fêtes. Ne sachant pas trop ce qui était prévu, je glissais une SHEMA (longue flûte traversière en bois en deux parties) dans ma manche et y allais sans préjuger de rien. C'est ainsi que je pris le métro, déguisé comme un « homme libre » en goguette à la capitale¹. Je ne prêtai pas attention à certains sourires amusés de citoyens devant un rustique en visite. J'arrivais sur place, c'était un local associatif géré par des personnes issues des communautés d'hommes libres de la Cordillère. L'équivalent d'un auberge doublée d'une salle des fêtes.

1 Les "hommes libres" venaient parfois en pèlerinage à POSEIDIA. Ils portaient alors leurs costumes de fête et étaient aussi voyants que des chefs indiens parés de plumes dans le métro de New-York.

Ce lieu servait d'hôtellerie aux « hommes libres » en pèlerinage à POSEIDIA. C'était aussi un centre culturel ouvert aux habitants de POSEIDIA qui affectionnaient cette culture. Divers cours y étaient assurés. En entrant dans la salle où la soirée se tenait, je vis des personnes déjà arrivées qui discutaient et sur des tables, à l'opposé, des instruments de musique. Deux choses attirèrent mon attention ; j'identifiais une véritable harpe Atlante aux 36 cordes, un instrument magnifique en bois massif dont la caisse était taillée dans un seul tronc de bois évidé. A l'opposé de la pièce, se tenait une jeune femme également magnifique, grande et belle comme une déesse dans son drapé blanc. Vers où aller ?

J'essayais de masquer ma gêne, car j'étais très timide en présence de belles inconnues. Ses très longs cheveux étaient magnifiquement enchâssés dans un diadème. Les plis de sa tunique drapée avaient l'élégance d'un sari indien. Tout dans son allure respirait la fraîcheur et une dignité. Cette jeune femme avait manifestement pratiqué la natation et en avait la stature.

J'étais vraiment très impressionné par sa présence physique. Je saluais poliment les personnes présentes, y compris la « déesse » sans oser l'interrompre et allais voir les instruments. Je tombais réellement en arrêt devant la harpe, curieux d'en connaître le son mais n'osant pas y toucher. J'avais bien sûr déjà vu et entendu de tels instruments, mais celui-ci était vraiment très ouvragé et de belle facture. Les cordes étaient en métal cuivré, ce qui devait donner un son très particulier. En Atlantide existaient plusieurs types de

harpes aux sonorités très variées². L'instrument était manifestement récent mais semblait sortir de la nuit des temps. Les harpes existaient en Atlantide depuis bien des millénaires et avaient eu le rôle que le piano a dans la musique classique occidentale. Pendant que je faisais l'inspection, j'entendis une voix charmante juste derrière moi :

- *Veux-tu en entendre le son ?* Je me retournais et me retrouvais nez à nez avec la belle inconnue ! Je m'inclinai poliment en donnant mon nom, elle fit de même en disant le sien, SHANNA du matrilignage des ANDRAHTNIL.

- *Rien ne me ferait plus plaisir que t'entendre sonner cette superbe harpe.*

Sans hésitation, elle cala l'instrument contre elle et se mit à en jouer, faisant danser ses longues mains sur les cordes vibrantes. La sonorité de l'instrument était merveilleusement cristalline et d'une puissance rare pour un simple instrument à corde. SHANNA se lança dans un magnifique air de la cordillère que je connaissais vaguement pour l'avoir déjà entendu. J'étais complètement subjugué et ne cherchais pas à le dissimuler. Tout en écoutant, j'identifiais le mode et la tonalité, c'était compatible avec ma flûte Sans rien dire, je sorti la SHEMA de ma manche, l'assemblais et commençais à jouer en brochant des variations sur le

²Il existait plusieurs types de harpes. La forme générale de cette harpe était très semblable à celle que fabrique le contemporain Jochen VOGEL. Les harpes étaient aussi bien jouées par les hommes que par les femmes.

thème de base. Elle m'adressa un sourire de défi mais continua à jouer et nous mêlâmes les sonorités de nos instruments pour le meilleur effet. Il faut savoir que dans la musique Atlante, on ne pouvait se contenter d'exécuter docilement la partition³. Quel que soit le niveau de complexité de l'air, un bon interprète devait donner vie à l'air en ajoutant des improvisations, en plus des variations que le thème comportait déjà. Il n'était pas pensable de jouer deux fois le même air à l'identique. La chose se compliquait pour jouer à plusieurs puisqu'il fallait rester compatible dans les improvisations de chacun et c'est ce qui faisait la marque d'un bon groupe de musiciens qui se connaissaient. Notre duo improvisé sonnait très naturel et d'emblée se tissa une bonne complicité musicale. SHANNA partait dans une improvisation musicale et je la suivais ou à d'autres moments, je prenais la main et elle m'accompagnait. Nous étions tellement concentrés pour entrer en phase l'un avec l'autre qu'il se forma aussitôt une bulle mentale autour de nous, au point de perdre la conscience de ce qui nous entourait. Je ne saurais dire combien de temps dura cette escapade musicale à deux.

Quand nous cessâmes de jouer, comme si le charme se rompait, nous reprîmes conscience de l'environnement et nous vîmes, à ma grande horreur, que tous les gens s'étaient mis en cercle autour de nous et écoutaient dans un silence religieux. Nous nous regardâmes mutuellement, aussi hébétés que si l'on s'était retrouvé tout nus au milieu de ces gens et ... nous éclatâmes de

³Il existait un mode de notation musicale.

rire de bon cœur. Mais le public ne nous lâcha pas aussi facilement, nous fûmes sommés de jouer un autre air. SHANNA me demanda d'en proposer un. Je jouais un air ancien de la même région, un peu triste avec des notes glissées, elle se mit à m'accompagner sur la harpe, elle connaissait manifestement cet air très beau. Je fermais les yeux pour me concentrer sur cet air assez long et complexe avec ses variations successives. De nouveau les sonorités combinées de la flûte et de la harpe emplirent la pièce toute entière.

Puis le public demanda à SHANNA de chanter, un de ces chants magiques des terres montagneuses. Elle le fit, toujours accompagnée de sa harpe. Sa voix était à la fois pure et chaleureuse. Cela me donna la possibilité de me fondre dans le public et d'échapper aux regards. Nous étions tous pris par cette magie. Je ne pouvais comprendre que des bribes des paroles et fermais de nouveau les yeux et je voyais défiler devant moi les paysages montagneux que j'aimais tant, les lacs, les cascades, les calanques, les forêts de cèdres, les villages de pierre amoureusement agrippés aux montagnes.

Il ne s'agissait pas d'un concert formel mais d'une assemblée de mélomanes et de musiciens, chacun pouvant selon les moments être spectateur ou musicien. En fonction de l'inspiration et des capacités de chacun, les instruments passaient de main en main.

D'autres musiciens jouèrent, des violes, des cithares... D'autres chantèrent magnifiquement mais aucun n'avait pour moi cette voix magique. Alors que le cercle de

musiciens et spectateur se réduisait vu l'heure, SHANNA la harpiste m'interpella devant tous :

- *ASRAAN, connais-tu des chants ?*
- *Oui mais de la Corne, pas de la cordillère.*
- *Très bien, vas-y, je te suis.*

Je partis donc sur un de mes préférés mais jamais je ne l'avais entendu ainsi. Le jeu de harpe donnait à ma voix un timbre extraordinaire. Ce fut au tour de l'assemblée de ne pas tout comprendre aux paroles mais je sentais monter une émotion palpable au fur et à mesure que le chant se déployait. Il est des fois où l'on est plus que soi-même. Un silence suivi et je n'osais à ce moment regarder la « déesse ». Elle me confia plus tard que même si je lui avais plût dès le premier regard c'est à ce moment qu'elle se senti complètement subjuguée à son tour.

La soirée se terminait et il était fort tard. A vrai dire, retraverser la ville en sens inverse à cette heure me portait peine. Elle dû le sentir car elle me proposa de dormir sur place. Comme d'autres, je finis la nuit sur une banquette de salon dans la pièce à côté. Au petit matin, je revis SHANNA qui apportait un grand pot de boisson chaude pour ceux qui avaient dormi sur place. Je la fit rire avec mes cheveux ébouriffés.

- *Alors, notre prince des brumes⁴ avait plus fière allure hier, drapé comme il l'était que ce matin au réveil la tignasse en vrac.*
- *C'est pas vrai, elle ne va pas s'y mettre elle aussi !* Pensais-je.

Il va sans dire que nous échangeâmes nos adresses puis je repartis vaquer à mes occupations de la journée. Je revis SHANNA bien vite. Nous-nous retrouvâmes d'abord dans le local où elle s'entraînait avec ses collègues musiciens. C'était une sorte d'atelier d'artiste largement vitré au dernier étage d'un immeuble. C'était là que nous nous remîmes à jouer et à chanter tous les deux avec le même bonheur. Pendant qu'elle jouait, j'arpentais l'espace en improvisant avec ma grande flûte tout en écoutant les effets sonores de sa musique si singulière. J'écoutais aussi mes résonances intérieures et je perçus que sa musique semblait vibrer en écho au niveau du cœur. Puis toujours pendant que j'évoluais dans l'espace de la pièce, je sentis que les résonances se faisaient aussi plus bas...

- *Perfide créature, tu es en train de m'envoyer un flux d'énergie bien ciblé. C'est du joli !*

J'eus l'image qu'elle riait intérieurement mais pourtant elle continuait à jouer de sa harpe comme si de rien n'était. Je me retournais vers elle (elle était de dos). Le

4 La Corne était surnommée la terre des brumes.

soleil rayonnait à travers la pièce et les cordes de bronze de sa harpe brillaient du même éclat doré que sa chevelure flottant librement sur ses épaules. Tout se passa ensuite avec un naturel qui me surprit moi-même car toute timidité avait soudain disparue de moi. Je vins directement à côté d'elle et entrepris d'effleurer ses cheveux avec une délicatesse infinie. Le soleil leur donnait un éclat métallique. Puis je laissais mes doigts courir sur ses épaules fermes alors qu'elle continuait toujours à faire résonner sa harpe. Enfin, elle se retourna et m'enlaça, changeant d'instrument avec non moins de talent. Je découvris ainsi qu'une déesse peut aussi être une femme incarnée... Nous étions alors à la fois instrument et musicien l'un pour l'autre. C'est ainsi que nous devînmes amants, avec autant de simplicité et de délice que l'on rentre dans l'eau fumante d'un bain thermal en plein air dans l'hiver glacé de la Corne.

Alors que nos corps s'activaient l'un contre l'autre comme font tous les amants, je senti la force du sceau s'animer en moi mais bizarrement, sans m'éloigner de SHANNA alors qu'habituellement, ce type de manifestation a pour effet de calmer le désir et donc d'interrompre tout net le rapport sexuel. L'instant d'après, je perçu, comme en transparence le sceau en SHANNA. Un peu comme si je me situais hors de mon corps et que nous étions devenus comme transparents, je voyais le sceau en elle comme en moi. Je vis en elle le glyphe signifiant réceptacle ou coupe et en moi le glyphe signifiant cristal. Puis ces deux glyphes vinrent se combiner pour en former un nouveau : le cristal vint se placer dans la coupe. A l'image de nos corps, nos

deux empreintes se rencontrèrent et s'unirent pour former une formule nouvelle combinant les deux.

Je n'avais jamais vécu cela auparavant avec qui que se soit. Le terme de communion est le seul qui me vienne pour désigner ce que nous avons partagés ensemble à ce moment. J'avais connu des communions spirituelles d'une part, des unions charnelles intenses d'autre part, mais jamais les deux à la fois de manière inséparable avec la même personne. J'eus le temps de penser que je faisais l'amour à un être pleinement réalisé et non à une femme ordinaire. Il monta en nous un éblouissement comme si nous perdions conscience, je dis-nous car je percevais autant ce qui la concernait que ce qui m'arrivait. Nous nous endormîmes l'un contre l'autre comme sous le coup d'une anesthésie irrésistible. Au réveil, nous étions toujours enlacés. Je me sentais en pleine forme mais pris dans une grande perplexité comme devant un mystère. Avec qui avais-je fait l'amour ?

SHANNA se détacha de moi, elle se redressa sur les coudes et me regarda avec un regard perçant. Elle m'interpella d'un ton impératif mais sans agressivité, un peu comme une enfant qui réalise qu'on lui a menti et qui veut connaître la vérité.

- *Qu'est-ce que tu es⁵? Je me posais la même question sur elle. Je choisis d'éluder.*
- *Je suis un simple mec aussi con qu'un autre. Loin de l'amuser, ma remarque l'irrita vivement. Zut, elle était encore plus belle en colère.*
- *Ne te fiche pas de moi. J'ai assez connu d'hommes pour savoir ce qu'il en est. Tu es quoi ? Ce que tu as fait n'est pas humain. Qu'est-ce que tu es⁶?*
- *Félicitation SHANNA. Quelle perspicacité ; me voici démasqué...Tu viens de découvrir que tu as copulé avec un gros singe. Dis-je en riant de ma propre plaisanterie. Le moins que l'on puisse dire est qu'elle ne trouva pas cela drôle du tout. J'ai même cru un instant qu'elle allait me frapper. Je repris mon sérieux.*
- *Je suis un homme ordinaire mais je porte l'initiation du grand sceau. Dis-je ; et je pense que toi aussi. Je crois que ce que nous portons s'est reconnu et activé à notre insu.*
- *C'est donc cela ! Sans le savoir, nous avons « mis les réalisations sur le chemin ».*

5La question portait ici sur la catégorie d'être. Les Atlantes considéraient que des êtres humains ayant des hautes réalisations pouvaient vivre dans la société en passant inaperçu même de leurs proches. Ils considéraient aussi que des êtres non-humains pouvaient s'infiltrer dans la population humaine en « empruntant » le corps de quelqu'un d'autre ou par divers artifices.

6La question portait ici sur la catégorie d'être. Les Atlantes considéraient que des êtres humains ayant des hautes réalisations pouvaient vivre dans la société en passant inaperçu même de leurs proches. Ils considéraient aussi que des êtres non-humains pouvaient s'infiltrer dans la population humaine en « empruntant » le corps de quelqu'un d'autre ou par divers artifices.

- *Permits-moi de ne pas comprendre. Dis-je au comble de la perplexité.*
- *Eh bien, c'est comme si nous avions manifesté l'un pour l'autre un état que nous n'avons pas encore atteint, un peu comme le tracé au sol d'un édifice avant sa construction. Tu as raison, les empreintes que nous portons se sont rencontrées à travers nous cette nuit. Il s'en suivit un silence de réflexion partagé, comme si nous avions le besoin de digérer tout cela. Puis je m'adressais à elle.*
- *Tu sais, la première fois que je t'ai vu en rentrant dans la salle, au premier regard, j'ai cru voir une déesse tant tu étais belle et rayonnante.*
- *Et moi j'ai pensé. Qui est ce bel inconnu dans cette cape de prince ? Non mais voyez moi ça, il me salue à peine et va se planter direct devant ma harpe. Quel mufle, c'est de la provocation ! Allons voir l'animal de plus près. C'est après que je me suis dit que pour jouer ainsi avec une inconnue, tu ne devais pas être marié.*

Cette évocation de notre rencontre nous fit bien rire. Puis nous nous enlaçâmes à nouveau comme le font les hommes et les femmes qui s'aiment depuis que l'humanité existe, tout simplement.

Bien sûr, nous eûmes ensuite des discussions, aussi avec la même facilité, découvrant nos vies avec un naturel déconcertant. Contrairement à moi, SHANNA n'était pas née en ville mais dans une communauté de

« d'hommes libres » de la montagne. A 7 ans, elle fut envoyée dans un collège fréquenté par des Atlantes communautaires. A 13 ans, elle fut détectée comme ayant des prédispositions particulières et se retrouva (avec son accord) dans un collège spirituel affilié à la confrérie du serpent. Ce collège était une pépinière de prêtresses et de moniales. Ses études l'avaient ensuite amenée à la capitale. Elle donnait des cours de musique et de littérature dans la structure où je l'avais rencontrée. En revanche, elle n'avait absolument pas l'intention de faire souche à POSEIDIA. En même temps, elle ne se voyait pas non plus retourner vivre dans la communauté de son enfance. En fait, elle savait ce qu'elle ne voulait pas mais demeurait incertaine sur ce qu'elle voulait vraiment. Comme moi, elle était porteuse d'un idéal communautaire mais ne voulait pas vivre dans les communautés qu'elle avait connu. Sa formation religieuse la prédisposait à une carrière monacale mais SHANNA résumait le problème en riant :

- *Il n'y a rien à faire, j'aime trop les hommes pour passer ma vie dans le célibat.*
- *Ma pauvre fille c'est là un grand travers !* Dis-je en prenant un air sévère. Elle répondit alors prenant un air contrit :
- *J'ai honte mais je te préfère toi.*
- *Voilà qui est encore pire ; tu as le vice dans la peaux, malheureuse fille que tu es !*

Il lui était par contre possible d'avoir une activité de prêtresse tout en vivant sa vie de femme.

A l'image de la musique, nos esprits et nos corps s'accordaient merveilleusement. Il y eu bien d'autres occasions de faire de la musique ensemble et bien d'autres choses. Je découvrais que ma flûte s'accordait bien mieux entre les cordes de la harpe qu'en compagnie d'une autre flûte. Ma voix sonnait bien mieux mêlée à la sienne qu'avec la voix d'un autre homme. Il en allait de même pour nos corps. D'emblée, nous n'avions plus envie de nous quitter et vivre ensemble nous semblait complètement naturel comme si nous étions un vieux couple. C'est cette familiarité d'emblée qui était déconcertante. Il était clair pour nous deux que nous avions de fortes connexions liées à des vies antérieures communes. De fait, nous avons plus l'impression de retrouvailles que d'une rencontre nouvelle. Être en couple avec SHANNA était tellement naturel que je me demandais souvent comment j'avais fait pour vivre sans elle avant notre rencontre.

En fait, SHANNA était vraiment particulière pour la cité de POSEIDIA. Elle était très féminine et n'avait rien de masculin dans son allure mais sa liberté de ton et son côté spontané en faisait un vrai garçon manqué dans cette société excessivement policée et normée. Je pense que son origine montagnarde et son enfance à la campagne lui donnaient une fraîcheur d'esprit et un sens du naturel, et de la nature extraordinaire. Loin des manières policées de la capitale, elle était capable de faire des plaisanteries assez osées, de rire fort et à dire en face ce qu'elle pensait. En fait, en société, elle renvoyait en même temps plusieurs images, celle d'une

personne raffinée et éduquée et en même temps elle pouvait faire preuve d'un talent dévastateur pour sortir des plaisanteries décalées. J'avais rarement vu quelqu'un d'aussi espiègle qu'elle. SHANNA conquiert immédiatement mon groupe de vie, ma famille, les garçons de mon groupe de pairs et en général tous ceux avec qui j'étais lié. Dès qu'elle chantait ou jouait de la musique, elle séduisait l'auditoire qui se retrouvait véritablement subjugué.

Le problème que j'avais avec les filles que je rencontrais à POSEIDIA était le politiquement correct. En matière de sexe, on ne savait jamais si on faisait trop ou trop peu. A quel moment fallait-il se conduire avec la fougue de l'étalon ou la douceur de la biche ? En discutant avec mes camarades, nous étions tous confrontés à cette incertitude sans fin.

Pouvait-on proposer de faire l'amour de manière un peu originale sans que la femme ne se sente pas respectée ? Pouvait-on plaisanter au lit sans que ce ne soit pris comme vulgaire. Au moins, avec les garçons c'était simple, chacun disait librement ce qu'il voulait ou ne voulait pas. Il était possible d'innover ou de jouer des fantasmes sans risquer de déclencher une scène ou un gros malaise. Dans mon expérience Atlante, le sexe entre hommes était très ludique, c'est même ce que la plupart y cherchaient.

De ce point de vue, SHANNA n'était pas prise dans ce carcan moral ou simplement normatif. Lorsque nous nous savions isolés, nous pouvions faire l'amour dans la

nature, dans l'eau d'une rivière, sur une barque, sur une plage déserte. Pas forcément dans le lit de notre chambre et dans la position du missionnaire...

Nous pouvions nous rouler dans l'herbe comme des animaux, jouer à nous poursuivre. Sans parler des meules de foin... Tout cela était aussi un jeu, pas une chose grave codifiée et sérieuse. Bref, on s'amusait bien tous les deux comme je n'imaginais pas qu'un homme et une femme bien élevée pouvaient le faire ensemble. J'avais trouvé la perle rare : une femme aussi joueuse que je l'étais et je n'imaginais pas que cela fut possible. Bien sûr, SHANNA avait connu d'autres hommes avant moi. Un jour, je lançais :

- *Tu sais, je suis reconnaissant à tes ex de l'avoir si bien formée. Vu leur nombre probable, ne sais pas lequel je dois remercier. Même dans un couple atypique comme le nôtre, une telle phrase avait de quoi dérouter et elle me fixa du regard avant d'éclater de rire.*
- *Et moi, je suis reconnaissante à TAARAM de t'avoir si bien dressé !*

C'était vrai, nos ex nous avaient bien préparé l'un pour l'autre et nous pouvions leur être reconnaissant.

Du coup, je n'éprouvais plus l'envie de continuer les relations physiques entre garçons. Ce n'était pas la culpabilité ni la peur de perdre SHANNA mais tout simplement le besoin avait disparu. J'étais toujours aussi sensible à la beauté et au charme des hommes mais cela restait sur un plan esthétique. J'adorais toujours retrouver les copains de sport et chahuter, voire

lutter avec eux d'une manière parfois ambiguë mais sans le désir de passer à l'acte. J'étais aussi heureux de revoir des ex, la connivence était toujours là, je ne regrettais rien de ce que j'avais fait avec eux mais il n'y avait pas non plus de nostalgie. Le fait d'éprouver la tendresse sans être en prise au désir me procurait un sentiment de liberté très agréable.

SHANNA avait le don dévastateur de repérer mes ex quand on en croisait un, même s'il s'agissait d'histoires anciennes. Je lui demandais comment elle pouvait savoir. « *C'est tout simple, me dit-elle, Il reste cette complicité entre vous et puis ce sont les plus drôles de tes amis. D'ailleurs, franchement, tu as bon goût...*

Un jour, SHANNA aborda très directement le sujet, me disant qu'autant elle ne supporterait pas une rivale féminine, elle accepterait que, si j'en avais besoin, j'aie des relations avec un autre homme tant que je ne délaisse pas. Je fus très surpris de cette ouverture et lui en fut extrêmement reconnaissant. Me sachant libre, je n'avais plus le besoin d'exercer cette liberté et je devins monogame de fait sans me sentir la corde au cou. SHANNA elle-même avait eu des expériences féminines « *Pour ne pas mourir idiot* » comme elle le disait elle-même. Elle en gardait un bon souvenir mais rien à faire, elle préférait les hommes.

Symétriquement, j'aurais pu composer avec le fait que SHANNA ait une relation féminine mais je n'aurais jamais supporté, même la seule idée, qu'un autre homme la touche.

Je pense que nous étions fous l'un de l'autre, et assurément aussi fous l'un que l'autre. Un jour, nous nous promenions à POSEIDIA sur l'île centrale du NAHKRON. Nous étions plus précisément dans le centre administratif pour des formalités concernant notre projet communautaire. Nous sortions des bureaux et nous en profitâmes pour traverser le palais royal. Cet édifice prestigieux était devenu une sorte de musée seulement utilisé pour des cérémonies officielles. Avec son côté rebelle, emmener SHANNA là-dedans était une véritable provocation et il fallait s'attendre au pire. Je ne fus pas déçu. J'étais en train de me pencher en avant pour examiner de près l'agencement de blocs de pierre en me demandant s'il s'agissait de roches naturelles ou reconstituées. En un instant, j'eus l'intuition de ce qui allait suivre.

- *Non, elle ne va quand même pas... Et si !*
- Un bruit énorme de claques résonna dans la salle alors que sa main s'abattait vigoureusement sur mon postérieur imprudemment laissé sans défense. Je pense que personne ne vit rien, mais il est certain que les personnes présentes autour entendirent la claques résonner sous la voûte.
- *Tu es complètement folle. Faire cela ici ! Qu'est-ce que les gens vont penser ?*
- *Ils vont dire...Laisse-moi réfléchir... Oui, attends, ils vont dire : Cette femme dans sa sagesse a pleinement conscience des atouts de son mari et sait les apprécier. Et puis, de toute façon, il ne fallait pas m'emmener au Palais royal.*

- *Ça c'est sûr. Tu vas voir, je vais te faire pareil à la prochaine cérémonie au temple du serpent. Puis je la pris dans mes bras et la fit virevolter, histoire d'aggraver notre cas.*
- *SHANNA, promet moi de ne pas changer, tu seras toujours ma vipère venimeuse favorite.*
- *Toi non plus, ne changes pas. Tu seras toujours mon vieux cerf faisandé préféré.*

Du reste, cette capacité à déconner fut une vraie surprise car même au collège, les filles restaient généralement en-deçà de la capacité des garçons à utiliser la dérision et le détournement. En faisant parler SHANNA, je découvris que dans son collège, elle faisait partie de ceux qui comme moi fabriquaient de la parodie au kilomètre. Du coup, notre rencontre nous fit à nouveau fonctionner dans ce registre presque au quotidien riant de tout et tous, y compris de nous-mêmes. Nous-nous adressions souvent l'un à l'autre en utilisant des formulations ampoulées directement empruntées à la littérature classique ou religieuse la plus pesante. Par exemple quand elle trouvait que j'avais une bonne idée elle pouvait me dire :

- *Que voilà une inspiration lumineuse issue de ton esprit malade O divin ASRÂAN. Ce à quoi je pouvais répondre :*

- *Il n'est pourtant pas digne de ton incommensurable dinguerie O sublime SHÂANNA !*

Il y avait autre chose, SHANNA avait mobilisé quelque chose de radicalement nouveau en moi : la créativité.

Depuis l'enfance je jouais de la musique et j'apprenais des poèmes que je chantais ou déclamais. Désormais, je composais de nouvelles mélodies, je composais aussi des vers que je mettais en musique avec elle. Elle devint ma muse, mon inspiratrice. Elle même avant de me connaître composait déjà des chants mais cela ne fit que s'amplifier. Nous en composions aussi, principalement des chants qui prenaient l'apparence de poésies d'amour. La réalité était plus complexe que cela, en effet cela s'inscrivait dans un style de poésie d'inspiration spirituelle dans laquelle l'union à un être aimé symbolisait des états de conscience élevés⁷. De ce fait, nos chants étaient criblés de références symboliques empruntés à nos écoles spirituelles. Il y avait donc plusieurs niveaux de significations à nos chants. On pouvait les entendre comme de simples chansons d'amour ou comme une forme de prière, ou encore comme les deux à la fois. Nous n'en avons pas toujours conscience et c'est souvent en réécoutant ce qui nous venait « spontanément » que nous découvrons la dimension spirituelle implicite qui nous avait échappé en improvisant librement. Nous n'avons pas créé ce genre littéraire et musical, il existait depuis des lustres à côté des musiques de divertissement d'un côté et des musiques liturgiques d'une autre part. Pour nous, c'était notre relation mise en musique. Beaucoup d'écouterants trouvaient simplement jolis nos airs mais d'autres étaient capable de saisir d'autres significations que nous n'avions pas forcément perçu nous-mêmes.

⁷La différence avec l'amour courtois était que la poésie Atlante était bien plus mixte. Il y avait autant de poétesses que de poètes.

Ils venaient alors nous en parler après nous avoir entendus et nous étions parfois les premiers surpris d'entendre par eux des sens qui nous avaient complètement échappés.

De la même manière nos mélodies pouvaient nous plonger dans des états seconds et avoir des effets similaires sur d'autres sans que nous ne maîtrisions le processus à l'œuvre. Nous pouvions composer des airs dans plusieurs styles et sur différents modes musicaux. Souvent, en les jouant après coup on se disait : *mais ce n'est pas possible, ce n'est pas moi qui ai composé cela*. De temps en temps, nous faisons écouter nos créations à des amis lors de petites soirées musicales où eux même nous présentaient leurs propres créations. Tout cela était incroyablement stimulant et vivant. Pour moi, SHANNA produisait véritablement de l'or avec sa harpe. Les sons qu'elle produisait étaient vraiment enchantés, surtout quand elle y mêlait sa belle voix. Il n'y avait rien à faire, je ne m'habituais pas et j'étais à chaque fois sous le charme comme le premier jour où elle avait joué devant moi.

Nous avons SHANNA et moi un jeu qui nous était propre ; elle se mettait à jouer et je me mettais à côté d'elle pour lui faire des passes magnétiques. Je ne la touchais pas directement mais l'effleurait tout en envoyant par moment des flux d'énergie en différents points alors même qu'elle continuait à jouer. Je ressentais alors des choses extraordinaires comme si elle devenait la harpe dont je jouais et son jeu de harpe en était complètement modifié à mesure que des flux

subtils nous traversaient l'un et l'autre. Quelque chose passait alors de l'un à l'autre sans que l'on puisse identifier lequel de nous en était l'origine. Mes mains volaient autour d'elle à mesure que les siennes volaient sur les cordes. Bien sûr, ce jeu n'était pas sans périls et assez fréquemment, tel un chat qui joue, elle finissait par lâcher sa harpe pour me saisir furtivement au passage et changer brusquement d'instrument. C'est alors avec une égale virtuosité que nous passions à un autre art... Elle faisait parfois de même avec moi quand je jouais de ma grande flûte traversière en bois, avec les mêmes conséquences catastrophiques quand la situation dérapait.

Il faut dire que la harpe jouait un rôle unique dans la musique Atlante. Le jeu de la harpe comprenait des groupes de notes constituant une formule musicale. Ces formules avaient un sens et correspondaient chacune à un idéogramme précis. Il était donc possible de jouer un texte, chose impossible à la flûte. Il était donc possible « d'habiller un air » en lui intercalant des formules de notes signifiant quelque chose. Certaines pièces musicales étaient un véritable tricotage de formules sonores et étaient entièrement codées. Les initiés pouvaient ainsi décoder le sens contenu dans la musique en identifiant les idéogrammes joués. Il existait donc des poèmes et des prières jouées à la harpe et non simplement accompagnées. SHANNA faisait partie des personnes capables de prier avec sa harpe. A mon contact, une chose se produisit, SHANNA se mit à composer des formules nouvelles, sous forme de rafales de notes rapides formant des arpèges. Il s'établit

tout un jeu de correspondances entre les passes magnétiques et les arpèges, puis avec des idéogrammes. Au fil des séances que nous avions, elle constitua tout un répertoire de formules musicales nouvelles qu'elle intégrait ensuite dans ses compositions. Elle enrichit ainsi un vocabulaire musical déjà existant en le développant considérablement. Le résultat musical était surprenant, même dans ce contexte de musiques savantes qui avaient aussi un but de guérison. Nos séances de magnétisme n'étaient donc pas un simple jeu, même si on s'amusait comme des petits fous, et pour cause... Encore une fois, dans la culture Atlante, tout était mis en correspondances et toute production avait une action sur plusieurs plans.

SHANNA avait été formée et appartenait encore à la confrérie du serpent, particulièrement réputée pour la concentration mentale et les pratiques de guérison. De ce fait, nous avions des pratiques spirituelles en commun. D'une certaine manière, nous percevions qu'il y avait quelque chose de spirituel dans notre relation. En tout cas, sa présence favorisait chez moi le calme mental et la concentration et je sentais croître l'altruisme en sa compagnie comme jamais je ne l'avais vécu avec quiconque auparavant. C'était un peu comme si l'amour que nous éprouvions l'un pour l'autre se diffusait tout autour.

La nouvelle que j'étais de nouveau en couple (et quel couple) fit son petit effet dans le petit milieu qui me connaissait mais en même temps personne ne pouvait

se vanter d'en être l'artisan. En Atlantide comme ailleurs, il faut bien que les gens aient des choses croustillantes à raconter. Mes frères et sœurs de vie furent enchantés, tout comme mes copains du groupe de pairs. Je dû rassurer certains pairs qui avaient réellement peur de me perdre : « *Avec une compagne comme elle, tu vas être tellement heureux que l'on ne te verra plus* » me dit l'un d'eux avec une touchante sincérité. Je compris que cette crainte était largement partagée par les autres et dès le début, je veillais à garder un lien avec chacun d'eux. Je n'étais pas loin de partager la même crainte et au début, je me sentais tellement captivé par l'amour de SHANNA que je craignais d'oublier tout le reste mais c'est bien le contraire qui se produisit, loin d'être en concurrence l'amour de SHANNA fit que j'aimais plus profondément les amis, hommes ou femmes.

Pour la famille, cela fut plus contrasté : En un premier temps, mon père refusa de la rencontrer en me disant : « voyons d'abord si tu restes avec elle ou si tu la jette comme SHILIN ». J'en fus moi-même très blessé et ayant quitté la pièce, je m'isolais pour pleurer. Ce fut ma mère, qui après avoir rencontré SHANNA, amadoua mon père en l'assurant que je n'allais pas la rejeter. Dès qu'il la rencontra et qu'il nous vit ensemble, son attitude changea. Peu de temps après, il me prit part pour me dire que j'avais trouvé la femme de ma vie et qu'il s'était trompé sur mon compte. Je n'étais pas un vaurien qui fait souffrir les femmes. Il me demanda pardon puis s'interrompit et chose incroyable, je le vit fondre en larmes pour la première fois de ma vie.

C'étaient là des larmes de bonheur car il retrouvait son fils. Pour ma part, je découvris cette facette de mon père.

Nous-nous installâmes ensemble dans un petit logement à la périphérie de POSEIDIA, voisin d'un vaste parc mais proche aussi d'une station de tram. En dehors de nos affaires personnelles c'était un véritable entrepôt d'instruments de musique. En plein milieu, trônait la grande harpe majestueuse⁸. Au mur étaient soigneusement fixés des alignements de flûtes de toutes tailles, en roseau, en bois précieux, traversières, verticales, flûtes de pan... Il y avait aussi des hautbois, dont un greffé sur une poche de cuir, des ocarinas en terre cuite pour ne citer que ce qui était le plus visible. C'était donc là que je vivais avec elle en dehors des séjours sur l'île du serpent où elle me rejoignait par moments et surtout de la communauté. Il m'arrivait aussi de la rejoindre dans ses voyages dans les montagnes. En dehors de ses activités artistiques, SHANNA était enseignante de harpe, de chant et de littérature Atlante dans un « collègue » de POSEIDIA. Pourtant, nous n'investîmes pas ce logement, simple pied à terre dans la capitale où nous avions nos activités. C'est vers les montagnes que se trouvait notre investissement.

Nos années de vie commune furent réellement heureuses, si tant est que le bonheur soit possible dans le cycle des existences.

⁸Certaines harpes Atlantes diatoniques étaient aussi grandes que des harpes classiques d'aujourd'hui. Celle-ci était un peu plus petite toutefois.

Un jour, en nous promenant en ville, SHANNA me donna discrètement un coup de coude en me glissant :

– *Regarde celui-là comme il est beau !* Je levais les yeux.

– *Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas lui !* Je blêmis en reconnaissant ETA-ARAM à quelques mètres devant nous. Impossible de l'éviter, d'ailleurs, il m'avait repéré. Nous nous trouvâmes donc nez à nez. Passé le moment de choc, je fis maladroitement les présentations. Je n'avais rien caché à SHANNA de cette relation qui avait été si importante à un moment de ma vie. L'un comme l'autre se comportèrent très amicalement réciproquement. Voilà que cette gourde alla lui dire que je lui avais parlé de lui et qu'elle était très contente de le rencontrer. ETA-ARAM répondit qu'il était lui aussi ravi de faire sa connaissance. SHANNA et moi reprîmes notre chemin et elle me glissa en souriant. « *Et bien ASRAAN, tu n'a pas dû t'ennuyer avec un tel lascar ! D'ailleurs, il t'aime encore...* »

Puis son expression s'assombrit soudain. « *Pardonne-moi, je n'aurais pas dû dire cela. Je n'avais pas réalisé à quel point il a souffert de ta séparation et ta présence lui manque.* Puis elle ajouta visiblement touchée : *toi aussi tu en a souffert* ». Elle toujours enjouée semblait vraiment très attristée comme jamais je ne l'avais vue. Une fois rentré à la maison, je lui en fis la remarque et elle me répondit : « *Je ne sais pas, dans un flash, comme un pressentiment, j'ai eu l'image de ce que*

serait ma vie sans toi ». Pour toute réponse, je la pris dans mes bras comme jamais. *« Celle ou celui qui nous séparera n'est pas encore né, Tu es celle que je veux épouser et je n'aime personne d'autre ; dis-je enfin, très ému. Veux-tu devenir mon épouse ?*

- Je veux que tu deviennes mon mari fut sa réponse.

Le mariage n'était pas une affaire sacrée en Atlantide mais bien une affaire privée et juridique. Bien sûr, il y avait une fête avec une préparation longtemps à l'avance. Dès qu'il fut au courant de notre projet, mon cousin ENKHAN se débrouilla pour mettre à disposition le parc où il organisait ses fêtes. C'était totalement inespéré et un cadeau extraordinaire car un tel cadre se prêtait à une fête inoubliable. Le nôtre se résuma à une grande fête à la campagne réunissant nos parents et amis pendant un jour et une nuit. Quand il fallut voir qui serait invité, SHANNA me demanda si je comptais inviter ETA-ARAM.

-Tu es folle ? On ne va pas tout mélanger !

- Pourquoi, cela te pose un problème ?

- Non, bien sûr, maintenant je peux le revoir sans être gêné, c'est un type adorable mais quand même, pour toi c'est tout de même spécial. Et puis, cela va le gêner, tu imagines, aller à mon mariage pour lui...

- Moi, cela ne me gêne pas. Comment peux-tu savoir pour lui ? Pose-lui donc la question. Au moins il saura que tu auras pensé à lui.

- Après tout, tu as peut-être raison, il décidera par lui-même.

La question fut donc posée, avec beaucoup de diplomatie et à ma grande surprise, il fut ravi de cette invitation et m'annonça son accord pour venir. Je n'en revenais pas mais je n'étais pas au comble de mes surprises avec lui.

Autant l'idée de réunir les gens que nous aimions nous réjouissait, autant nous n'avions pas envie de sacrifier aux codes sociaux de la bourgeoisie Atlante. Pas questions de nous prêter à un rite social rigide. Nous voulions nous inspirer des fêtes que nous avons connu chez les Vieux Atlantes comme dans les confréries. La première chose fut de faire savoir d'emblée que nous refusions les cadeaux qui traditionnellement étaient présentés aux mariés comme pour une audience princière. Non, nous n'allions pas nous tenir raides comme des pingouins en nous inclinant devant chaque invité offrant son présent. Plutôt ne rien faire ! Non, nous fîmes savoir à tous que la seule contribution serait de participer à la fête en donnant de sa personne. Qui donnant du temps pour la préparation, qui contribuant à l'organisation et surtout participant au spectacle.

L'idée était que chaque convive, en général par petit groupe contribue à la fête en exécutant une pièce de musique, une danse, un poème, un conte ou encore une scénette. Pour notre mariage, la fête fut animée par nos amis plus que par nous.

Nous décidâmes de servir un repas plutôt que de faire un buffet de manière à nous rapprocher des usages des banquets des vieux Atlantes. Le menu posa un problème car en évaluant le nombre de convives, nous

prîmes conscience du nombre d'animaux qu'il faudrait sacrifier pour faire un festin. Un vrai massacre et nous décidâmes qu'il serait malséant d'inaugurer notre vie de couple sur un carnage de tant de pauvres bêtes. Eh bien, c'était tout vu, le repas serait végétarien pour tous ! En temps normal, nous acceptions la viande ou du poisson quand nous étions invités mais nous n'en faisons pas chez nous. Faire un banquet de mariage végétarien était une bizarrerie qui n'existait que dans les milieux religieux. Nous arrivâmes néanmoins à faire quelque chose de très acceptable.

Plutôt que d'utiliser la salle de réception, nous utilisâmes une grande tente dans le parc. Les époux étaient disposés sur une estrade légèrement surélevée et à moment crucial, des proches passaient derrière eux et venaient les entourer d'une grande cape, signe de protection et d'union. Puis chacun venait leur rendre hommage même si nous avions insisté pour qu'ils s'abstiennent de faire les cadeaux traditionnels. Nous avions dit à ceux que cela gênait de faire une offrande à une cause humanitaire. Les choses ne se passèrent pas comme nous l'avions prévu car à la fin, notre cercle d'amis nous fit savoir qu'une somme d'argent avait été collectée entre eux et nous serait remise. Impossible de les insulter en refusant. Après nous être regardés, SHANNA et moi leur répondirent que nous acceptions ce don non prévu.

Bien sûr il y eu des jeux, des chants, des danses et surtout des rires. Sur la requête de nos amis, SHANNA et moi exécutâmes une danse de couple. Pour être

honnête, nous nous étions entraînés pendant plusieurs mois. En Atlantide, les danses étaient la plupart collectives. Les danses de couples étaient assez rares mais étaient très élaborées et nécessitaient un haut niveau d'entraînement. Les corps s'associaient tout en s'évitant dans des mouvements à la fois très pudiques et très sensuels. Ce genre de danse exigeait un haut niveau de performance et bien qu'habitué à danser, il nous fallut des mois d'entraînement spécifique pour arriver à un résultat présentable. C'était tout un ballet d'évitement et de rencontre. Pas question de se coller l'un à l'autre en se déhanchant. Non, tout était à la fois acrobatique et imprégné de réserve et de dignité. Nous n'aurions pas osé danser ainsi ensemble en public lors de nos concerts mais ce jour-là nous nous laissâmes vraiment aller. Le bal fut ainsi ouvert et les danses de groupe suivirent toute la nuit. D'autres couples dansèrent aussi.

Tout se passa très bien et le lendemain matin, nos invités vinrent nous saluer pour prendre congé. Vint le tour d'ETA-ARAM. Il commença par me remercier de mon invitation.

- - *ASRAAN, jamais je n'avais vécu une fête pareille. Merci infiniment mon ami.*
- *Ne me remercie pas pour cela. Remercie plutôt SHANNA qui m'a tanné pour t'inviter. Moi, je n'osais pas.*
- *Non, c'est autre chose que j'ai à lui dire. Il s'approcha d'elle et lui dit en baissant la tête, manifestement très ému :*

- *Je te suis infiniment reconnaissant de prendre soin d'ASRAAN et de le rendre heureux comme il ne l'a jamais été.*

Un silence lourd d'émotion suivit. On n'allait quand même pas pleurer le lendemain de notre mariage ? SHANNA, que je sentais très touchée, répondit d'une voix à peine audible :

- *Et moi, je te remercie de ce que tu lui a apporté.* Puis, elle le prit dans ces bras, chose qui ne se faisait pas entre amis de sexes opposés sauf entre parents très proches. Elle ne le fit ni comme une amante ni comme une mère mais comme un être sensible qui témoigne de l'affection pure à un autre sans aucune arrière-pensée ni condescendance. Du reste, elle se moquait éperdument des convenances et agissait selon son cœur. Telle était SHANNA...

Le point cocasse fut que TAARAM retrouva lors du mariage une de mes cousines, ou plus exactement il fut retrouvé par elle et elle lui mit le grappin dessus. Le moins que l'on puisse dire est qu'il défendit peu sa vertu. Le revoilà en couple et avec une femme en plus ! Un comble à plusieurs titres mais j'en fus très heureux pour lui. Finalement, ils allaient bien ensemble. Dans un contexte Atlante, les catégories comme hétérosexuel, homosexuel ou bisexuel n'avaient pas de sens, à moins de considérer que tout le monde était bisexuel à un degré ou à un autre. C'étaient les rencontres et les circonstances qui déterminaient les formes de relation. Les identités étaient bien plus fluides que ce que l'on

pourrait imaginer aujourd'hui et non fixées dans des catégories enfermantes. Bref, on aimait une personne, pas un sexe.

Du coup, nos deux couples se voyaient de temps en temps et ils venaient souvent à nos concerts. A partir de ce moment, il nous fut possible de nous voir et de faire preuve d'affection sans que l'un ou l'autre en souffre. SHANNA le trouvait très amusant et appréciait beaucoup sa compagnie. Au fond d'elle-même, ETARAM émouvait beaucoup SHANNA comme tous ceux qui avaient beaucoup souffert.

SHANNA et moi avons tous les deux un vaste et riche réseau amical, ce jour-là, nous vîmes à quel point nous étions l'un et l'autre aimés, il est des ambiances qui ne trompent pas et les heures sombres qui suivirent le confirmèrent. C'était là notre fortune et notre chance. Nous voulions l'un comme l'autre faire partager cet amour à tous. De même que l'anche du hautbois doit demeurer cachée pour sonner, notre intimité était le moteur qui nous poussait à aller vers les autres et à leur donner quelque chose de notre bonheur et de notre joie de vivre.

A ce propos, les couples atlantes, quel que soit leur sexe, n'exprimaient jamais leur affection en public, il était impensable de s'embrasser devant qui que ce soit ni de se toucher, au-delà de se donner la main. Nous étions donc très réservés en société mais notre amour rayonnait d'autant plus que son expression était confinée dans notre intimité.

Le fait d'avoir dansé pour tous lors de la fête avait été comme une révélation pour nous, c'était devenu presque un besoin et plusieurs fois par semaine, surtout lorsque nous étions seuls, nous exécutions cette danse de couple qui nous mettait dans un état second. Il nous arriva ensuite de danser en société et dois dire que nous faisons notre petit effet, même si ce n'était pas le but recherché.

Le lendemain de la fête du mariage, la somme de la collecte des amis nous fut remise. A notre grande gêne, le montant dépassait de beaucoup les sommes dépensées. Au comble du désarroi, nous étions en possession d'une somme importante, considérable même et totalement imprévue. De toute évidence, un ou plusieurs mécènes avaient sévi. C'était plus que gênant, c'était presque humiliant. Qui avait pu nous faire cela ? A notre connaissance, nos amis sans être indigents étaient peu fortunés. Que faire de tout cet argent encombrant ?

Nous nous concentrâmes ensemble en nous tenant la main comme nous le faisons face à un problème commun. Une même évidence émergea en nos esprits : cet argent avait un sens, un jour, il nous serait utile pour créer quelque chose. Nous sentîmes que nous devions le garder. Cet argent providentiel fut fort précieux pour la suite.

Nous avons SHANNA et moi un investissement dans la vie culturelle à POSEIDIA. Nous appartenions à des cercles littéraires et musicaux visant à redynamiser la culture Atlante. A cette époque, les musiques

synthétiques avaient marginalisé les musiques instrumentales et vocales. Il faut reconnaître que les sons de synthèse avaient atteint une troublante perfection et des compositeurs géniaux avaient produit des œuvres véritablement stupéfiantes. Pourtant pour moi, ces sons phénoménaux n'étaient qu'artifice et j'étais plus ému par la nudité du son d'une flûte en roseau ou plus encore par la voix humaine. Les jeux, divertissement et émissions télévisées idiotes produisaient, comme aujourd'hui un abrutissement des masses. Le plus grand nombre se vautrait dans la facilité et la consommation. La langue elle-même s'appauvrissait, devenant utilitaire en perdant sa dimension poétique. De même se perdait la vie spirituelle réduite à un ritualisme de façade. Nous appartenions à des mouvements qui allaient à contre-courant en cultivant des formes culturelles vivantes. Cela allait de pair avec les préoccupations écologique et de justice sociale. Nos séjours répétés dans les communautés des « vieux Atlantes » avaient ce but; nous former à des techniques, des connaissances et des arts afin que nous puissions œuvrer à revitaliser la culture Atlante. Cette dernière était menacée de l'intérieur d'assèchement et non pervertie de l'extérieur par les étrangers comme voulaient le faire croire les démagogues de la haine. Il s'agissait aussi pour nous à travers nos concerts et nos spectacles d'ensemencer les esprits et les corps en faisant partager des formes culturelles porteuses d'une énergie que nous percevions comme constructive.

Nous avons constitué un groupe de musiciens traditionnels, outre la harpe et les flûtes, le psaltérion, la viole, le hautbois, des percussions diverses et bien sûr et surtout le chant. USHTAR, un de mes frères de vie intégra ce groupe en tant que joueur de viole. Le son de cet instrument s'apparentait fortement à la viole MORIN KHUUR des Mongols d'aujourd'hui. USHTAR jouait assis très droit, empreint de dignité, en tenant sa viole debout devant lui, un peu comme un petit violoncelle. USHTAR était un jeune homme tout simple mais quand il jouait, il était comme imprégné de l'hieratisme d'une tradition immémoriale comme s'il incarnait la musique qu'il jouait. L'effet était surprenant. Il en était de même pour SHANNA et paraît-il pour moi-même. C'est dire l'effet que produisait le trio.

Nous aimions jouer ensemble tous ensemble, associant les arpèges⁹ de la harpe au son de la flûte traversière en bois ou en roseau¹⁰. La viole assurait un fond grave splendide. Notre trio était très au point pour jouer de la musique de chambre Atlante. En fait, quand nous jouions, nous n'avions pas tant l'impression d'exécuter une pièce musicale mais plutôt d'être traversé par la musique comme si la musique nous animait. Nous devenions les instruments d'un flux musical qui nous

⁹Le jeu de la harpe comportait rarement des accords mais surtout des arpèges rapides pour passer d'une note à l'autre. Cela produisait parfois de véritables rafales de notes successives extrêmement rapides, même dans les airs lents. Le jeu en était d'autant plus difficile.

¹⁰Les flûtes en roseau étaient identiques aux KENA andines actuelles. Il existait pour le culte des flûtes extraordinaires taillées dans des blocs de jade et qui ne comportaient que 5 trous. La sonorité de tels instruments sacrés était prodigieuse dans l'acoustique incomparable des temples.

éclairait. Quand KHEA nous rejoignait avec son santour¹¹, nous formions un quatuor très au point. Les cordes du santour percutées par baguettes produisaient une rythmique puissante. Il arrivait aussi à ASHLEM de nous accompagner avec son hautbois. Nous chantions aussi beaucoup ensemble. Il était fréquent que des gens plus sensibles aient des larmes en nous écoutant. USHTAR pouvait avoir une voix extraordinairement grave et SHANNA pouvait monter très haut dans l'aigu tout en pouvant descendre très bas pour une femme.

Avec d'autres amis musiciens, nous organisions des soirées de musique, de chant et de danse. Il pouvait s'agir de soirées privées sur invitation ou de concerts publics ouverts à tous. Il nous arrivait aussi SHANNA et moi de jouer en duo lors de diverses manifestations culturelles. Assez rapidement, notre duo devint célèbre dans les milieux musicaux alternatifs de la capitale. Systématiquement après nos concerts, des gens restaient pour nous parler. Parfois ils s'agissaient d'autres musiciens jouant un répertoire comparable. Souvent les curieux nous demandaient d'où venaient notre musique, ils n'en revenaient pas quand nous leur disions qu'hormis nos compositions, il s'agissait de musique Atlante du répertoire classique. Ils étaient encore plus étonnés quand nous leur disions que de telles musiques étaient encore bien vivantes et que nous n'étions pas les seuls à en jouer. Nous avons grandi dans des oasis culturelles incroyablement riches et nous réalisâmes ainsi que la majorité des habitants

11 Cithare sur table dont les cordes étaient frappées par des baguettes.

de POSEIDIA n'étaient plus en contact avec les chefs-d'œuvre de leur culture. SHANNA avait un répertoire instrumental et vocal bien plus étendu que moi. De la même manière, sa virtuosité instrumentale était sans comparaison. Ce n'était que pour le chant où nous étions d'un niveau comparable. Quelles sont les voies mystérieuses qui ont fait que nos soirées ressemblaient à ce point aux Céliadh Irlandais modernes ? Est-ce seulement un hasard ?

Un jour, c'était au tout début de notre relation, après un concert public, un couple étrange vint nous parler alors que nous rangions notre matériel pour partir. C'était un homme et une femme, absolument sans âge. Ils avaient les cheveux gris, signe d'une extrême vieillesse en Atlantide, mais n'avaient presque aucune ride. Ils étaient sveltes et leur allure générale était de jeunes qui auraient eu prématurément des cheveux blancs. Leur teint était curieusement hâlé. Ils étaient vêtus de manière commune mais portaient par-dessus une sorte de poncho brodé de couleur vive qui attira mon attention. Il se dégageait d'eux une grande noblesse naturelle mais sans ce côté guindé qu'ont souvent les aristocrates. Ils se tinrent devant nous sans oser nous interrompre et nous levâmes les yeux vers eux.

- *Excusez-nous, il se fait tard et nous ne voulons pas vous déranger.* Dit la femme.
- *Pas de problème, nous pouvons vous parler ;* dit SHANNA avec sa disponibilité habituelle.

- *Voilà, nous vous avons écoutés en nous mettant en état de réceptivité. Nous allons souvent à des concerts de musique de chambre quand nous sommes de passage à POSEIDIA mais nous avons déjà entendu des musiques dans ce style mais jamais rien qui produise un tel effet sur l'esprit. Là où nous vivons, la musique est hélas rare.* L'homme rajouta :
- *Ce n'est pas tant la musique que ce qui se dégage quand vous jouez. Cela produit un nimbe énergétique inouï. C'est comme s'il se formait un vortex et on se trouve aspiré dedans. On s'est dit qu'il fallait vous parler.* Précisa l'homme. Puis il ajouta :
- *Mais vous ne semblez pas vous en rendre compte.* La femme compléta :
- *Votre musique est imbibée d'amour.* Je demandais à mon tour :
- *Qui êtes-vous ? Vous n'êtes pas d'ici. Vous ne semblez pas être de simples mélomanes.* La remarque provoqua des sourires.
- *Non en effet, nous venons d'une communauté retirée dans la montagne. Nous venons rarement à POSEIDIA.* Dit la femme.

Une discussion suivit sur notre parcours et nos activités qui les intéressaient manifestement beaucoup, en particulier ma formation en botanique et agronomie. Ils réagirent particulièrement quand nous évoquâmes l'importance d'assurer la transmission des héritages

culturels et spirituels. Ils se regardèrent alors d'un air entendu.

- *Nous œuvrons à la même chose*, dit l'homme.
- *Nous sommes donc appelés à nous revoir*, compléta la femme.

A la fin, ils donnèrent à SHANNA leurs coordonnées en lui disant de les contacter si nous allions dans la région. Or précisément, nous devons y aller prochainement. Nous nous donnâmes donc rendez-vous au sanctuaire régional qu'ils fréquentaient. En les voyant s'éloigner, SHANNA et moi nous regardâmes en silence dans la plus grande perplexité. Qui étaient réellement ces gens ? Je les percevais bien intentionné mais rien à faire, pour SHANNA comme pour moi, ils semblaient provenir d'un autre monde.

A cette époque en Atlantide, presque tout le monde avait plus ou moins conscience que notre monde était condamné à disparaître à une brève échéance. SHANNA comme moi avions bien cela à l'esprit. Notre préoccupation n'était pas tant notre survie personnelle que la transmission de notre culture dans ce qu'elle nous semblait de meilleur. Des communautés religieuses avaient reconnu officiellement avoir, enfoui et scellé des archives et des objets représentatifs de notre civilisation dans des « chambres fortes » enterrées dans des lieux secrets. Par exemple, je savais que de telles chambres emmurées se trouvaient sous le NAHKRON où la place ne manquait pas, mais aussi en d'autres lieux du pays et à l'étranger, notamment dans de profondes galeries creusées dans des montagnes.

Nous savions aussi que certains Atlantes s'exiliaient pour créer outremer des communautés capables de constituer des îles de civilisations susceptibles de survivre à une destruction de nos terres. Nous savions enfin que des cristaux avaient été utilisés pour stocker des masses gigantesques d'informations concernant notre civilisation pour le jour où des personnes les découvrirait et seraient capable de les faire parler.

En fait, les travaux de sauvegarde commencèrent un bon siècle avant ma naissance, sans doute bien avant. Notre projet était encore différent ; créer des transmissions orales pouvant se diffuser de manière vivante dans les communautés de vieux Atlantes, y compris en exil. Nous pensions que le jour où les archives seraient perdues ou indéchiffrables, des transmissions orales vivantes étaient susceptible de passer d'un âge à l'autre, voire d'un peuple à l'autre de manière fidèle sur des millénaires de manière continue. D'où l'importance de la mémorisation et de la transmission fidèle de cette mémoire culturelle génération après génération. Notre objectif était moins le maintien de connaissances scientifiques que la sauvegarde de notre patrimoine culturel et spirituel en misant sur la mémoire orale. Nous missions sur des communautés rurales autarciques pour servir de réceptacles à la culture Atlante. Créer un archipel vivant et sage au milieu de l'océan de destruction et de barbarie qui s'annonçait. Il nous semblait important d'envisager un système en réseau de manière à maintenir de la pluralité et à éviter le sectarisme de groupes défensifs condamnés à se murer dans le

fanatisme et la peur de l'altérité. Pour nous, de telles communautés étaient destinées à devenir les graines pouvant ensemer une humanité future. Nous pensions donc qu'il était nécessaire qu'existent plusieurs communautés liées les unes aux autres tout en restant capables d'être en lien avec l'extérieur. Il nous fallait donc dès maintenant tricoter des liens entre les communautés pour qu'elles s'enrichissent les unes les autres. Encore une fois, la transmission orale nous semblait la plus fiable. Dans ce projet, notre désir était de devenir les abeilles qui vont collecter le pollen, le transforment et le conservent durablement. Ainsi les communautés étaient appelées ruches et leurs habitants les ouvrières.

Sur un plan plus religieux, en tant « qu'enfants de la Loi de Un », nous voulions créer un « mandala social », c'est à dire un groupe produisant un karma suffisamment fort pour que ses membres puissent se retrouver vie après vie et continuer l'œuvre entreprise, notre but ultime n'étant pas la survie de l'Atlantide mais d'œuvrer au bien de tous les êtres.

Des rumeurs persistantes faisaient écho de communautés faisant le choix de vivre sous terre de manière autarcique. Même si je savais la chose techniquement possible avec des moyens considérables, je tenais cette rumeur comme relevant du mythe. Par contre, cette histoire me plaisait et me faisait rêver.

Bien sûr, SHANNA m'accompagnait souvent lors de mes séjours sur l'île du serpent. Elle et sa harpe me servaient aussi de cobaye pour tester les effets sur les végétaux étudiés. Inutile de dire que sa présence était hautement appréciée lors de nos soirées autour du foyer. Ainsi se réalisa l'image dont j'avais toujours rêvé : être tous réuni autour de la harpe. Quand SHANNA jouait au milieu de nous, nous étions tellement tous impressionnés que nous devenions comme des enfants émerveillés, ce qui amusait beaucoup SHANNA.

Il me revient cette scène emblématique qui marqua un tournant pour nous tous. C'était un début de soirée, nous venions de partager le repas du soir et les copains demandèrent à SHANNA de nous faire un petit concert entre amis. Elle accepta volontiers et la vaisselle terminée nous nous installâmes tous autour de la harpe comme des insectes autour d'une lampe. SHANNA se concentra quelques instants alors que le silence s'installait et commença à jouer avec sa dignité habituelle. Puis elle s'arrêta brusquement, nous regarda tous et éclata de rire comme une petite fille.

-Qu'est ce qui te prends ? Dis-je alors ; tu commençais si bien !

- Non mais vous avez vu vos têtes ! On dirait des enfants devant une fée¹².

¹²Il s'agit ici d'une apparition surnaturelle que l'on pourrait aussi traduire par ange ou déesse. L'allusion concernait en l'occurrence un film pour enfant célèbre que nous avons tous vu petits, car les films d'animation existaient aussi en Atlantide.

Elle reprit son sérieux, se remis à jouer puis s'arrêta de nouveau avec le même fou-rire.

- *Non mais arrêtez de me regarder comme cela, c'est vraiment impossible !*
- *Mais enfin, tu as l'habitude de jouer en public. Qu'est-ce qui t'arrive ?*
- *Vous êtes trop concentrés, cela me gêne. J'ai l'impression de voir des marçassins entourant leur mère pour être allaité. (Gros éclat de rire général) Et puis quand je vois les têtes que vous faites, franchement c'est irrésistible.*
- *Si tu veux on peut se mettre un sac sur la tête, dit USHTAR. KHEA lui répondit en prenant une voix idiote :*
- *Mais non, joli USHTAR, mignon comme tu l'es, ce serait bien dommage. Habituellement, c'est ASHLEM qui attirait ce genre de remarque, USTAR y était moins habitué et je vis à mon plus grand amusement qu'il rougissait. Je m'abstins d'en faire la remarque, quand même, nous étions frères de vie.*

Au milieu des éclats de rire, seule SHANNA restait impassible, comme si elle était ailleurs. Soudain elle s'anima :

- *Ça y est ; je vois !*

Elle se recula pour ne pas rester au centre et vint se placer sur le cercle que nous avons formé spontanément. Puis elle commença à délivrer ses consignes :

- *USHTAR, prends ta viole et joue les basses. ASRAAN prends ta grande flûte, tu vas faire duo avec moi. Puis s'adressant aux filles pendant que les garçons obtempéraient docilement : KHEA et vous trois, vous allez faire des arpèges à la voix sur cette série de notes* (elle fit résonner l'arpège pour leur montrer et leur fit refaire).

-
Et ainsi de suite jusqu'à ce que chacun ait eu un rôle. Puis elle finit :

- *Allez, c'est parti !*

Et elle reprit, nous la rejoignîmes les uns après les autres, comme si nous tressions une corde tous ensemble avec l'impression d'être un seul corps. Les filles firent des variations vocales brillantes autour des arpèges de la harpe. C'était beau au-delà de toute attente. Nous jouâmes ainsi jusqu'au bout avec le plus grand sérieux. Quand nous cessâmes de jouer un long silence suivi que nul n'osait interrompre. Nous étions tous soufflés du résultat. Nous n'étions pas des musiciens professionnels et nous n'avions jamais joué ensemble avec SHANNA. Certes, il y avait eu des ratés mais l'effet d'ensemble était troublant. Notre groupe musical était né ce jour-là.

C'était là tout SHANNA, un charisme incroyable qu'elle utilisait non pour maintenir une emprise (qu'elle ne supportait pas) mais pour mettre les autres en

mouvement. Je réalisais en étant avec elle que je devais sans cesse donner le meilleur de moi-même, avancer toujours pour rester digne d'elle et surtout de l'amour qu'elle avait pour moi.

Il y avait parfois des moments d'inspiration très émouvants et des effets musicaux dont la beauté nous éblouissait nous-même comme si cela nous dépassait totalement. Dans ces moments magiques, nous ne réalisions pas que nous étions heureux. Nous formions alors une communauté certes temporaire mais d'une force incroyable que nous portions en nous même quand après nous nous retrouvions isolés dans notre quotidien. Nous aspirions à faire durer cette situation, au-delà de moments fugaces. Ne fallait-il pas enraciner durablement cette vitalité commune, et surtout la partager avec d'autres ?

Séjours dans la cordillère

Dès la période de notre rencontre, j'accompagnais quand je le pouvais SHANNA dans ses séjours dans la cordillère où se trouvaient de très nombreuses communautés d'« hommes libres ». Nous prenions le train jusqu'à une ville industrielle de province d'une remarquable médiocrité qui occupait un fond de vallée. Ensuite, nous emprunions les services d'aéronef qui desservaient les localités de montagne presque uniquement habitées par des « hommes libres ». Ces derniers peuplaient massivement un district montagneux et côtier de près d'un million d'habitants constituant une véritable enclave ethnique. C'était à la fois une réserve naturelle et un état semi-indépendant de fait, tout comme la Corne (qui était moins peuplée toutefois). Dans le reste de la cordillère, il existait de plus petites poches de peuplement d'« hommes libres » disséminées et d'ailleurs menacées de disparition progressive par dilution, à l'image des Gaeltachtaí Irlandais aujourd'hui. Le village d'origine de SHANNA se trouvait en plein cœur du pays des « hommes libres », posé sur une plate-forme naturelle dominant deux vallées. Ce petit plateau entre deux profonds ravins était le prolongement d'une montagne bien plus élevée. Cette montagne boisée fournissait en abondance l'eau des ruisseaux. Un aqueduc rustique détournait l'eau d'une source et apportait l'eau dans le village où elle cascadaient de bassins en bassins de pierre pour la plus grande joie des yeux. Le bassin le plus bas était une véritable piscine assez grande pour nager à plusieurs. Il

était particulièrement agréable d'y faire des longueurs au milieu d'un paysage de montagne grandiose. Les Atlantes ne pouvaient concevoir de lieu habité dépourvu de plan d'eau, même en montagne.

Outre l'irrigation et la baignade, les « hommes libres » utilisaient aussi l'eau pour produire de l'énergie ainsi que pour mettre en mouvement des mécanismes aussi primitifs que des moulins. Ils furent très contents de me faire visiter un moulin à eau qui servait à réduire les châtaignes séchées en farine ainsi qu'un système très efficace pour retirer la peau des châtaignes sans les abimer.

Ils étaient presque les seuls Atlantes à faire tourner des roues car le développement de moteurs presque sans frottements et les systèmes annulant la gravité avaient fait disparaître du paysage les mécanismes à rouages et les véhicules à roue (sauf des sortes de scooter). Les « hommes libres » possédaient même des charrettes tirées par des animaux, chose impensable ailleurs à l'époque.

Tout ce qu'ils faisaient était simple, rustique mais ingénieux, conçu pour durer avec un minimum d'entretien. Je rajouterais aussi l'esthétique car leurs installations, même utilitaires avaient une indiscutable beauté.

En contrebas, le plateau plongeait sur des ravins profonds presque inaccessibles, couverts de forêts épaisses. Des ponts suspendus de fibres tressées enjambaient les ravins et permettaient la circulation des hommes et des animaux de bat.

Le hameau occupait donc une plate-forme de crête qui par ailleurs était entièrement cultivé car particulièrement fertile. De part et d'autre du site existaient d'impressionnantes terrasses de cultures qui ratissaient des pans de montagne comme si un peigne en avait strié le terrain. Tout autour, la forêt couvrait tout le paysage du ravin au fond jusqu'aux crêtes rocheuses escarpées.

Tout au fond de la vallée, coulaient les eaux vives de la rivière. Le site était grandiose. C'était la topographie idéale des villages et des monastères. Seuls les versants ensoleillés étaient peuplés mais parfois avec des densités rurales surprenantes. Le site était d'une beauté à couper le souffle. Quand je vis pour la première fois cette vallée sauvage et cette oasis agricole improbable, j'eus envie de m'y établir comme si j'avais trouvé le paradis sur terre. Contrairement aux communautés agricoles de la Corne où peu de végétaux pouvaient pousser, à peu près tout était cultivé sur ces terrasses ensoleillées et protégées des vents froids, si ce n'est les espèces tropicales. Dans ce cadre idyllique ne manquait que la mer, certes peu distante mais hors de portée à moins de disposer d'un aéronef.

Il y avait dans la vallée d'autres hameaux mais aucun n'avait un site aussi extraordinaire, sauf un autre qui occupait un autre plateau au col finissant la vallée et dominant deux vallées importantes.

Historiquement, ces régions avaient toujours été des montagnes refuges. Dans des époques lointaines, des

minorités persécutées s'y réfugièrent et cela de manière répétée. A l'époque finale, c'était le refuge de personnes refusant l'industrialisation à outrance ainsi que le mercantilisme et la frivolité de la société Atlante. Ces personnes fuyant les grandes villes venaient grossir les communautés rurales de « hommes libres » qui elles, y existaient depuis des époques extrêmement reculées sans interruption. La différence culturelle entre ces poches et le reste de l'Atlantide était au moins aussi forte que celle des Amish avec la société Américaine moderne. On pourrait presque comparer la situation des « hommes libres » à celle des Amérindiens. Un mouvement inverse d'exode rural vers les villes existait aussi, mettant en danger certaines communautés, surtout dans le sud et dans d'autres îles. En Atlantide aussi les villes exerçaient une séduction sur les jeunes dont certains recherchaient un mode de vie plus confortable. Dans l'ensemble, là où les communautés formaient un maillage suffisamment dense, la culture était très vivante et se transmettait bien aux plus jeunes qui étaient moins enclins à partir. Dans les communautés marginalisées parmi des zones de peuplement non communautaires, la culture traditionnelle avait plus de mal à se transmettre, les jeunes étaient plus influencés par des modèles citadins et avaient tendance à partir en ville dès qu'ils le pouvaient. Par conséquent, seules les régions où les « hommes libres » étaient suffisamment nombreux se maintenaient, voire prospéraient.

Les communautés d'« hommes libres » étaient donc le plus souvent perchées, le plus souvent sur des éperons rocheux ou des plateaux mais aussi parfois à flanc de montagne. Ils évitaient systématiquement les fonds de vallées et les ubacs, sauf au bord de mer. Je comprenais pourquoi on les surnommait « peuple des nuages » car souvent, les nuages océaniques bloqués par les hautes montagnes plongeaient dans la brume les hameaux perchés sur les crêtes. L'ensoleillement y était néanmoins important.

Les maisons étaient plus élaborées que dans la Corne et si la plupart s'organisaient autour de la pièce commune circulaire, il s'y ajoutait des pièces secondaires de forme rectangulaires mais aux angles systématiquement arrondis. En fait, les maisons venaient s'imbriquer les unes contre les autres et on passait de l'une à l'autre par des ruelles étroites alors que dans la Corne chaque maison ronde était séparée des autres dans l'enceinte du hameau. Les hameaux étaient le plus souvent entourés d'un mur de soutènement plus ou moins haut qui maintenait la terrasse servant de base aux maisons. Il y avait aussi des maisons construites sur des pentes et comportant 2, voire 3 niveaux. Comme dans la Corne, les maisons étaient en pierre de blocage sans autre ciment que de la terre et de la chaux. Également, les couvertures étaient en chaume, en bardeaux de bois mais surtout en lauzes de schiste en fonction des matériaux disponibles. Dans le village de SHANNA, les couvertures étaient systématiquement en lauzes de schiste gris et brillant

qui faisaient ressembler les toits à faibles pentes à des peaux de reptiles couvertes d'écailles.

Les parties hautes étaient composites, pierre et bois, et en particulier, les pièces habitables étaient habillées de boiseries très ouvragées qui isolaient efficacement du froid de l'hiver. En revanche, les maisons communes étaient demeurées le plus souvent rondes comme aux origines. Inutile de préciser que ces villages communautaires étaient extrêmement pittoresques, d'autant que très fleuris. Les habitants mettaient un point d'honneur à l'entretien de jardins d'ornements aux abords et dans les hameaux. C'était particulièrement charmant. Au milieu du hameau se trouvait une place ovale bordée d'un muret qui constituait une banquette couverte de pelouse rase utilisée comme banc. C'était là qu'avaient lieu les fêtes, les danses et les prières collectives. Au milieu se trouvait une petite aire dallée utilisée pour certaines fêtes pour y allumer de grands feux.

Le centre cérémonial de la région se trouvait néanmoins ailleurs. C'est presque au col de la même vallée qui aux solstices voyait se rassembler plusieurs milliers de personnes venues d'un vaste périmètre régional.

Juste sous le col avait été aménagé une vaste plateforme de pelouse surplombant la vallée. Au centre se trouvait un grand cercle de hautes pierres dressées équarries.

L'acoustique de ces monolithes était très étudiée et correspondant exactement aux fréquences utilisées dans les chants, de sorte que le son amplifié se répandait tout naturellement aux alentours.

Tout autour de la plateforme, sur trois côtés se déployaient les gradins des terrasses en escalier formant un immense amphithéâtre où se rassemblait une foule nombreuse.

Il n'y avait pas d'autres instruments rituels que des tambours, des flûtes en roseau et des percussions métalliques. Les officiants se regroupaient au bord de ce cercle et la population tout autour. Pour le solstice d'hivers, le point du jour était marqué par des chants au soleil aussitôt suivis d'une danse collective. En fait, toute la population dansait, les jeunes, les vieux, les hommes les femmes, les laïcs comme les officiants pris dans la solennité de la liturgie. Leurs mouvements très harmonieux montraient à quel point ces habitants étaient entraînés. La synchronisation des corps et des esprits était quelque chose de saisissant. Il ne s'agissait pas d'un défoulement collectif mais bel et bien d'une prière dansée, une offrande de danse et non un simple divertissement. Au bout d'un moment, on se sentait entrer dans un état second, non une extase déchaînée mais une entrée en soi même doublée d'un sentiment de fusion avec les autres et le cosmos tout entier, à mesure que la lumière du jour dissipait l'obscurité. Des cérémonies comparables avaient lieu un peu partout en Atlantide pour les solstices mais jamais avec autant de ferveur ni autant de coordination collective. Même sur le parvis du NAHKRON de POSEIDIA, aux pieds du grand dôme central, je n'avais pas ressenti une telle intensité spirituelle. La dévotion de ces paysans était sans égale en Atlantide. C'est après avoir participé à un solstice d'été avec SHANNA à cet endroit qu'une évidence se fit

dans mon esprit : non tout cela n'allait pas disparaître demain. Cette ferveur n'allait pas s'éteindre ainsi, même si la terre elle-même devait exploser. Cette force de vie ne pouvait que se prolonger sous une forme ou une autre. Telle une rivière qui disparaît un moment sous terre, elle ne peut pas ne pas faire résurgence ailleurs sous une forme nouvelle. Une lueur d'espoir m'anima dès lors et ne me quitta jamais tout à fait, même au comble du désespoir. Je savais que quoi qu'il arrive, il y aurait une suite...

La grande particularité de ces paysages était les superbes terrasses de culture soutenues par d'imposants murs de pierres admirablement agencées et bloquées par des plus petites. Le tout reposant sur des blocs énormes assurant une stabilité remarquable. Ces murs, inclinés en talus faisaient le plus souvent un mètre cinquante de hauteur mais les plus hauts dépassaient largement cinq mètres. Des escaliers de pierre brute reliaient les terrasses ainsi créées les unes aux autres.

Une des rares technologies avancées que ces populations reculées acceptaient étaient les systèmes annulant la gravité¹³ ainsi que ce qui relevait de l'extraction et la taille des pierres de construction. En particulier, la technique qui permettait d'ameublir la roche à froid de manière à pouvoir la tailler facilement. Cela permettait aussi de la lisser comme de l'argile de

¹³Il s'agissait d'un dispositif produisant des ondes venant annuler les ondes gravitationnelles.

potier, mais aussi de la consolider en résorbant les fissures internes¹⁴. Il était ainsi possible de rendre jointifs de gros quartiers de roche à la perfection.

Le résultat était que la base des murs de soutènement pouvait avoir été édifiés il y a des millénaires en restant presque immuables. L'entretien des terrasses se limitait au désherbage et à curer les rigoles d'irrigation. Ces terrasses ne s'effondraient jamais totalement. En cas de pluies diluviennes, il arrivait que les plus petites pierres du sommet basculent, entraînant la terre de surface mais l'ensemble de la terrasse résistait toujours. Sur les versants bien exposés, les terrasses formaient des marches d'escalier vertigineux partant des fonds de vallées pour monter parfois jusqu'aux crêtes. L'irrigation et le drainage étaient assurés par le captage des sources qui se déversaient en cascade dans les terrasses successives par un astucieux système de petits canaux, de rigoles, de bassins et de gargouilles faisant passer l'eau d'une terrasse à l'autre¹⁵. Ces rigoles étaient soit creusées dans la roche mère soit taillées dans de grandes dalles posées sur le sol et canalisant l'eau vive. Le résultat était de vrais jardins suspendus. Les hommes libres recouvraient les sols cultivés de quantité de végétaux coupés, de terreau obtenu par compostage. Ils compostaient tout, y compris leurs propres excréments. Même la cendre des

14Dans les temples importants, cela permettait de réaliser de véritables poutres de pierres massives, d'une portée surprenante. C'était moins solide que du béton armé mais bien plus durable.

15L'omniprésence des aménagements hydrauliques est peut-être la principale caractéristique de la civilisation Atlante, en ville comme dans les campagnes les plus reculées.

foyers était utilisée comme fertilisant, tout comme la vase récupérée lors du curage des bassins et des rigoles. C'est ainsi qu'ils faisaient pousser sur leurs terrasses une diversité incroyable de légumes, de tubercules, de fruits et de céréales ainsi que d'arbres fruitiers, sans oublier les fleurs et plantes d'ornement qui pouvaient y être combinées. En fonction des altitudes, des sols et des expositions, ces communautés avaient de longue date, sélectionnés de multiples variétés qui n'existaient nulle part ailleurs en Atlantide. En général, les cultures étaient associées et par exemple les tubercules poussaient dans les vergers. Les rendements étaient élevés mais nécessitaient beaucoup de main d'œuvre et des soins constants.

Chaque communauté possédait des terres à faible, moyenne et haute altitude ce qui permettait de récolter à peu près tout. En fonction des saisons, des équipes de travailleurs partaient cultiver les terres le plus éloignées et logeaient sur place dans des petits chalets le temps nécessaire aux travaux des champs. De même, les troupeaux l'été étaient menées dans les estives et ramenés plus bas l'hiver. Toutes les récoltes étaient ramenées à la communauté.

Le reste du paysage, c'est à dire 80 pour-cent, était couvert d'épaisses forêts mixtes aux nombreuses essences. On y trouvait en particulier de nombreux cèdres majestueux mais aussi des très grands châtaigniers en abondance. Plus au nord existaient des forêts de hêtres et de chênes qui dans la corne devenaient des bouleaux aux limites de la toundra. La

forêt outre le bois fournissait quantité de noix, noisettes et châtaignes mais aussi une abondance de baies voire de champignons, autant de ressources non négligeables. Les châtaignes en particulier pouvaient être consommées grillées au feu. La plus grande part étaient séchées à la fumée sur des claies et conservées pour toute l'année. Transformées en farines très nutritives, les châtaignes formaient la base alimentaire de nombreuses communautés de montagnes. Cette abondance de châtaignes expliquait la densité de peuplement de certaines vallées autarciques. Il faut dire que les quantités produites étaient vraiment énormes. A Poseidia, les châtaignes de la cordillère séchées ou réduites en farine étaient un met fort apprécié. A l'inverse de la Corne, la majorité de ces communautés étaient végétariennes et la diversité extrême des plantes et des champignons disponibles leur permettait de se passer de viande et de poisson sans risquer de carences. Le châtaignier était associé à l'abondance et la générosité, mais aussi à la reviviscence puisqu'il repart du pied si on le coupe. Son bois imputrescible était très utilisé pour construire les charpentes des maisons dans les communautés.

Les cèdres avaient une importance bien spécifique au-delà des surfaces importantes qu'ils couvraient. Il faut dire qu'en Atlantide existaient des spécimens bien plus grands que ne le sont les cèdres de l'Atlas ou du Liban de nos jours. Certains pouvaient rivaliser avec les séquoias de Californie. Le cèdre occupait une place centrale dans l'univers symbolique des Atlantes. C'était le « Roi des arbres », l'« arbre-monde » représentant

les étages du cosmos. En effet, les longues branches horizontales représentaient les plans d'existence¹⁶, on pourrait dire aussi les niveaux de conscience. Le tronc représentait l'axe du monde et la transcendance qui relie les univers. Les branches représentaient la multiplicité des mondes et le tronc l'unicité de la nature de toute chose. Le bois des cèdres, lui aussi imputrescible était un signe de non-corrupcion et d'immortalité. Il était très utilisé pour les constructions prestigieuses. Enfin, sa résine très parfumée était très utilisée dans les offrandes d'odeurs, c'est à dire brûlée comme encens dans les temples. Des cèdres majestueux¹⁷ étaient systématiquement plantés dans l'enceinte des temples. Même le NAHKRON de POSEIDIA en possédait de remarquables spécimens. Ils faisaient l'objet de la plus grande vénération. En termes de noblesse, le cèdre était au végétal ce que le granite était au minéral.

La cordillère formait de loin le principal massif forestier d'Atlantide. La faune et la flore y étaient très riches car préservées de longue date par la sagesse des « vieux Atlantes ». On y rencontrait aussi des exemples de la mégafaune sauvage disparue ailleurs. Ainsi existaient des ours, des félins et de grands herbivores qui ne craignaient pas la chasse. Contrairement à l'Europe, l'Atlantide fut épargnée par les glaciations successives

¹⁶Les Atlantes croyaient en l'existence d'univers parallèles au notre mais non moins réels avec lesquels des interférences se produisaient parfois. Le cèdre représentait l'univers dans sa multiplicité mais aussi son unicité.

¹⁷

et grâce à cela conserva une diversité biologique exceptionnelle pour une zone tempérée.

SHANNA était évidemment une vedette dans sa communauté mais aussi dans tout le secteur. Dans toute cette région, elle était KHANNA¹⁸, ce qui était la transcription de son nom dans leur langue. Quand j'y allais avec elle j'étais fort bien reçu mais vraiment en tant que le mari de Madame. SHANNA était souvent sollicitée pour faire de la musique en public, avec un succès impressionnant. Je m'habituais à leur langue que je comprenais de mieux en mieux. Je devenais capable de chanter leurs chants en transposant.

L'organisation communautaire était identique à celle qui existait dans la Corne et la culture très voisine, y compris la musique qui y était aussi très élaborée avec une grande richesse de style.

Les modes de vie étaient par contre très différents en fonction de l'altitude et de la latitude. En effet, les communautés de haute altitude connaissaient des hivers aussi enneigés et glaciaux que dans le nord de la Corne. En revanche, certaines communautés au bord de la mer ou sur des petites îles du sud de la cordillère avaient des hivers brefs et doux comme en méditerranée et vivaient dehors presque toute l'année.

Nous profitons de nos séjours dans la cordillère pour faire des visites sur des sites historiques et des lieux de pèlerinages, nombreux en Atlantide où les bâtiments anciens n'étaient jamais détruits, même pour les

18 Le KH prononcé comme la jota en espagnol.

agrandir mais superposés parfois à de multiples reprises jusqu'à atteindre parfois des tailles invraisemblables.

Nous étions habitués aux temples construits en élévation mais nous fûmes particulièrement impressionnés par les sanctuaires rupestres creusés dans les montagnes. De véritables villes souterraines existaient par endroit, à l'image des cités de Cappadoce. Il ne s'agissait pas comme ailleurs dans la même région d'Atlantide d'anciennes carrières aménagées ensuite comme abri. Il s'agissait d'emblée de sanctuaires qui furent excavés et finement sculptés puis agrandis au fil des millénaires en ajoutant des salles et des couloirs jusqu'à produire des complexes gigantesques à plan de MANDALA profondément enfouis sous les montagnes. Ces vastes structures creusées étaient complètement invisibles de l'extérieur. La beauté des décors sculptés et peints, voire des mosaïques pouvait rivaliser avec celle du NAHKRON de POSEIDIA lui-même. Les principales confréries gardaient et utilisaient ces lieux merveilleux.

Certains sanctuaires étaient particulièrement émouvants comme un site dédié au serpent que cette confrérie gardait et continuait à utiliser, en particulier pour des initiations. Il s'agissait d'un ensemble de temples et de monastères coincés au pied d'une falaise escarpée au pied d'une montagne. Derrière les façades des bâtiments monastiques étaient creusées de longs tunnels menant à des temples creusés dans le rocher. Les constructions visibles n'étaient donc que la partie

émergée de l'iceberg car il y avait infiniment plus derrière. En principe l'accès était réservé aux confrères du serpent. SHANNA connaissait bien l'endroit où elle avait fait de nombreux séjours depuis son adolescence. Elle y fut initiée lors d'une retraite. Je n'avais donc rien à y faire mais SHANNA insista pour me présenter aux gardiens du temples à qui ils fallait faire la requête pour y accéder. Dès qu'il vit SHANNA, il lui dit qu'il n'y avait pas de problème pour elle puis il me regarda, ou plutôt regarda dans ma direction sans un mot puis déclara :

- *Tu portes le sceau en toi. Tu peux y aller même si tu n'es pas un serpent, tu es notre cousin.*

Nous voilà donc, SHANNA et moi, franchissant le seuil. Nous nous sentîmes aussitôt plongés dans un autre univers. Chose surprenante, SHANNA y nageait comme un poisson dans l'eau. C'était un invraisemblable labyrinthe sinueux représentant le cheminement spirituel et ses nombreux pièges¹⁹ et impasses. SHANNA semblait connaître le plan par cœur et avançait avec une assurance déconcertante dans ce dédale à l'aspect organique comme si nous évoluions dans les entrailles d'un gigantesque être vivant. La roche vitrifiée et luisante avait le contact lisse et froid des écailles d'un reptile. Les surfaces étaient couvertes de motifs à entrelacs extrêmement complexes et sinueux qui utilisaient les veines naturelles de la roche pour surligner les motifs. Rien n'était plus étranger à la

¹⁹Il s'agissait de pièges symboliques comme des culs de sac ou des trompe-l'œil mais pas de dangers réels.

rigueur anguleuse du classicisme Atlante. Se promener dans ces espaces était comme évoluer dans les enluminures du livre de Kells en trois dimensions. Comme dans les salles inférieures du NAHKRON de POSEIDIA, la luminescence des surfaces faisait que tout baignait dans une clarté diffuse. C'était un peu plus marqué qu'un clair de lune, sans que l'on puisse facilement déterminer les sources de lumière. La clarté semblait venir de partout même si en fait seules certaines surfaces étaient luminescentes. Ce dédale aboutissait à une magnifique salle ronde entièrement sculptée de motifs courbes sous forme de superbes serpents²⁰.

SHANNA y était comme transfigurée. Nous restâmes quelques instants immobiles et silencieux mais je la sentais se concentrer pour entrer en résonance avec le lieu puis elle rompit le silence par un chant comme je n'en avais pour ainsi dire jamais entendu, même d'elle. C'était là son offrande et sa manière de rendre hommage au lieu et à ce qui y séjournait. J'étais ému aux larmes tant ce moment était intense. Puis le silence vint et SHANNA m'invita télépathiquement :

- *Tu peux aussi faire l'offrande de chant.*
- *Mais je ne suis pas initié à votre confrérie, je ne devrais même pas être là !*
- *Tu es un initié quand même et de toute façon, la « présence » t'invite à chanter aussi.*

²⁰Il est inutile de préciser au lecteur que la salle comportait un bassin alimenté par une source profonde, chose inévitable en Atlantide.

Je lançais donc le chant d'offrande de tout mon cœur. Curieusement, je ne reconnaissais pas ma propre voix dans ce lieu. J'avais l'impression que la voix passait à travers moi et le son me semblait quelqu'un d'autre. Puis SHANNA me rejoignit, unissant sa voix à la mienne, décuplant les effets.

J'avais la sensation que les parois de la salle s'écartaient comme des rideaux de brumes qui se dissipent et que de nombreux êtres étaient présents, certains semblaient humains, d'autres non et que bizarrement tous chantaient avec nous. C'était drôle en même temps, presque amusant. Je percevais en particulier la présence de nombreux serpents de toutes tailles comme si la paroi entière était faite de serpents entrelacés qui s'animaient. Puis le chant cessa et nous nous laissâmes baigner dans le silence qui suivit. Il est difficile de décrire ce qui suivit, ce fut comme si tous ces êtres fondaient en lumière et nous avec eux. Il y eut comme un éblouissement impossible irracontable avec la perte de la conscience de là où nous étions. Puis les parois réapparurent et je me rendis compte que j'étais complètement transi de froid ce qui me donna l'idée que cet éblouissement avait dû durer un certain temps. Nous étions tous les deux SHANNA et moi debout en silencieux et très émus. Nous éprouvâmes le besoin de nous tenir la main avant de nous prosterner et de sortir à reculons. Nous allions repartir quand nous nous rendîmes compte qu'il y avait des gens à côté de nous. J'eus presque peur en un premier temps tant il était improbable de rencontrer des personnes dans un tel lieu.

Je réalisais alors la profonde imprégnation de SHANNA par la confrérie du serpent. C'est ce jour-là que je perçu ce qui était pourtant l'évidence même : SHANNA était « prêtresse²¹ » avant d'être musicienne, ou plus justement, je comprenais que sa manière d'être musicienne ou poétesse était profondément spirituelle. Je vis qu'elle fonctionnait comme un cristal vivant, s'imprégnant des énergies subtiles pour les amplifier et les renvoyer avec une immense bienveillance. Elle faisait aussi autre chose que les cristaux ne faisaient pas ; la transformation des émotions négatives qu'elle absorbait pour renvoyer de la bonté²². Etais-je digne d'une femme pareille ? Sa vocation n'allait-elle pas nous séparer ? Le soir même, rentré à notre gîte, nous fîmes avec non moins d'intensité l'expérience que « prêtresse » ou pas, nous étions bien mari et femme, y compris physiquement. Nous fîmes l'un comme l'autre très rassurés de constater que cela marchait encore fort entre nous à tous les étages de nos êtres. Une extase peut en cacher une autre...

Cet épisode ne s'arrêta pas là car nous avons rendez-vous le lendemain avec l'étrange couple rencontré dans un concert à POSEIDIA. Ils devaient nous faire visiter leur communauté si particulière. Le point des rendez-vous était curieusement dans le monastère de la falaise. C'est à partir de là qu'ils voulaient nous emmener chez

21Il n'y a pas de mot français satisfaisant pour restituer cette notion qui ne signifie personne en rapport avec le sacré mais sans référence à un clergé institué.

22La pratique de « prendre et donner » existait en Atlantide sous le terme signifiant transformation.

eux. Un petit groupe de membres de la communauté nous attendait. C'était un groupe de trois femmes et trois hommes, l'air ouvert et avenant. Je remarquais leur teint bronzé comme s'ils avaient pris le soleil d'une manière très uniforme. Je les soupçonnais d'être bien plus âgés que nous, en tout cas, ils dégageaient tous beaucoup de sérénité et de dignité. De la classe naturelle même. Dès que je les vis, je dis à SHANNA par télépathie :

- *Eh, ces lascars ne sont pas normaux*
- *Oui, je le sens aussi, c'est du lourd.*

Ils reconnurent manifestement SHANNA et je perçu la grande considération qu'ils avaient pour elle. Décidément, elle était quelqu'un. Ils portaient tous un grand poncho blanc rehaussé de broderies de bordure, un peu comme les « vieux Atlantes ». Après les salutations, nous les suivîmes dans le sanctuaire. Nous marchions en silence dans le complexe.

L'accès se faisait par des galeries anciennes du complexe pour déboucher dans un long tunnel arrondi qui semblait récemment creusé. Nous débouchâmes dans une première salle rectangulaire qui servait de hall d'où partaient d'autres galeries. Ils nous firent monter et nous asseoir sur une plate-forme avec des sièges. La plate-forme se mit en mouvement et s'engouffra à vive allure mais en silence dans un tunnel qui semblait interminable jusqu'à déboucher dans un autre hall. De là, nous marchâmes jusqu'à ce qui ressemblait à une sorte de balcon en hauteur. Devant nous se déployait le

paysage le plus improbable qu'il m'avait été donné de voir : une interminable caverne éclairée, d'une longueur apparemment infinie. Le plafond était voûté et s'élevait à une bonne quarantaine de mètres de hauteur et une trentaine de large. Le fond opposé de cette invraisemblable cavité se perdait dans le lointain.

- *Bienvenue dans le refuge de la graine, notre lieu de vie.* Dit la femme qui semblait être leur chef.

-*C'est incroyable, cette salle est d'une longueur prodigieuse. Mais pourquoi aussi longue et si peu large ?*

Demanda SHANNA.

-*On est à plusieurs centaines de mètres sous la surface et le poids de roches est colossal au-dessus de nos têtes. Il serait imprudent d'aménager des salles plus larges sans risquer l'effondrement général. Les constructeurs ont évité de dépasser les 30 mètres. Et encore, il a fallu construire des arcs de renforcement pour soutenir les parois. Cependant, il existe des salles bien plus larges construites avec une technologie qui nous échappe complètement. On ne saurait plus construire des volumes comparables sans risquer une catastrophe²³. Pour les longueurs, il n'y a pas de problème, on est ici à un kilomètre. Du reste, il est important pour la vue d'avoir des longues perspectives, voir loin est aussi important pour le moral.*

Bien sûr, la paroi rocheuse a été consolidée, d'où son aspect vitreux. Elle se comporte comme une carapace

²³Dans sa très longue histoire, l'Atlantide a développé et perdu certaines techniques, de sorte que l'époque finale ne savait plus construire certaines oeuvres.

*solide qui renvoie la charge sur les côtés*²⁴. Ajouta un homme.

A intervalle régulier, la salle s'ouvrait sur des galeries latérales disposées comme un râteau. A peu près au milieu, une autre galerie comparable la croisait, formant une croix. Il faisait jour comme au petit matin.

-Et d'où vient la lumière ? Demandais-je.

-Nous utilisons des surfaces luminescentes pour maintenir une clarté de fond. Des cristaux répartis régulièrement produisent une lumière suffisante pour permettre la croissance de la végétation. Nous arrivons même à avoir des petits fruits. Nous recréons l'alternance jour/nuit. Pour la température, à cette profondeur, elle est invariablement de 16 degrés en toutes saisons et nous n'avons que des sources de lumière froide. Nous produisons de l'eau chaude par géothermie.

L'étape suivante fut de descendre par une rampe et de progresser à pied à travers le carroyage des jardins potagers et des petits champs de cette incroyable cavité. Il y avait même de vrais arbres qui atteignaient un développement respectable. Cela me rappelait les jardins artificiels de l'infra-ville de POSEIDIA mais l'échelle était ici sans commune mesure.

- En fait, toute vie ici vient de la lumière. La végétation génère de l'oxygène par photosynthèse. Nous n'avons pas d'aération externe. C'est la raison pour laquelle les feux sont interdits, nous aurions tôt fait de suffoquer !

²⁴En Atlantide, la voûte était réservée aux oeuvres techniques comme des tunnels.

Vous avez ici un écosystème entier qui régénère son air, son eau et sa nourriture. La micro-faune du sol a été reconstituée, y compris les vers et le sol est vivant comme en surface.

- Tout est recyclé et réutilisé. Nous générons aussi notre propre énergie qui permet l'éclairage et le pompage de l'eau qui suinte des parois. Sans pompage, nous serions vite noyés.*
- Vous ne craignez pas les chutes de pierre ou les effondrements ?*
- C'est très rare, les roches ont été vitrifiées lors de la construction. Lors de ce processus, la paroi s'est consolidée en profondeur. Il y a des jointures qui travaillent lors des séismes. Les parois coulissent mais ne s'effondrent pas. Par contre, les salles et les tunnels peuvent se déformer sans se disloquer. Pour les salles rondes, nous ignorons pourquoi elles résistent à la pression fantastique du sous-sol.*
- Est-ce vous qui avez creusé tout ça ? Ma question les fit rire.*
- Oh non, on est loin d'avoir les moyens d'un chantier pareil. Sans parler de l'évacuation de montagnes de remblai. Ce complexe a été aménagé il y a des millénaires lors de périodes de conflits entre les empires rivaux de MU et de l'Atlantide. Le gouvernement de l'époque voulait construire des refuges les plus grands possibles pouvant résister à une éventuelle guerre nucléaire. Des moyens immenses furent alors*

consacrés à ce projet gigantesque qui ne servit jamais. Le chantier dura sans doute des siècles. Nous n'avons fait que le réaménager et rétablir le cycle biologique de l'écosystème souterrain. Nous soupçonnons certaines salles d'être encore plus anciennes, surtout les hémisphères.

Nous continuions à marcher et nous croisâmes des gens qui travaillaient dans les jardins et on se saluait comme si nous avions été n'importe où à la campagne. Nous progressâmes jusqu'au croisé des deux grandes salles. Un petit plan d'eau carré s'y trouvait et des passerelles permettaient de passer d'une rive à l'autre en longeant la paroi. Nous découvrîmes alors leurs logements, étaient taillés dans la paroi des galeries secondaires. Les appartements ainsi créés ressemblaient à ceux de la surface avec des fenêtres donnant sur la « rue ». Il était clair que toute la surface disponible était mise en culture. Leur but était clairement non la survie de l'Atlantide à tout prix mais le maintien de communautés spirituellement évoluées capables de survivre à toutes les catastrophes. Ils appelaient eux même leur communauté la graine (ou semence). Ils ne vivaient pas constamment dans leurs cavernes mais ils y séjournèrent par roulement de manière à préparer le moment où ces communautés deviendraient des refuges vitaux. Devenir autarcique était une de leur priorité. Ils y étaient parvenus pour la production agricole mais ne l'étaient pas pour la technologie, du moins pas encore.

Nous atteignîmes l'endroit où nous devions nous réunir, une salle hémisphérique parfaite entourée de multiples ouvertures ouvrant sur autant de tunnels secondaires. Cette salle était un des nœuds où les galeries convergeaient. Ils appelaient cela des soleils. La disposition du réseau était celle des sanctuaires rupestres mais l'échelle était tout autre. Ils nous firent l'honneur de se mettre en cercle avec nous. Nous participâmes ensemble à un rituel puis nous eûmes une discussion approfondie. La femme qui nous avait accueilli prit la parole :

- *Bienvenue à la « graine de demain ». Vous voici au cœur de notre œuvre. En fait, ce site existe depuis des millénaires mais nous l'avons remis en service il y a environ un siècle. Nous continuons à aménager les cavernes adjacentes et notre but est de pouvoir y loger plusieurs milliers de personnes en permanence. Ce site est en lien avec d'autres communautés comparables en plusieurs points du globe.*
- *Il existe donc d'autres « graines » en dehors de l'Atlantide ? Dis-je.*
- *Oui, elles sont même plus importantes mais nous sommes encore loin d'atteindre la « masse critique » qui rendrait notre projet totalement viable. Notre raison d'être est surtout d'être un relai pour le moment où l'Atlantide s'effondrera. Les autres communautés hors Atlantide sont appelées à durer infiniment plus longtemps.*

- *Votre survie ici dépend entièrement de technologies avancées. Vous dépendez entièrement de la civilisation de surface. Que ferez-vous si elle s'effondre ?*
- *C'est la raison pour laquelle nous travaillons depuis des décennies avec des chercheurs dans de nombreuses disciplines. Nous avons aussi besoin de botanistes. C'est aussi pour cela que nos communautés doivent atteindre une taille critique qu'elles n'ont pas encore pour devenir viables dans la durée. Prise isolément, aucune communauté ne peut garder de technologie avancée mais en nous associant au niveau de la planète, nous pensons le pouvoir.*
- *Pourquoi nous avoir fait venir jusqu'ici ?*
- *Pour nous, vous faites partie de ce plan. Si vous créez une communauté autarcique en surface, vous pourrez être un maillon de cette chaîne de vie. Concrètement, vous pouvez vous associer à nous et devenir notre interface de surface. Notre but n'est pas de nous enfermer sous la terre mais de servir de passeurs. Pour cela, nous avons besoin de communautés en surface qui puissent servir de relai pour le jour où nous réensemencerons la surface de la terre. Ensemble, nous avons plus de chances de réussir. Notre objectif n'est pas notre seule survie. Pour vous aussi, vous avez intérêt à vous associer à d'autres communautés.*

- *Comment savez-vous que nous voulons créer une communauté ?* Demandais-je naïvement.
- *Comme vous l'avez remarqué, nous ne sommes pas normaux.* Dit un homme avec un gros sous-entendu.
- *Et c'est du lourd.* Ajouta la chef de communauté avec un éclair de malice. Une immense vague de rire emporta tout. Un homme avança d'un pas et dit :
- *En fait, on vous a repéré tous les deux lors d'un concert à POSEIDIA. Il nous paraissait évident qu'il fallait vous rencontrer. Ensuite, nous nous sommes renseignés sur vous. Nous avons compris que nous pouvions vous accorder notre confiance.* Pour toute réponse, SHANNA tendit les mains à ses deux voisins et tous firent de même dans un cercle. Nous formulâmes tous ensemble le souhait-qui-lie en unissant nos efforts pour la réussite de cette grande œuvre dans cette vie et dans les suivantes. En toute modestie, j'eus l'impression pour la première fois de ma vie de participer à un événement historique d'importance, comme si nous fondions là les bases d'un monde à venir.

La séance fut levée et on nous accompagna dans un endroit où on nous servit un repas végétarien entièrement préparé à partir de leurs productions. Le goût des aliments était curieusement comparable de ce qui était produit en surface. Vint le moment de se séparer. La chef vint devant nous en disant :

- *Puis-je vous formuler une requête en guise de bon augure ?*
- *Oui, que pouvons-nous faire ?*
- *Pouvez-vous nous faire l'offrande d'un de vos chants ?*

Nous nous exécutâmes donc avec une intense conscience de la présence de nos nouveaux amis. Nous éprouvâmes un trac bien plus fort que lors d'un concert public. Puis ils nous raccompagnèrent à l'entrée de leur domaine. Nous allions nous quitter quand la chef nous lança.

- *Avant de quitter la région, allez-vous promener sur le chemin qui remonte la vallée au-delà du monastère. Je ne sais pas pourquoi mais je sens que c'est important pour vous.*
- *Très bien, nous le ferons. C'est promis. Bien sûr, nous garderons secret ce que nous avons vu ici.*
- *Soyez sans crainte, ce projet est soutenu par les autorités de POSEIDIA depuis bien des générations, il n'y a rien à trahir. Nous n'intéressons pas les gens avides de pouvoir. Sachez aussi qu'on n'arrive pas chez nous par hasard. Vous n'auriez jamais pu rentrer sans être accompagné, même si vous n'avez vu aucune porte.*
- *Surtout, tenez-nous au courant de votre projet. C'est très important.*

Nous nous inclinâmes en signe de respect et ils firent de même. Puis nous empruntâmes le chemin qui

descendait dans la vallée. Sur le chemin du retour, nous gardâmes un moment le silence comme pour digérer cette rencontre incroyable. Puis SHANNA rompit le silence.

- *Ces gens sont plus avancés que nous, ce sont en quelque sorte nos aînés.*
- *J'ai ressenti la même chose d'eux. Ils sont loin de nous avoir tout dit. Je les sens aux confins d'une autre humanité.*
- *C'est à dire ? Tu veux dire une autre planète ?*
- *Non, ce n'est pas cela. Ils sont bien d'ici mais au seuil d'accéder à un stade supérieur, comme s'ils étaient sur le point de sortir du cycle de la souffrance.*
- *Je ne l'aurais pas dit comme cela mais c'est bien ce que j'ai ressenti.*

En tout cas, nous avons l'impression d'avoir rêvé cette situation plus que de l'avoir réellement vécue et l'image de ces gens vivant dans cette caverne de verdure resta profondément imprimée dans mon esprit. En fait, j'avais déjà entendu parler de ces gens et de cette œuvre mais j'en ignorais l'échelle et l'importance. Je ne m'attendais surtout pas à entrer un jour en relation avec eux.

SHANNA n'allait donc pas dans ces splendides contrées pour faire du tourisme ni de simples pèlerinages. Elle nouait des contacts avec un grand nombre de communautés pour créer ce que l'on pourrait appeler des « maisons de la culture », c'est à dire des

lieux pouvant accueillir des élèves de tous âges venus des villes et pouvant s'imprégner la culture de ces communautés pour l'exporter ailleurs. En particulier, elle fonda une école de harpe dans laquelle elle transmettait, non seulement le répertoire traditionnel mais aussi ses propres compositions. Surtout, elle enseigna les formules sonores qu'elle avait composées, créant du coup un style nouveau. Pour elle il était très important que ces formules soient transmises et deviennent une école. SHANNA diffusait ainsi l'art de « parler par la harpe ». Elle disposait d'une mémoire phénoménale dans sa capacité à apprendre des mélodies complexes et des textes par cœur et à les enseigner ensuite. Bien sûr, elle notait aussi beaucoup par écrit, même si elle avait peu le temps de faire elle-même des enregistrements sonores dans un travail de collecte et de transmission. Elle travaillait surtout avec des équipes de collecteurs qui sillonnaient les montagnes et recueillaient du matériel abondant et varié.

SHANNA avait en fait une activité politique à cette échelle. Son rêve était de fédérer les communautés Atlantes et étrangères. Quand je l'accompagnais, j'étais surpris de son charisme, sa capacité à mobiliser et de sa facilité à créer des liens. En fait, elle était très connue dans ces communautés dont elle finit par devenir une élue. Elle devint alors, malgré sa jeunesse, un porte-parole de ces communautés à POSEIDIA, cela lui valut

de passer à la télévision²⁵ à plusieurs reprises et d'avoir une relative notoriété.

Je me cantonnais alors dans le rôle un peu effacé du mari de Madame mais dans le fond, cette situation me convenait bien et j'étais très heureux d'être le compagnon d'une telle femme tout en restant dans l'ombre en tant que chercheur en botanique. A dire vrai, je n'étais pas que l'accompagnant de Madame, en tant que botaniste, rencontrais d'autres chercheurs en agriculture et je travaillais sur des projets de recherche intercommunautaires sur les techniques agricoles et la sélection ainsi que la préservation des espèces végétales. Je n'étais donc pas une simple potiche lors de ces rencontres. Et puis quand on nous sollicitait en tant que musiciens, nous faisons nos prestations musicales ensemble. Elle avait un succès fou. Un jour où les acclamations étaient particulièrement intenses, je lui envoyais par télépathie :

- *S'ils savaient à quel point tu es folle...*
- *Aucun ne pourrait l'imaginer, même si tu leur disais, ils ne te croiraient pas.*
- *En, effet, personne ne pourrait imaginer une chose pareille...*

Nos séjours dans la cordillère nous montraient aussi qu'il y avait néanmoins des tensions importantes entre les communautés agricoles et les groupes industriels.

²⁵La télévision existait en Atlantide ainsi qu'un équivalent d'internet moins développé qu'aujourd'hui toutefois car bien moins mondialisé.

En effet, la Cordillère possédait des ressources minières considérables et même si de vastes étendues étaient protégées, il existait néanmoins dans les montagnes de très importantes installations industrielles particulièrement polluantes et destructrices pour l'environnement comme les mines, la chimie et la métallurgie. D'importantes villes industrielles avaient poussé dans certaines vallées, créant des poches de peuplement et de culture vécues comme des colonies par les autochtones qui peuplaient les montagnes avoisinantes, créant des tensions. Les « hommes libres » ne formaient jamais de villes ni même de villages importants. Toutes les cités existantes dans la cordillère étaient systématiquement peuplées de populations importées d'autres régions, ce qui créait un mitage de leur territoire par ailleurs étendu.

D'autre part, les réserves protégées par les communautés contenaient des gisements encore plus considérables, attisant la convoitise d'intérêts industriels. Il y avait donc un véritable conflit pour le contrôle de ces régions. Un autre problème était la pression immobilière sur la côte ouest. En effet, les merveilleux paysages montagneux de la côte ouest constituaient une véritable « Riviera » très convoitée par les riches citadins désireux de se faire construire des villas au bord de mer dans des sites grandioses. Il y avait aussi les *marinas*, c'est à dire des ports de plaisance extrêmement recherchés. Le rêve de tous les Atlantes était de naviguer pour leur plaisir et les gens aisés possédaient tous un bateau. La côte ouest de l'île de POSEIDIA offrait des conditions de rêve avec sa

poussière d'îles côtières de toutes les formes et tailles, à l'image des îles grecques ou Dalmates. En principe, en Atlantide, le sol était propriété de l'état mais dans les faits, la corruption faisait que certaines personnes privatisaient des terrains en se les appropriant.

Là encore, les communautés de « d'hommes libres » constituaient un obstacle à ce juteux commerce immobilier et à l'industrie touristique. A POSEIDIA, les groupes de pressions essayaient en permanence d'infléchir la politique de l'état en matière de protection des réserves naturelles et de respect des terres des « hommes libres » qui en plus avaient tendance à se vider. Cela allait jusqu'à vouloir abolir les statuts autonomes des territoires tenus par les communautés rurales afin de pouvoir les livrer aux convoitises du profit. A plusieurs reprises, des autorités morales religieuses et laïques, dont le roi, prirent position pour s'opposer à la rapacité des lobbies industriels où immobiliers.

Jusqu'au bout, l'Atlantide résista à devenir complètement une société de consommation comme notre monde moderne. Le commerce et l'esprit mercantile s'y étaient fortement développés mais, surtout sur l'île de POSEIDIA se retrouvaient limités dans leur pouvoir. Par exemple les biens de consommation étaient certes produit industriellement mais ils étaient systématiquement réparables et à terme intégralement recyclables de sorte qu'il n'y avait ni décharges ni gaspillage de matières premières. Tout devait être récupéré et recyclé, en particulier les

métaux. Il existait un confort de vie très réel mais la consommation d'énergie ou de matières premières étaient sans comparaison avec aujourd'hui. De même l'agriculture ne connus jamais les dérives de l'agro-industrie moderne. L'Atlantide était un monde sobre de ce point de vue et donc relativement peu pollué. Néanmoins, au fil du temps, les forces sociales qui modéraient l'ardeur de consommation s'érodaient et certaines puissances économiques et industrielles étaient prêtes à miser sur des forces nationalistes pour contourner les freins politiques et religieux qui en limitaient l'appétit. Cela allait de pair avec l'expansionnisme territorial que les forces traditionnelles avaient réussi à contenir jusqu'à l'extrême fin où un véritable projet colonial émergea sans avoir le temps de se mettre en œuvre.

Ces tensions croissantes étaient autant d'indices de la dégradation du climat politique qui devait finalement mettre un terme à ces années actives et heureuses. Les « digues protectrices » allaient céder les unes après les autres, détruisant tout sur leur passage.

Il me faut mentionner ici la découverte que SHANNA et moi fîmes lors de notre premier voyage commun dans la cordillère. Nous venions de quitter nos curieux amis de la caverne et nous suivîmes leur conseil : remonter la vallée du temple jusqu'au plateau. Il faut savoir que si le gouvernement avait renoncé à entretenir le réseau routier de montagne, remplacés par le transport aérien, les communautés des « Vieux Atlantes » entretenaient des chemins praticables par des animaux de bât leur

permettant de circuler et de transporter des marchandises peu encombrantes d'une communauté à l'autre, voire d'une vallée à l'autre. Ce maillage de « chemins muletiers » permettait de randonner presque partout. Nous avions une étrange sensation de déjà vu en remontant la vallée, si profonde et si encaissée que le fond était perpétuellement à l'ombre. Qui aurait eu l'idée de vivre dans un endroit pareil ? Puis le chemin montait sur un dénivelé considérable mais nous n'éprouvions pas la fatigue à mesure qu'une émotion partagée montait en nous. Au terme d'une longue ascension, à notre grande surprise le paysage s'ouvrit et au détour d'un virage du chemin muletier, nous tombâmes sur le vaste plateau ondulé, semblable à un causse²⁶. Encore derrière, à des dizaines de kilomètres se trouvait l'immense arc formé par une très haute chaîne de volcans aux cimes enneigées qui barrait l'horizon sur des centaines de kilomètres. C'était d'une beauté grandiose. Juste devant nous, au bord du plateau, se trouvait un premier hameau abandonné surplombant le ravin que nous venions de gravir. Les maisons en ruines se trouvaient collées à des rochers et il n'était pas possible de distinguer l'œuvre de la nature de celle de l'homme.

Nous avons ailleurs vu de beaux endroits à l'abandon et je ne saurais expliquer ce que cela nous fit de voir cela.

En fait, il y avait sur ce vaste plateau non pas un mais plusieurs dizaines de hameaux abandonnés. Vu le nombre de maisons visibles, l'ensemble avait dû abriter

²⁶Ce n'en était pas un car il s'agissait de roches cristallines.

des milliers de fermiers à une époque²⁷. Nous découvrîmes plus tard des ruines nombreuses de ce qui avait été des petits temples et des ermitages et d'autres vestiges dont nous n'arrivions pas à déterminer la nature. Parmi les merveilles que ce plateau nous réservait, se trouvaient plusieurs lacs de montagne d'une eau extrêmement pure, enchâssés entre les prés, la roche et la forêt mixte. Tout dans le paysage exprimait la fraîcheur et la vitalité.

Chose rare en montagne, le paysage était vaste et ouvert. La vue s'étendait sur de grandes distances à la ronde, sortant de l'enfermement de la plupart des vallées. Bien sûr, l'eau pure abondait, mais aussi les forêts. Mais cela se jouait bien au-delà de la beauté du site. SHANNA et moi nous arrêtâmes pour contempler la vue en silence. Puis nous nous regardâmes sans un mot mais la même pensée jaillit de nos esprits : *C'est là, tout simplement là. Nous avons trouvé.*

Nous courûmes jusqu'aux ruines bien conservées dont il ne semblait manquer que les toitures avec la certitude partagée de rentrer à la maison. Nous étions émerveillés de la qualité de la construction pour de simples fermes et bâtiments rustiques. C'est cette excellence de la maçonnerie de pierre qui expliquait la préservation du site. Comme deux enfants pris dans leur jeu, nous explorâmes les ruines, courant dans les escaliers et les ruelles empierrées qui séparaient les

27A diverses époques, les montagnes d'Atlantide connurent de forts exodes ruraux vidant de nombreux secteurs de leur population. Seuls les groupes les plus déterminés s'accrochaient alors à leurs terres.

maisons. Nous retrouvions ici la maison commune, là une fontaine tarie, voilà le lieu où étaient cuits les aliments. Là-bas en bas se trouvait ce qui avait été les bains. Nous retrouvions les fonctions de chaque espace comme si nous percevions la vie qui s'y déroulait. Nous n'avions aucun doute : *c'est là !*

La communauté de la forteresse de la joie.

C'est vraiment dès le début de la relation avec SHANNA que nous envisageâmes sérieusement l'idée de fonder nous même une communauté autarcique dans les montagnes.

Nous avons plusieurs motivations. L'une d'elle était tout simplement d'avoir un pied à terre à la campagne, dans un lieu qui nous inspire vraiment et de pouvoir nous y retrouver en bonne compagnie. Composer, faire de la musique, travailler de nos mains, lire, écrire, méditer et retrouver des amis. Tout cela se doublait du besoin de ressourcement et d'enracinement dans une terre à mettre en valeur. SHANNA et moi étions des « faux citadins » tout en nous aspirait à vivre dans la nature même si nos activités ne nous permettaient pas d'y vivre à l'année Nous ne pouvions faire souche sur l'île du Serpent qui restait avant tout un lieu de recherche. Pour tout cela, point besoin d'une communauté rurale, un simple pied à terre à la campagne pouvait suffire.

Il faut savoir que le rapport à la nature des Atlantes de l'époque finale était comme tout en Atlantide pétri de contradictions. D'un côté, les villes étaient des cités jardins riches en vastes espaces verts. L'art des jardins était aussi raffiné qu'au Japon actuel avec une imitation perfectionnée de la nature. Il y avait sur le territoire Atlantes de vastes parcs naturels protégés où vivait une diversité infinie de végétaux et d'animaux, mêmes très gros comme une race d'éléphants, certes plus petits que ceux d'Afrique. Les Atlantes connaissaient bien

tous ces animaux et étaient friands de documentaires animaliers (y compris pour des animaux d'autres contrées)²⁸. Il faut aussi citer l'importance dans la culture du culte des montagnes sacrées, destinations privilégiées pour des pèlerinages ou simplement du tourisme. Des circuits à pied faisaient le tour des montagnes sacrées en reliant des petits sanctuaires agrestes. Il faut aussi citer les nombreux arbres sacrés, dont certains étant de véritables objets de vénération.

A côté de cela, la plupart des Atlantes n'avaient pas d'animaux de compagnie, en fait, ils avaient peur des animaux réels et n'entretenaient pas de relations avec eux. Ils ne vivaient pas en contact avec la nature sauvage mais y substituaient plutôt des espaces verts paysagés qui imitaient la nature. Autrement dit, l'artifice s'était subtilement substitué à la sauvagerie qui demeurerait inaccessible et quelque part effrayante. Pour résumer, la nature c'est très beau mais pas question de se salir. SHANNA et moi avons été élevés dans des mouvements de jeunesse qui nous avaient très tôt mis en contact avec la nature. Nous étions des exceptions, la terre, la boue, le crottin, les épines et les feuilles mortes ne nous faisaient pas peur, pas plus que les divers animaux que nous pouvions croiser (bien sûr, à l'exception d'animaux réellement dangereux comme les serpents venimeux ou les ours).

En arrière-plan à ces considérations naturalistes, nous percevions la montée des perturbations mentales et des émotions destructrices tout autour de nous et nous

²⁸Les lémuriens de Madagascar étaient bien connus et très populaires. Les enfants s'appelaient souvent lémurien entre eux pour s'amuser.

avons conscience que tout ceci finirait mal. Nous nous disions que pouvoir disposer de terres cultivables serait une sécurité au cas où les choses tournent en catastrophe. Il y avait donc une idée de refuge et de sécurité, en particulier dans la perspective de donner aux enfants que nous voulions mettre au monde et élever, un cadre de vie aussi harmonieux et épanouissant que possible. Mais ce n'était pas là notre motivation principale. Notre but était de créer des « graines pour un monde futur ».

Pour reprendre l'image biblique anachronique ici, notre idée était de créer une « arche de Noé » susceptible de traverser l'océan de la destruction et de l'oubli.

Nous avons aussi le désir de croiser des préoccupations sociales, économiques, agricoles et artistiques mais aussi spirituelles. Pour tout dire, l'embryon d'une société plus juste.

Des amis étaient prêts à nous rejoindre dans ce projet ou du moins à s'y associer et nous commençâmes à entreprendre les formalités dans ce but. En pratique, cela ne semblait pas si compliqué puisque nous avions un projet et noyau de volontaires déterminés. De même, les hameaux abandonnés abondaient dans la cordillère et nous n'avions qu'à choisir le nôtre pour nous y installer. La réalité était plus complexe car bien qu'ayant eu un coup de cœur pour un tel lieu, SHANNA et moi ne pouvions nous y installer si facilement. En effet, ces

territoires étaient en quelque sorte des réserves biologiques et parfois ethniques. Par conséquent, les terres étaient inaliénables. On ne pouvait les acheter ni les vendre ni squatter simplement parce que le lieu nous plaisait pour y vivre. Il nous fallait l'autorisation et le parrainage des autorités locales qui géraient toutes les terres de la région, cultivées ou non. Heureusement, ce plateau n'était pas sous la coupe des « Vieux Atlantes ». Ces derniers étaient disposés à accueillir des individus voire des familles de citadins disposés à s'assimiler et à devenir eux même des « vieux Atlantes » de manière à renforcer les communautés existantes. L'important était pour eux que les allogènes soient minoritaires et que leurs enfants deviennent pleinement des « vieux Atlantes ». En revanche, ils n'étaient pas disposés à laisser s'installer sur leurs terres ancestrales des groupes entiers formant des communautés autonomes. Notre installation fut dès lors assez facilement acceptée car nous donnions des gages de sérieux. Nous fournîmes un projet écrit avec un cahier des charges assez précis et les autorités locales nous attribuèrent un premier lot de terres, potentiellement extensible par tranches en fonction de l'évolution. Par contrat, nous n'étions ni propriétaires ni locataires mais disposant d'un droit d'installation avec nécessité d'informer les autorités de nos aménagements. Le fait que les fondateurs soient membres de confréries renommées et soient inscrit dans des activités de recherche, pour les uns en médecine, botanique, biologie, architecture et autres, joua favorablement. Le charisme de SHANNA ainsi que sa célébrité dans la

région en tant que poétesse et musicienne fit aussi son œuvre.

Notre motivation n'était pas simplement de créer une communauté de « d'hommes libres » de plus. Il y avait tout un projet derrière ainsi qu'une vision. En effet, malgré l'admiration que j'éprouvais sincèrement pour les « hommes libres » je voyais leurs limites. Leurs communautés étaient essentiellement conservatrices et se contentaient de perpétuer un mode de vie et une culture certes vivante mais presque figée dans des modèles stables. Ils avaient perdu la dimension de la recherche, qu'elle soit scientifique, artistique ou spirituelle qui pour moi était la partie essentielle de la civilisation Atlante. Notre idéal communautaire n'était donc pas que conservateur mais aussi de vivre ensemble une expérience de groupe dans tous les champs de l'expérience. Ne voulant pas faire la révolution chez les « Vieux Atlantes », il nous fallait fonder quelque chose qui reprenne tous ces héritages tout en cultivant l'esprit de la recherche. Nous partagions la défiance des « vieux Atlantes » envers le fétichisme technologique mais nous n'avions pas non plus envie de rejeter systématiquement les technologies avancées ni les autres connaissances en général.

Quoi qu'il en soit, nous fûmes autorisés à nous installer en un premier temps dans les trois hameaux correspondants, c'est à dire celui du fond de la vallée, celui sur le plateau et celui des alpages encore au-dessus car la concession comportait nécessairement les trois sites comme constituant une seule entité foncière

indivisible selon l'usage des montagnards. En fait, chaque hameau du plateau était triplé de la sorte.

C'est donc là que nous faisons des séjours avec des amis pour retaper, en fait presque reconstruire les maisons dont seuls subsistaient les gros murs de pierres sommairement équarries.

Nous commençâmes par le plus gros : la maison commune. Celle-ci était vraiment extraordinaire. Au lieu d'être ronde comme chez les « vieux Atlantes » elle était rectangulaire. Imaginez une longue maison adossée à un grand rocher qui la surplombait sur toute sa longueur. La façade se présentait par un mur incliné vers l'intérieur et légèrement convexe mesurant bien 25 mètres de long sur 9 de haut répartis sur trois niveaux.

Le rez-de-chaussée était réservé aux usages de stockage. Le premier était la grande salle commune, l'oratoire et la cuisine. Au troisième niveau se trouvaient les chambres.

Les portes et fenêtres étaient constituées de trilithes particulièrement massifs, les seuls blocs de pierres réellement taillés et ajustés. Il nous suffit d'y faire poser des huisseries en bois sur mesure. Devant la maison commune se trouvait une petite place triangulaire donnant sur d'autres maisons moins imposantes.

Bien sûr, il y avait bien des travaux que nous étions incapables de faire nous-même. En particulier, la taille et la pose des énormes poutres de bois destinées à porter les planchers et la lourde toiture de lauzes. Il nous fallait passer par des spécialistes de ce type

d'œuvre, chose compliquée en Atlantide où sorti des Vieux Atlantes il était difficile de trouver un artisan capable de remonter une toiture ancienne de ce type. Nous étions réunis en comité pour étudier la question dans le chantier de la maison commune. Nous avions tous le nez levé en examinant les murs de l'intérieur. Comment allions nous faire ?

Voilà qu'on entendit des sons étranges venant de l'extérieur. Je reconnus immédiatement le son perçant d'un instrument à vent très particulier qui m'était familier :

- *Mais, c'est de la musique de danse ?* dit SHANNA
- *Par tous les rats, ce n'est pas possible, ce n'est quand même pas....* Je sortis aussitôt en trombe, suivi de mes amis. Un jeune homme de belle allure marchait vers nous sur le chemin tout en remplissant de son souffle la poche de peau de son instrument qu'il continuait à faire sonner par le double tuyau mélodique²⁹. Nous étions tous écroulés de rire en le voyant arriver ainsi jusqu'à nous. Il vint se planter devant moi avant de faire silence.

Il me lança dans la langue de la Corne :

- *Alors vieille fripouille, tu as fini par la faire ta foutue communauté ?*

29 Les vieux Atlantes utilisaient pour les danses collectives des cornemuses semblables à celles qui existent encore dans les Balkans ou en Turquie. Des instruments bien plus sommaires que les grandes cornemuses écossaises modernes mais qui sonnaient bien tout de même.

- *ILAN-TAR ! Toi ici ! Comment l'as-tu su ? Quelle entrée en fanfare !*

- *Comment veux-tu que ce genre de chose reste inconnue entre communautés ? Chez les hommes libres, on ne parle que de votre expérience. Ton épouse est une vedette, impossible d'y échapper. Souviens-toi, je t'avais dit alors : si tu fais ta communauté je me pointe. Alors me voici. Je voulais juste annoncer ma venue. Tu ne t'es pas encore mis à la harpe ?*

- *Non, j'ai fait mieux. Je me suis mis à une femme qui en joue fort bien. Cela évite aussi d'avoir à faire chauffer une pierre sur le poêle en hivers...*

Nous partîmes à rire tous les deux comme des années en arrière puis nous nous donnâmes chaleureusement l'accolade avec de grandes tapes dans le dos. Il y avait beaucoup d'émotion car nous étions vraiment heureux de nous revoir. Puis Je m'adressais dans la langue standard à mes compagnons ainsi qu'à SHANNA qui était présente.

- Mes amis, aujourd'hui est un grand jour, je vous présente ILAN-TAR, mon vieux copain de la Corne. Je vis briller un éclair de malice dans les yeux de SHANNA alors qu'elle tentait en vain de me masquer une pensée :

- *Si tes ex rappliquent tous, on va vite manquer de place sur le plateau.* Je lui renvoyais aussitôt également par télépathie :

- Pas de soucis à se faire, ils ne feront pas de petits avec les tiens qui sont au moins aussi nombreux.*

SHANNA et moi savions rire intérieurement sans autre manifestation qu'un éclair pétillant dans les yeux. Il n'y avait pas une once d'hostilité dans la remarque de SHANNA. En fait elle fut sincèrement émue car elle était très sensible à l'affection que les gens se portaient et elle me confia ensuite être très touchée par une telle fidélité à un serment de jeunesse. C'était le genre de chose qui pouvait la faire pleurer. Le soir même, nous improvisâmes une petite fête et ILAN-TAR fit danser l'assemblée avec ses instruments à vent accompagné de l'un de nous aux percussions. Autant dire que les compagnes et les compagnons adoptèrent immédiatement ce vieil ami si sociable.

Quoi qu'il en soit, outre la joie pour moi de retrouver ILAN-TAR, l'animal tombait à pic. Entre temps, il avait appris l'art de la charpente et fut pour nous une aide précieuse pour la construction. D'autres compagnons sachant travailler le bois nous rejoignirent à sa suite et le chantier avança très vite. Les poutres furent parfaitement taillées et mises en place. La grande difficulté était que les pièces de bois devaient s'encastrer les unes dans les autres, un peu comme dans un casse-tête³⁰. Puis, selon l'usage, ils sculptèrent les boiseries apparentes, donnant à la maison un air à

³⁰C'était entre autres un moyen de renforcer la résistance aux nombreux séismes de ces régions volcaniques.

la fois rustique et aristocratique, comme c'était le cas des maisons des hommes libres. Le résultat était magnifique au-delà de nos espérances. Concession à la technologie, au milieu du toit de lauze fut posée une grande verrière formant un puits de lumière traversant le bâtiment de haut en bas. Tout autour de cet atrium vitré furent aménagées des galeries avec des balcons de bois, reliées à l'escalier³¹. Cet aménagement permettait de faire rentrer la lumière dans des pièces qui en étaient privées et créait un agréable volume dans la salle commune. Certains d'entre nous avaient appris à sculpter la pierre (les Atlantes trichaient, mais tout de même) et entreprirent de travailler les encadrements de portes et de fenêtres. Là encore, le résultat fut magnifique.

Le rocher qui constituait le mur du fond nous posa un problème. Originellement, ce type de paroi avait été taillée dans le rocher avant d'être habillé d'un revêtement de paille compressée recouvert d'un enduit de chaux comme pour tous les murs internes des maisons. En découvrant la beauté de la paroi de granite gris clair à gros cristaux. Nous fîmes le choix de la conserver dans la salle commune et de la polir et la lustrer jusqu'à lui donner le brillant de l'albâtre. En Atlantide le polissage de parois rocheuses ne posait aucun problème technique. Par contre, l'isolation thermique était bien moindre et la région à cette altitude connaissait de vrais hivers. Au milieu de la paroi

³¹Ce type d'aménagement à puit central était typique de tous les bâtiments Atlantes, logements ou lieu public.

donnant sur la salle commune s'ouvrait une abside taillée dans le rocher. Elle formait une salle adjacente de 6 mètres de profondeur entièrement creusée dans la roche. C'était l'oratoire avec un autel taillé dans la masse, tout comme les sièges. Nous installâmes une porte de bois à deux battants pour séparer l'oratoire de la salle commune.

Dans le même temps vint le défrichage et la remise en état des terrasses de culture, au moins celles qui environnaient le hameau et qui avaient été envahies par la forêt. Je n'imaginai pas la puissance des racines de certains grands arbres capables par endroit de disloquer des murs aux pierres imposantes. Là aussi, il nous fallut de l'aide pour remonter correctement certains murs endommagés. Par chance, le réseau hydraulique après déblaiement s'avéra en état de marche le système entier fut remis en eau. De même, les principales terrasses étaient dans l'ensemble fort bien conservées malgré des siècles d'abandon total. Par ailleurs nous avions aussi la chance incroyable de disposer derrière le hameau de quantité de champs et des prés suffisamment plats pour être directement exploités sans terrassements aucun. Une des premières choses plantées fut des arbres fruitiers adaptés au climat de montagne de ces contrées. Comme toujours, les espaces entre les arbres des vergers servaient à cultiver des légumes.

Bref, il fallut quelques années pour rendre les lieux habitables et cultivables même si nous n'y séjournions

chacun qu'à certaines périodes de l'année. Néanmoins, par roulement nous arrivions à y maintenir une présence continue. Nous fûmes très fiers le jour où nous inaugurâmes la maison commune qui servait aussi de lieu de culte. Ce fut une fête mémorable. Ça y était : nous étions aussi heureux que des enfants qui ont fini de monter leur cabane et qui se mettent dedans ! L'étape qui suivit immédiatement fut la restauration des bains, aménagement indispensable à la vie Atlante. Dans le même temps vint le système produisant une énergie autonome, nous facilitant énormément la vie. Ensuite, au fil des besoins, les autres maisons furent restaurées les unes après les autres au fil des arrivées de nouveaux membres.

J'aimais beaucoup ces maisons de montagnes aux formes douces dont l'intérieur blanchi à la chaux avait un aspect presque organique, tellement loin de l'orthogonalité rigides des constructions urbaines. Pour moi, en particulier en architecture, les lignes courbes étaient l'expression de l'amour et de la bonté.

Après avoir remonté le hameau intermédiaire, ce fut le tour du hameau bas puis des chalets de bois d'alpages tout en rondins, à mesure que la communauté croissait. Les autorités locales venaient de temps en temps voir l'avancement des travaux. Notre projet les intéressait à plusieurs titres, nous les sentions devenir partisans de notre entreprise. C'est sans difficulté que nous obtînmes l'extension de la concession. Ensuite, à mesure que de nouveaux membres se ralliaient, la « colonie » entreprit la reconstruction des autres hameaux du plateau et la mise en valeur de nouveaux champs. La population

permanente du plateau augmentait rapidement, ce qui lui valut d'être desservi par un service d'aéronef subventionné comme toutes les localités de montagnes. Cela nous facilita énormément la vie car nous pouvions désormais rallier la capitale régionale en quelques minutes et la capitale POSEIDIA en un temps record en prenant une correspondance. Tout ce projet vit le jour à une rapidité qui nous surpris nous-mêmes. Au bout de six ans l'implantation avait atteint une taille qui remit en question les modalités du projet initial. Nous n'avions jamais imaginé que cela prendrait cette ampleur à cette vitesse et une crise de croissance en résultat. En particulier, nous n'avions pas envisagé la question du pouvoir à cette échelle. Le résultat fut de mettre en place l'autonomie de chaque petite communauté. Chacune se gérait elle-même dans son fonctionnement et désignait un représentant qui appartiendrait au conseil qui gérait l'ensemble des 10 ou 12 communautés de vie.

Qui dit conseil de pairs égaux dit aussi assez rapidement blocage. Comment arbitrer tout cela ? Il y eu ainsi une assemblée générale de tous les communautaires appelés à donner leur avis sur le pilotage de l'ensemble. Le problème fut posé et le constat fit consensus : il manquait une instance non de décision mais d'arbitrage. Il fallait du tiers...

Alors que les débats s'enflammaient, les regards convergèrent peu à peu vers SHANNA et moi. Après tout, nous étions à l'origine de tout cela. Quelqu'un finit par se lever et dire tout fort.

– *Et pourquoi pas SHANNA et ASRAAN ?*

SHANNA se leva à son tour, lentement de manière théâtrale, le visage impassible comme une tragédienne. Une pensée funeste me traversa l'esprit : *Aïe, aïe, aïe, elle va faire un miracle*. SHANNA attendit que le silence se fasse pour dire d'une voix forte.

- *Frères et sœurs respectés de la communauté. Il y a plusieurs années que nous œuvrons tous de concert au bien commun d'une communauté adulte d'hommes et de femmes libres et égaux. Alors maintenant.* Elle marqua un silence puis repris : *Alors maintenant, arrêtez vos conneries, on n'est pas là pour jouer aux chefs. Nous n'avons pas fait tout ça pour diriger ni pour jouer à papa et maman avec vous.*
- *Mais on ne vous demande pas de nous commander ! On vous demande de nous coordonner, tiens, de nous accorder comme des musiciens.*

L'image fit mouche et fut reprise par tous. Une unanimité se formait. A moins de partir en claquant la porte, il n'y avait rien à faire. Notre communauté comme celles des « hommes libres » pratiquaient des élections sans candidats. Le groupe définissait la fonction à tenir puis désignait à la majorité quelqu'un pour le faire. Bien sûr, « l'heureux élu » était sensé pouvoir refuser ce rôle mais la pression du groupe faisait que c'était difficile. Ce mode de désignation évitait les enjeux narcissiques de reconnaissances qui mènent trop souvent aujourd'hui des groupes démocratiques et même des nations à se retrouver dirigés par les plus égocentrés. Et voilà !

SHANNA se retrouvait porte-parole de la communauté à l'extérieur, chargée d'animer le réseau des alliés et je me retrouvais en position de pilote du conseil des représentants de chaque communauté du plateau, et cela pour un mandat de trois ans.

Le soir, en nous retrouvant enfin tout les deux, je me mis contre la porte d'entrée comme pour empêcher une foule d'en forcer l'entrée. SHANNA vint se blottir contre moi. Je soupirais.

- *Les crétiens, dans quoi nous ont-ils embarqués ?*
- *Les crétiens c'est nous. Eux savent très bien ce qu'ils font.* Me répondit-elle. Nous partîmes à rire en nous serrant l'un contre l'autre. Nous nous serions bien passés l'un et l'autre de cette charge même si ce fut très intéressant et finalement utile à la communauté.

Pour nous charrier, nos amis nous appelaient le roi et la reine en s'adressant à nous de la manière la plus pédante possible empruntée à la cour de POSEIDIA. Il fallait s'y faire...

En attendant, de nouvelles personnes continuaient à arriver. Chaque couple se voyait attribuer une maison, qu'elle soit à reconstruire ou déjà refaite et se voyait aussi attribuer des tâches communautaires. Les premiers hameaux furent vite saturés et les nouveaux venus s'installaient dans les autres ruines et c'est ainsi que les hameaux se relevaient et se remplissaient l'un après l'autre. A la suite d'ILAN-TAR, nous accueillîmes aussi parmi nous des gens issus d'anciennes communautés de « Vieux Atlantes » qui proposèrent

leur aide précieuse. Bien que vivant déjà en communauté, ils vivaient notre aventure comme un défi à relever. Ils savaient que nous recherchions leur expérience et leur transmission culturelle. Ils venaient aider mais nous comprimes ensuite que certains cherchaient une liberté d'action et de pensée qui leur faisait défaut dans leurs communautés d'origine. C'étaient souvent des jeunes qui voulaient vivre autre chose. Pour ma plus grande joie, ILAN-TAR se mit en couple avec l'un d'eux, un tailleur de pierre et ils devinrent les maîtres d'œuvres de nos principaux chantiers. En fait, à eux deux ils savaient presque tout faire en matière de construction.

C'est pendant ces années de construction et d'installation que la communauté se construisit à mesure que les maisons se relevaient et que les champs étaient remis en culture. Au tout début, il s'agissait de nos amis les plus engagés, le principe de recrutement était purement infinitaire. Ensuite avec l'apparition de candidats que nous ne connaissions pas se posa le problème des critères d'admission. Fallait-il rester entre amis ou amis d'amis ? Devait-on rester entre membres des confréries ? Fallait-il n'accepter que des artistes ? Des scientifiques ? Des personnes ayant une démarche spirituelle marquée ? Cela produisit d'interminables débats entre fondateurs et de tout cela résultat la décision d'ouvrir à toutes les bonnes volontés sans exclure à priori qui que ce soit. Cela nous amena à définir nos critères et à établir une charte communautaire avec un cheminement d'intégration

avant d'inclure pleinement le postulant en tant que compagne ou compagnon de la communauté.

Finalement, comme pour les vieux Atlantes, tout postulant était en droit de tenter sa chance et à l'issue d'une période d'essai la communauté prenait ou non la décision d'intégrer le postulant. Je me rendis compte que la vie communautaire dans la durée valait tous les tests et les sélections. On ne peut tricher ni jouer un rôle longtemps lorsque l'on est au quotidien pris dans une vie de groupe.

Je découvris aussi les problèmes de cohabitation, même sur des durées limitées. Nous avons majoritairement été élevés dans des contextes de collèges et nous étions très habitués à une vie en collectivité. Nous étions en majorité initiés par des confréries et porteurs de valeurs fortes. Naïvement, je pensais le problème des relations humaines résolu. Comme je me trompais ! Il ne fallut pas longtemps pour que les conflits apparaissent et comme au collège, il nous fallut mettre en place des réunions de régulation pour dépasser les blocages qui se manifestaient de temps en temps.

Une des difficultés était l'équilibre entre la vie familiale, ou du moins conjugale et la vie communautaire. Donner à chacun un espace intime, préserver la vie de famille sans distendre l'appartenance communautaire. Par exemple, il fut décidé que les repas de midi seraient collectifs mais que ceux du matin et du soir seraient en famille ou en couple, chacun dans sa maison. Il y eu

aussi inévitablement des histoires de séductions, notamment entre des gens en couples avec les jalousies que cela peut produire comme partout...

C'est à ce moment que je compris rétrospectivement l'importance de la rigueur en matière de morale sexuelle chez les « Vieux Atlantes ». Ils se montraient très répressifs sur les rapports entre communautaires, par exemple l'adultère était désapprouvé et les séparations de couples avec enfants n'étaient certes pas impossibles mais découragées. En revanche, ils étaient très laxistes avec les extérieurs. Tant que cela venait de l'extérieur (et que cela devait y retourner), c'était toujours bon à prendre et tant mieux pour le brassage des gènes. Bref, tout ce qui contribuait à la cohésion de la communauté était encouragé et tout ce qui y portait atteinte était combattu. C'était là le critère principal. Nous n'avions pas envie de fonctionner sur ce modèle mais rétrospectivement, je le comprenais mieux et cela me semblait moins hypocrite que la perception que j'en avais à 17 ans.

Comme à l'île du Serpent, le statut des conjoints n'était pas simple. Comment faire si le couple d'adhérent se sépare ? Comment faire avec les couples recomposés si le nouveau conjoint n'était pas membre ? Quel statut lui accorder ?

Ces histoires de couples étaient d'autant plus pénibles qu'elles pouvaient créer des tensions diffuses qui n'étaient pas traitables collectivement. Autrement dit, des histoires privées impactant fortement la vie de groupe mais dont le groupe ne pouvait rien faire.

J'avais bien connu les communautés d'« hommes libres » qui semblaient rouler toutes seules avec fort peu de conflits internes. Découvrant tout ceci, je me demandais sincèrement quel était leur secret, outre leurs interdits, pour parvenir à cohabiter toute l'année tous ensemble. Il y avait bien sûr une question d'éducation des personnes. Je pense aussi que le travail intense en commun est aussi un facteur. Dans les périodes où nous avons beaucoup travaillé ensemble, surtout avec des gros travaux très physiques, les conflits étaient à peu près inexistantes alors que les périodes de repos étaient plus propices aux histoires. Heureusement, il y avait énormément de travail à faire et quand nous y étions, nous n'arrêtions pas de sorte que l'espace laissé aux conflits était bien limité. Je me réjouissais d'avoir une telle condition physique, sans laquelle je n'aurais pu tenir le rythme de travail manuel que je me fixais là-bas. Le fait de ne vivre à la « communauté » que quelques semaines voire, au plus, quelques mois par an ne simplifiait pas les choses car, du coup, le sentiment d'appartenance à la communauté restait fragile. C'est à partir du moment où quelques personnes se mirent à vivre sur place toute l'année que la donne changea radicalement. Il y eut cependant des tensions entre les résidents permanents et les fondateurs (dont j'étais) qui vivaient la plus grande partie de l'année à POSEIDIA virent la situation leur échapper quelque peu. A notre grande consternation, nous nous rendîmes compte qu'à notre insu, nous avions rétabli la hiérarchie de la société Atlante entre concepteurs (les fondateurs) et exécutants

(les permanents). Cela ne dégénéra pas en conflit mais il fallut réajuster les positions des uns et des autres pour donner plus de légitimité et de pouvoir aux résidents permanents sans donner l'impression de déposséder les fondateurs. Cela me montra à quel point il est difficile de ne pas reproduire les rapports de pouvoir d'une société même quand on veut s'en libérer. Par contre, la croissance rapide de la communauté avec l'arrivée de volontaires venus d'un peu partout eu pour effet de mettre en minorité les personnes porteuses de la culture et de la langue de la cordillère et les habitants utilisaient au quotidien l'Atlante standard, ce qui n'était pas prévu au départ. Nous missions sur l'école pour rattraper cela pour la génération suivante.

Pour tout dire, la vie au « refuge de la joie » n'était pas tous les jours de tout repos mais globalement, je dirais que malgré tout, ce nom n'était pas usurpé car la joie y était toujours présente en fond. Curieusement, quand j'étais à POSEIDIA, la communauté était très présente dans mon esprit, comme un jardin secret et cela me portait dans les moments difficiles. C'était comme mon refuge intérieur. Il en allait de même pour SHANNA. Je crois que pour elle c'était l'œuvre de sa vie, tout comme le réseau de communautés qu'elle et d'autres cherchaient à connecter comme on tisse une étoffe. Nous avons conscience de créer ce qui serait appelé à devenir notre refuge commun. Nous pensions naïvement nos montagnes inviolables et nos hameaux absolument protégés. Quoi qu'il advienne cette terre serait notre maison et celle des générations qui nous

succéderaient. Cette pensée nous donnait une énergie inépuisable.

Au bout de 8 années de croissance continue, une pépinière de communautés en hameaux saupoudrait le plateau et au-delà. Les grandes célébrations avaient lieu en plein air mais il manquait un lieu pour marquer l'unité de l'ensemble et permettre à un grand nombre de personnes de se réunir. Chez les vieux Atlantes existaient les « maisons-soleil », c'est à dire d'énormes maisons rondes dont le toit conique était porté par plusieurs cercles de piliers de bois. Ceux du centre étaient tellement hauts qu'il fallait empiler verticalement des longs troncs d'arbres et les encastrer les uns dans les autres pour atteindre le faite du toit. Des lucarnes dans l'imposante toiture faisaient plonger la lumière jusqu'au centre.

ILAN-TAR fut le premier à proposer de construire une telle œuvre qui paraissait comme une pure folie. Le bougre défendit son idée en conseil des communautés et des fondateurs influents, dont SHANNA et moi-même appuyèrent ce projet. Au-delà de l'utilité concrète de cet édifice, nous pensions que sa construction même serait l'œuvre qui construirait notre « communauté de communauté ». Le chantier fut donc entrepris. En verrions-nous l'achèvement de notre vivant ?

Nous fîmes aussi des visites dans des communautés de « vieux Atlantes » se trouvant sur d'autres îles de l'Atlantide. Surtout, les membres de notre communauté partageaient faire des stages pour acquérir des savoir-faire comme le tissage, la céramique, diverses techniques

agricoles. Ils récoltaient aussi des chants, des mélodies, des poèmes et des histoires et tout ce matériel était ramené à la communauté comme les abeilles ramènent le pollen pour le transformer en miel. A nous tous, nous écumâmes l'ensemble des territoires des communautés de « hommes libres ». Il s'agissait en général de petites îles où ils étaient majoritaires. Parfois, ils formaient des enclaves sur de plus grandes îles bien peuplées³². Les communautés des marais formaient un cas à part. Les marais étaient une région côtière de l'Atlantide méridionale où se trouvait au départ le delta du grand fleuve. Après la fondation de la cité de POSEIDIA, la plus grande partie du marais fut peu à peu drainée ou comblée et mise en culture mais une partie fut conservée comme réserve naturelle et ethnique. On y trouvait des forêts inondées, à l'image des marais de Louisiane. Il y vivait de nombreux animaux disparus ailleurs comme des crocodiles et des serpents d'eau et une grande diversité biologique. Des communautés de « vieux Atlantes » y étaient établis depuis des millénaires et y cultivaient un mode de vie bien particulier.

Ils avaient édifié des tertres artificiels sur lesquels ils installaient leurs maisons rondes. Leurs villages étaient semblables à ceux de la Corne nord mais entièrement en matière végétale et en terre. Ils pratiquaient un jardinage sur des radeaux flottants formant des îlots

³²Au total, la proportion « d'hommes libres » était très faible dans la population globale, 3 ou 4 pour cent mais concentrés dans certaines zones bien précises.

fertiles ou sur des petites îles artificielles qu'ils avaient remblayés sur le marais³³.

Ces communautés des marais n'avaient pas de langue propre, qu'elles l'aient perdue ou que la proximité des centres urbains ait empêchée une dérive linguistique. Elles étaient bien plus exposées à l'influence de la société industrielle que les communautés de la Corne ou de la Cordillère. En fait, elles étaient en déclin à l'époque finale même si leur survie jusque-là relevait d'un miracle, surtout pour celles qui se trouvaient à moins de trente kilomètres au sud de la métropole Atlante. C'était aussi surprenant qu'une réserve indienne aux abords de New York. Curieusement, comme dans la métropole, les habitants de ces marais circulaient en barque, mais des barques sans moteurs. Sans la protection de l'état, tout cela aurait disparu depuis bien longtemps, digéré par la pression démographique qui s'exerçait tout autour de ces enclaves préservées.

Notre communauté commença aussi à recevoir des stagiaires qui venaient apprendre après de nous. Ce fut un cap important de passer de communauté en apprentissage à une communauté enseignante. Comme chez les « hommes libres », nous les formions en leur permettant de partager notre quotidien. Dans un second temps, nous leurs transmettions des choses plus spécifiques. Pour nous, cela formait un tout et enseigner des techniques isolées n'avait aucun sens si la personne ne faisait pas elle-même l'expérience de la vie

³³Cette horticulture était comparable à celui de la lagune de Mexico.

communautaire. SHANNA rêvait de créer une école de harpe et de chant pour transmettre cet art. Dans l'immédiat, elle formait de manière informelle plusieurs harpistes, femmes et hommes, à cet art si complexe et si subtil en leur donnant des cours particuliers.

Nous reçûmes à plusieurs reprises la visite de personnes venues de la « semence du futur ». Ils n'étaient qu'à quelques heures de marche de chez nous. Ils étaient intéressés d'observer la croissance de notre communauté et la manière dont les choses évoluaient, y compris dans notre organisation. A leur dernière visite, ils nous confirmèrent que la situation de l'Atlantide allait se dégrader.

- *Il viendra un temps où même vos montagnes ne vous protégeront plus. C'est dans nos installations que vous trouverez refuge.*
- *Si cela arrive, comment le saurons-nous ?*
Demanda SHANNA.
- *Vous le saurez quand la lumière du soleil disparaîtra en plein jour. Le moment venu et vous viendrez, soyez confiante.*

Je me souviens que peu avant que les événements ne se précipitent, SHANNA devenue bien plus pessimiste parlait de fonder avec moi une communauté outremer. Elle venait d'entendre à la radio un discours particulièrement violent du nouveau dirigeant de l'Île d'ARYAN et elle était profondément choquée. Pour la première fois, elle doutait de ce que nous pouvions faire ici et se demandait si « le refuge » qu'elle voulait créer avec moi n'était pas plutôt outremer. Elle ne voyait pas

d'avenir en Atlantide. Je trouvais ce projet à la fois merveilleux et complètement fou car je ne me voyais pas vivre dans les terres étrangères où les peuples vivaient un sous-développement abyssal, non seulement technologique ou scientifique, mais aussi culturel et spirituel. Je n'étais pas prêt à une telle plongée dans l'inconnu et le primitivisme même si je savais qu'il y avait ailleurs sur terre des poches de civilisation, Atlante ou autre. Du reste, bien d'autres étaient déjà partis fonder de telles communautés avec lesquelles nous étions en réseau. Au-delà de cela, depuis plusieurs générations, des vagues d'émigrations de gens qui n'appartenaient pas pour autant à ces communautés rurales mais qui avaient perçu l'impasse dans laquelle leur pays se trouvait, quittaient les îles Atlantes pour s'établir outremer, dans des territoires étrangers mais influencés par l'Atlantide. Ainsi se constituèrent des comptoirs plus ou moins importants. Je n'avais aucun désir de les suivre.

Pourtant, au fond, je sentais que SHANNA, comme souvent avait raison et qu'il fallait envisager des ailleurs. Je savais bien que cela allait sérieusement barder en Atlantide... Mais je n'étais pas prêt pour autant à affronter la suite. Qui d'ailleurs aurait pu être prêt pour des choses pareilles ? Il y avait donc une belle part de déni dans mon attitude ; l'Atlantide en tant que telle n'a pas d'avenir mais nous devons nous y maintenir et lutter pour la conserver comme si elle devait durer toujours. C'est bien cher que j'ai payé cet attachement à l'Atlantide et à POSEIDIA. Mon souci de préserver

l'héritage et non l'esprit de cet héritage tel qu'il était, devait avoir des conséquences bien funestes.

La guerre civile.

Cette guerre civile n'éclata pas d'un coup mais se produisit par une dégradation graduelle de la situation politique et sociale accompagnée de tensions de plus en plus vives. L'Atlantide s'enfonça lentement dans le chaos avant que ses habitants ne réalisent qu'ils vivaient en état de guerre civile de fait. Il est important de rappeler ici le contexte politique de l'époque :

L'Atlantide fonctionnait selon un modèle de monarchie parlementaire et d'état fédéral. Deux îles, POSEIDIA et ARYAN dominent l'ensemble. Il se produisit une collusion entre certains milieux d'affaires, le complexe militaro-industriel et des partis ultranationalistes impérialistes. Il s'en suivit une politique conquérante agressive. Les inégalités sociales furent détournées vers des boucs émissaires désignés en interne (racisme, exclusion violente) et externe (guerres d'agression). Un véritable parti fasciste devint dominant dans certaines régions avec une propagande haineuse qui s'infiltra partout. Le fer de lance de ce mouvement fasciste était la secte des BAAL-ILLAL dont le l'emblème était un taureau, animal symbolisant la puissance et la domination. Cette secte se réclamait de la Loi d'Un qu'elle prétendait réformer et surtout instrumentaliser toujours à des fins de domination sans limite. Sur ARYAN, un chef charismatique particulièrement toxique devint la figure de proue du parti de la haine, exactement comme Hitler le fit en son temps, y compris en utilisant une rhétorique raciale et le retour à une pureté originelle. Une dictature s'installa

peu à peu sauf sur l'île de POSEIDIA qui résista ainsi que certaines îles secondaires et des colonies. A POSEIDIA même, une cinquième colonne était à l'œuvre et des assassinats d'opposants politiques aux fascistes se multiplièrent ainsi que des enlèvements.

Des milices multiplièrent les opérations commando et les coups de mains meurtriers. Du coup, des milices d'auto-défense furent créées notamment à POSEIDIA pour protéger les personnes et les lieux menacés. De ce point de vue, les « protecteurs » furent à la pointe de la résistance. Cette mobilisation empêcha sûrement la ville de tomber. L'Atlantide entière rentra dans une logique de guerre civile de plus en plus nette. L'ensemble des personnages de l'état, de la politique et de tous les domaines prit position pour un camp ou pour l'autre. Le roi, qui n'avait pas de pouvoir mais un prestige considérable soutint le pouvoir légitime. La plupart des chefs religieux dénoncèrent le putsch pour sa violence tout en mettant en garde contre une confrontation des deux partis. Ils ne furent pas entendus. L'armée elle-même très travaillée depuis des années par l'idéologie fasciste se scinda en deux blocs antagonistes.

De fait, l'empire se fractura lui aussi en deux mais il est clair que le complexe militaro industriel et certains milieux d'affaires donnèrent la supériorité aux fascistes en fonction de ce qu'ils prenaient pour leurs intérêts. La guerre civile devint inévitable avec la prise de contrôle totale de l'île d'ARYAN par les fascistes. ARYAN était plus petite que POSEIDIA mais concentrait les

industries lourdes ; C'était la Ruhr d'Atlantide avec une énorme densité de villes et de zones industrielles. En apparence, la situation n'était pas si mauvaise ; POSEIDIA était de loin l'île la plus grande. C'est là que se trouvait la capitale avec le centre politique et économique de l'Atlantide. L'île était pourvue de forces armées considérables et avec sa supériorité aérienne n'avait pas à redouter une attaque d'ARYAN. Rares furent ceux qui imaginaient la suite : une tentative de putsch militaire sur l'île de POSEIDIA qui certes échoua à renverser le gouvernement mais qui s'empara de certaines régions de l'île. Certaines de ces poches furent reconquises très vite par les troupes légalistes mais d'autres résistèrent et furent renforcées par des forces aéroportées venues d'ARYAN. Une bataille acharnée se déclencha ensuite dans la plaine centrale où les deux camps jetèrent l'essentiel de leurs forces aériennes et terrestres. En même temps que les avions s'affrontaient dans le ciel, des engins mécaniques lanceurs de rayons se combattaient au sol, détruisant tout sur leur passage. Les pertes civiles comme militaires étaient énormes. En un second temps, le front se stabilisa sous forme d'une guerre de position.

Dès la nouvelle des combats sur le sol de POSEIDIA, je demandais à SHANNA de rejoindre la communauté dans les montagnes et de m'attendre ou de revenir en fonction des événements. Rien à faire, elle voulait rester avec moi quoi qu'il advienne. Si on se sépare, ce sera la fin pour nous disait-elle. Elle avait une certitude sur ce point.

L'envoi constant de renforts sur le front et surtout la production massive sur ARYAN de nombreux engins de guerre finit par faire basculer la situation et les fascistes finirent par enfoncer les lignes de défense. La capitale fédérale fut elle-même était menacée par des forces importantes mais ce n'était pas une proie facile car elle était puissamment défendue. Face aux armes de destruction massive mises en œuvre par le complexe militaro-industriel, la cité et l'île de POSEIDIA avait mis au point des technologies défensives surprenantes :

La cité était protégée par un dôme énergétique capable de désactiver tout engin aérien comme au sol ou en mer, même un drone. Concrètement les moteurs étaient neutralisés. Ce bouclier énergétique pouvait aussi stopper les projectiles et annuler les rayons de la mort. Par conséquent, il n'était pas possible de bombarder la ville ou de l'attaquer par des moyens conventionnels. Les aéronefs ennemis qui tentaient le survol de la cité tombaient instantanément en panne et s'écrasaient au sol, tuant l'équipage (car contrairement aux avions, les aéronefs ne pouvaient planer).

(Il y avait quand même sur la masse des tirs des projectiles qui passaient et faisaient parfois des dégâts). Il existait à POSEIDIA des boucliers énergétiques portables protégeant des personnes des véhicules ou des maisons. De plus, la topographie avec un grand canal de ceinture doublé d'une puissante digue-rempart était un obstacle de taille qui n'était même pas

bombardable. De plus faire un blocus à la fois terrestre maritime et aérien de la vaste cité était à priori hors de portée car la ville possédait encore une flotte aérienne et navale opérationnelle.

Mais il y avait plus ; autour de la cité, flottaient dans l'air en permanence des petits vaisseaux pilotés mais aussi des « drones téléguidés ». Ces petites merveilles silencieuses et furtives équipées de puissants rayons étaient capables d'abattre tout aéronef ennemi ou de détruire des forces terrestres s'approchant de la ville. En fait, c'étaient de vrais engins tueurs capables de détecter tout mouvement mais aussi les sources de chaleur par infra rouges, et de foudroyer instantanément tout engin ou soldat au sol. Des dispositifs comparables combinant un bouclier énergétique et des « drones » existaient dans d'autres villes de l'île qui devenaient de fait imprenables et indestructibles (du moins le croyait-on).

Précédant l'avancée des forces ennemies, d'interminables colonnes de réfugiés convergeaient dans la ville. Ils étaient sûrs de son invincibilité et se sentaient en sécurité dans l'enceinte. Puis suivirent les débris de l'armée régulière qui avait combattu dans la plaine centrale, des survivants manifestement éprouvés.³⁴ Pour moi, tout cela sentait déjà la débâcle. Ce fut à ce moment que SHANNA m'annonça qu'elle était enceinte. Ce fut un choc terrible, à la fois un

³⁴D'autres forces se regroupèrent dans des régions sanctuarisées, avec plus de succès.

bonheur immense d'avoir un enfant d'elle et une angoisse également immense. Où est-ce que cet enfant allait naître et dans quelles conditions ? Désormais, SHANNA était d'accord pour partir dans les montagnes mais pas dans la communauté dont sa famille était originaire. Non, elle voulait aller « chez nous » dans la nouvelle communauté, mais avec moi. La plupart des résidents de la communauté restèrent y vivre, se tenant à l'écart de cette guerre effroyable. Je ne les jugeais pas, peut être avaient ils raison mais j'avais fait un choix différent. Pour la première fois, nous avons des discussions pénibles, presque des scènes :

- *Pense-tu que je vais abandonner tous ces gens et m'enfuir ?*

- *Que vas-tu faire ici ? Crois-tu que tu vas arrêter l'invasion avec ta bande de héros ?*

- *D'accord, alors je vais dire à mes camarades : C'est bien les gars, faites-vous trouer la peau ici, moi je vais avec ma femme dans les montagnes...*

SHANNA était au bord des larmes.

- *Mais tu ne vois pas que POSEIDIA va devenir un immense cimetière ?*

- *Qu'arrivera-t-il si les BAAL-ILLAL s'emparent des grands cristaux ? Ils déploieront une puissance terrifiante et n'y aura plus d'endroit en sécurité sur terre. Ils pourront nous anéantir où que nous*

soyons. Tu comprends, c'est une question d'avenir de l'humanité, c'est bien au-delà de nous.

A un moment, elle me dit pleurant presque :

- *Je te comprends, tu es un homme d'honneur, tu n'y peux rien, ce n'est pas de ta faute, je ne t'en veux pas mais tu fais la pire erreur de ta vie.*

Ce fut mon tour de pleurer. Je devais choisir entre POSEIDIA et le « refuge de la joie », mais surtout entre combattre ou me réfugier. Mon cœur aspirait à suivre SHANNA et à vivre avec elle paisiblement dans la communauté mais je prenais cela pour une fuite et cela était impensable. Je restais donc à POSEIDIA.

Le surlendemain, je l'accompagnais à « l'aéroport » qui embarquait pour le chef-lieu du district de la cordillère où elle transitait avant de rejoindre notre communauté. Je lui promis de la rejoindre dès que possible et elle me dit qu'elle rentrerait si les choses s'arrangeaient. Au moment de se quitter, je lui tendis un paquet volumineux.

- *Prends ça avec toi, c'est ma cape.* En fait, j'avais roulé ma SHEMA³⁵ démontée à l'intérieur. Il s'agissait de la cape que je portais lors de notre première rencontre et de la flûte dont j'avais joué alors.
- *Que veux-tu que j'en fasse ? C'est toi qui m'intéresses, pas ta cape.*

35 Flûte traversière en bois.

- *Je sais mais je sens que c'est important que ces objets me précèdent là-bas avec vous tous. C'est une manière pour moi d'être parmi vous.*

Loin de la rassurer, ce présent la mit dans un état de détresse qu'elle eut du mal à contenir. C'est alors que je réalisais la signification de mon propre geste. C'était trop tard, je l'avais fait. Nous nous serrâmes l'un contre l'autre avant de nous séparer. Je la sentais tellement fragile dans mes bras. Nous nous séparâmes, SHANNA gardant le paquet sous son bras. Je reculais. Ma poitrine se souleva quand elle disparut dans l'appareil. L'aéronef circulaire émit un bourdonnement de cornemuse, s'éleva d'un mètre en hauteur et sembla flotter en l'air plusieurs secondes. Puis il s'éleva puissamment à la verticale à une hauteur vertigineuse avant de filer vers le nord-ouest. Je ne pus retenir mes larmes car à cet instant vinrent deux certitudes : nous venions de nous dire adieu et je venais de faire l'erreur la plus catastrophique de ma vie. Je sus que dans l'aéronef, SHANNA pleurait elle aussi.

De même, mes parents et ma sœur quittèrent la ville comme beaucoup de civils avisés qui savaient où se réfugier. Mon frère biologique s'engagea aussi mais sur le front nord.

Il est parfois des décisions qui ont une portée que nul n'imagine, bien au-delà d'une seule existence. Aucune autre ne devait compter autant.

A l'intérieur de la cité, les vas-t-en-guerres péroraient toujours : « ils n'ont qu'à venir ! On va les recevoir... ».

Une attaque contre la « ville-monde » était impensable pour la plupart des gens, la taille de la ville, ses défenses et son prestige rendait le scénario d'un assaut invraisemblable. Qui aurait pu profaner la cité sainte ? Quels atlantes auraient pu s'en prendre à la capitale et à sa population ? Pour toutes ces raisons, les Poséidiens se croyaient invulnérables. Cette certitude même était ce qui m'inquiétait. Peu de gens semblaient se rendre comptes qu'aussi formidables que soit les défenses d'une ville, elle ne peut tenir tête seule ou presque face à ce qui devenait un empire en expansion. Je ne voyais aucune limite à la soif de pouvoir des putschistes et je ne leur connaissais aucun sens moral. Pourquoi se seraient-ils arrêtés devant POSEIDIA ? Le discours officiel était résolument optimiste et les autorités maintenaient les masses dans cette illusion « on va rétablir l'autorité légale et maintenir l'unité de la fédération Atlante ». En même temps, j'étais stupéfait de la réaction de la population. Loin de paniquer les citoyens étaient déterminés à résister.

Des forces fascistes considérables encerclèrent complètement la cité par la terre, refermant le piège sur cette multitude que son nombre rassurait encore. Nous tenions encore l'avant-port qui permettait un trafic maritime. POSEIDIA avait encore une flotte aérienne et navale importante. Les aéronefs de POSEIDIA continuaient à voler, reliant les zones libres et les colonies fidèles. Des missions diplomatiques étaient envoyées dans le monde entier ou presque mais aucune puissance étrangère n'avait l'envie (ou les

moyens) d'intervenir dans cette guerre civile. Il faut dire que l'écart technologique était tel avec le reste du monde que rares étaient les puissances étrangères réellement à même d'infléchir le cours de cette guerre. Profondément dans le sous-sol, des navettes à lévitation électro-magnétique filaient dans des tubes à la vitesse d'une balle. Ces tubes reliaient encore entre elles les autres villes assiégées et la zone libre du nord. Un ravitaillement était possible mais alimenter une telle population à distance était irréaliste à long terme. Idem pour une évacuation complète. De jour comme de nuit, une noria perpétuelle de tubes apportait du ravitaillement à la capitale et repartaient chargées d'enfants et de blessés mais s'était comme vider une piscine avec un sceau. De toute façon, il vint un moment où la poche de résistance du nord fut incapable de recevoir plus de réfugiés. Depuis le nord, on cherchait alors à les évacuer vers les colonies ce qui posait là aussi des difficultés logistiques énormes.

A des dizaines de kilomètres des premiers avant-postes des assiégeants, la coupole luminescente intacte du NAHKRON pouvait insolemment rappeler que la ville demeurait libre. Bien loin de là, les forces armées légalistes restantes se regroupèrent dans des régions sanctuarisées capables de repousser toutes les attaques. Néanmoins, une grande partie de POSEIDIA et de l'Atlantide fut conquise et les fascistes attendaient que la ville tombe comme un fruit trop mûr. Restaient les colonies extérieures mais elles n'étaient pas en mesure de vaincre l'armada des putschistes. La situation était

donc bloquée, partie nulle³⁶. Les défenseurs avaient perdu mais les fascistes ne pouvaient gagner, comme un chat qui tente en vain de mordre une balle de ping-pong.

Il y avait un grand paradoxe à ce que la technologie annule la technologie et ramène les choses les plus primitives. Le dôme énergétique avait redonné son utilité au rempart « médiéval ». Les boucliers mobiles avaient neutralisé les armes les plus sophistiquées mais en rétablissant l'usage des armes blanches. A l'âge des vaisseaux antigravitationnels et des technologies des cristaux, on s'affrontait sauvagement d'homme à homme autour d'une capitale plus avancée que n'importe ville actuelle.

Quoi qu'il en soit, cette « drôle de guerre » s'installa pendant des mois sans aucun mouvement autour de POSEIDIA qui fonctionnait comme un piège fatal pour nos ennemis.

Le conflit s'enlisait complètement et s'éternisait. L'attaque contre POSEIDIA allait-elle échouer ?

Comme la plupart des gens de mon âge et comme tout mon groupe de pairs, je m'engageais dans la défense de la cité. Les confréries ne prirent pas officiellement

³⁶L'état-major loyaliste misait non sur victoire sur les putschistes mais sur un statu quo ayant fait le constat mutuel qu'aucun camp ne pouvait éradiquer l'autre. Le pari était que l'ampleur des pertes et du coût conduirait les putschistes à la table de négociation.

partie, pas plus que les représentants de la Loi d'Un. Il fut simplement rappelé que le putsch était illégal mais que la violence ne résout pas la violence. Par conséquent, les religieux n'appelèrent pas à prendre les armes ni à combattre. Par contre, les jeunes appartenant aux confréries s'engagèrent massivement aux côtés du gouvernement. Ils constituèrent même des unités spéciales. Il y eu peu d'objecteurs de conscience mais ils furent traités avec respect. Dans notre réseau, les objecteurs partirent dans nos communautés de montagne. Ce fut autant leur choix qu'une décision collective.

On nous donna donc des uniformes et notre préparation commença aussitôt. Je découvris à quel point nos vêtements nous conditionnent et modifient nos comportements et même notre identité. J'eu un vrai choc en voyant le paisible USHTAR en tenue de combat. Lui, l'inoffensif jeune homme que j'avais toujours connu doux et tranquille. Contrairement à moi, je ne l'avais jamais vu se bagarrer, je connaissais peu de gens aussi peu agressifs. Le voir ainsi était presque indécent. En fait, nous nous regardâmes et je lu dans ses yeux la même chose. J'éprouvais alors un sentiment de honte et je baissais le regard. Je sus qu'il fit de même comme si nous voir ainsi était gênant. Une pensée sombre me traversa alors l'esprit : A quelle extrémité en étions-nous arrivés pour qu'un homme aussi doux qu'USHTAR se retrouve au combat ? Où tout cela allait-il nous mener ? J'eu alors un frisson glacial.

Bizarrement, l'uniforme seyait plus à certains, en particulier à ASHLEM sur qui cela semblait naturel. Il ressemblait vraiment à un militaire, s'en était troublant comme si je découvrais alors une facette insoupçonnée et quelque peu inquiétante de sa personnalité.

Nos uniformes étaient des combinaisons grises ressemblant un peu à des combinaisons de motards actuels (en plus clair et faits d'une matière extrêmement résistante). Les coudes et les genoux étaient renforcé de protections en latex pour nous permettre de ramper dans les gravas sans nous blesser. Nous avions des casques légers mais capables d'une grande solidité. Notre condition physique et notre entraînement facilitèrent beaucoup les choses. Nous étions très motivés pour défendre POSEIDIA, nos familles, nos proches mais aussi une certaine idée de la civilisation. Nous voulions surtout éviter que la barbarie triomphe. Nous savions que si ces fous sanguinaires s'emparaient des grands cristaux des principaux sanctuaires, les putschistes pouvaient représenter une menace effroyable pour la planète entière. Les en empêcher relevait pour nous d'un devoir sacré pour notre nation mais aussi pour la terre entière. S'il ne s'était agi que de la lutte d'une faction contre une autre ou d'une guerre internationale banale, nous serions restés à l'écart. Pour ma part, je voulais être utile à la cause mais en jeune homme pacifique je n'avais aucune envie de tuer qui que ce soit. Je ne voyais néanmoins pas d'autre voie que celle de l'armée vu la situation. Les choses étaient

allées trop loin pour négocier avec les fous sanguinaires qui cherchaient à s'emparer du pouvoir et de tout. Pour moi, il fallait les arrêter, fus-ce par la force puisqu'ils n'entendaient que cela. Mon groupe de pairs en tant que tel fut incorporé à une unité. C'était un choix volontaire de maintenir à l'armée les groupes réels afin de rendre les troupes plus cohésives. Ce sont des pans entiers du corps social qui étaient mobilisés et devenaient une unité combattante.

Je voulu être associé à USHTAR comme binôme et j'argumentais auprès de l'officier recruteur en disant que nous étions frères de vie depuis l'âge de 7 ans et parfaitement inséparables. L'effet fut l'inverse, l'officier estima que nous étions trop proche et que s'il arrivait malheur à l'un, l'autre risquerait de ne pas survivre. Je fus donc associé en binôme à ASHLEM. Dans l'armée Atlante, l'unité n'était pas l'individu mais le duo constitué de deux combattants qui ne se séparaient jamais en opération. L'un devait toujours veiller sur l'autre et le protéger. Une complicité de vieux couple s'installa bien vite entre nous bien que nous n'en fussions pas un.

Les semaines passèrent ainsi et un espoir se faisait donc jour devant l'impossibilité des fascistes à avancer. Nous étions régulièrement positionnés sur l'enceinte extérieure, voire sur les positions avancées bien au-delà mais nous n'avions rien d'autre à faire que de surveiller. Il n'était pas question d'attaquer et les ennemis semblaient attendre. C'était très déroutant.

Puis les assiégeants commencèrent à lancer de vastes attaques suicides. Puisque les engins ne passaient pas, ils lancèrent des vagues d'assaut de fantassins contre nos positions avancées au-delà du canal extérieur. Malgré les pertes effroyables, les assaillants lançaient des vagues d'assaut de masse. Les assaillants étaient comme hallucinés, avançant comme des robots. La plupart étaient drogués par des substances ou en tout cas sous emprise psychique, comme hypnotisés. C'étaient pourtant au départ de pauvres garçons arrachés aux usines, aux champs ou aux universités pour finir systématiquement balayés par les tirs de rayon comme dans un jeu vidéo. Même chose pour les vagues d'assaut de nageurs envoyés franchir les canaux pour prendre pied sur la berge opposée. C'est à croire que la fine fleur des clubs de natation et d'aviron d'ARYAN venait périr dans le canal externe de Poseidia.

C'est dans de telles circonstances que je fis feu pour la première fois. Nous devions empêcher les ennemis de franchir nos lignes et nous les accablions d'un feu nourri de rayons lasers. J'ignore si j'en atteignais certains mais il était clair que nos tirs faisaient des ravages énormes en brisant tous leurs assauts. Bien que farouchement engagés dans la défense et quelque part ravis des revers des assaillants, le sort de tous pauvres diables était pour nous un vrai crève-cœur. Quand nos tirs ne les avaient pas trop amochés, nous ne découvrions pas des créatures monstrueuses comme dans les films américains, ni même des brutes épaisses mais des jeunes comme nous, et souvent beaux, ce qui nous

désolait d'autant plus. Comme dans toutes les guerres, nous pouvions voir directement les effets de nos armes sur les ennemis. De plus, les armes « laser » étaient presque silencieuses, contrairement aux armes à feu et nous pouvions entendre les cris des hommes atteints. Le plus terrible était les blessés qui demandaient de l'aide. Nous en avons très peu mais les assaillants en laissaient énormément derrière eux. Nous cherchions à les faire soigner mais beaucoup étaient trop atteints et il n'y avait rien à faire pour les sauver. La première fois que nous trouvâmes un ennemi blessé, USHTAR vint s'asseoir à croupis à côté de lui et vint lui prendre la main. Il s'agissait d'un jeune homme l'air bien inoffensif. Un rayon lui avait traversé le torse et de toute évidence la vie s'échappait de lui. De manière très professionnelle, USTAR lui parla et l'accompagna avec un calme étonnant. Je me mis à côté de mon frère de vie et me connectais psychiquement pour le soutenir. Quand vint le dernier souffle, USHTAR apparemment impassible vint poser sa tête contre mon épaule et je l'étreignis. USHTAR était un homme capable de ne pas manifester ses émotions. Je sus qu'il pleurerait en silence à l'intérieur de lui-même en proie à une grande détresse. Je fis l'effort de me retenir aussi et ce fut très difficile. J'avais l'impression de le consoler comme quand il était petit, c'était un réflexe totalement naturel entre nous.

- Tu as fait ce que tu as pu pour lui, c'est très bien USHTAR. Dis-je par télépathie.

- *Tu n'y es pas ASRAAN. C'est moi qui l'ai abattu. J'ai l'impression de m'être tué moi-même. Je suis médecin, je suis là pour soigner, pas pour tuer des pauvres bougres et pourtant, je viens de le faire.* Répondit USHTAR en silence.

Notre officier regardait la scène l'air consterné. Je captais à mon insu sa pensée :

- *Que vais-je faire de ces gars qui chialent comme des gosses parce qu'un ennemi a été tué ? A la première alerte, ils vont appeler leur mère.*

Je ne répondis rien à ce propos non formulé mais je lançais un regard perçant à l'officier. Il détourna le regard. Un peu plus tard, il nous dit :

- *Dans cette guerre, vous allez en voir des blessés et des morts, vous allez vous-y faire. Vous vous habituerez même à les finir. Vous n'imaginez pas à quel point la guerre peut transformer les gens.* Je ne répondis rien à ce propos que je trouvais cynique mais je jurais de ne jamais perdre ma sensibilité et de ne jamais devenir un tueur.

Je priais pour que ma compagne ne perçoive pas à travers moi les scènes d'horreur auxquelles nous étions de plus en plus confrontés. Il nous semblait évident que les assaillants ne supporteraient pas indéfiniment de subir des pertes pareilles et qu'ils feraient le constat de l'irréductibilité de la capitale. Nous savions qu'en face le moral se dégradait et nous comptions sur des

mutineries ou des désertions en masse. Non, décidément, la cité de POSEIDIA était imprenable, les faits nous le prouvaient chaque jour. Pourtant, au fond de moi une sourde inquiétude couvait : il n'existe pas de ville imprenable.

Que la guerre était belle... avant d'avoir lieu.

Jusqu'à lors, j'avais vu les POSEIDIENS comme des égoïstes seulement soucieux de confort et de distractions futiles. Une bande de ramollis prêts à se soumettre pour sauver leur vie ou de rentrer dans des compromissions par pur calcul d'intérêt. Or ce n'est pas du tout ce qu'il advint.

Sans doute, le seul souvenir agréable de cette période fut la mobilisation solidaire de la population, l'abandon de toute ségrégation et une fraternité que j'aurais cru impensable dans cette société de castes, volontiers raciste. Pour la première fois, je voyais les habitants de la cité coopérer, qu'ils soient Atlantes ou étrangers, blancs, noirs, métis, riches ou pauvres. Tous devenaient frères. Dire qu'il leur a fallu une guerre pour vivre cela ensemble. J'étais particulièrement ému par l'absence de haine et par l'humanité avec laquelle étaient traités les prisonniers que nous cherchions à déconditionner de leur propagande, justement en étant bons avec eux. Les ordres étaient de faire un maximum de prisonnier et les traiter correctement. Le but était à la fois de pouvoir les utiliser comme monnaie d'échange contre nos hommes prisonniers ainsi que de pouvoir les gagner à notre cause. Du reste, les désertions et les redditions étaient fréquentes chez nos ennemis et presque à chaque patrouille, nous ramenions des prisonniers au bout de nos armes avec la satisfaction d'un pêcheur qui emplit son panier de gros poissons. Certains venaient en bande directement au-devant de nous pour se rendre, quelques fois une troupe entière avec leurs officiers.

Une de nos blagues était, lors de nos discussions du soir au couvre-feu, de décerner entre nous le prix de celui qui avait ramené le plus beau. Souvent nous sympathisions avec nos prisonniers même si nous savions que des agents ennemis s'infiltraient parfois par ce moyen et la prudence s'imposait. En fait, par télépathie, nous n'avions pas de difficulté à percevoir les intentions de nos prisonniers et à distinguer ceux à qui on pouvait faire confiance. Des drames étaient néanmoins arrivés en incorporant des « volontaires » dans des unités. Il s'agissait en fait d'infiltrés qui assassinèrent nos combattants. Hormis cela, la propagande de notre camp était assez efficace et nous avions l'espoir de fissurer la cohésion de nos ennemis. Certains prisonniers retournés prenaient la parole à la télévision pour appeler les troupes putschistes à rallier le camp gouvernemental. Au-delà de la propagande, je les trouvais très convaincants.

Le discours du roi

Le roi joua un rôle très important dans cette guerre de propagande contre propagande. Au début du siège, fut organisée une immense réunion publique dans le plus grand hall de l'infra-ville. Ce hall était en fait une ancienne place de la ville qui une fois couverte par la dalle fut aménagée avec des gradins tout autour d'une vaste estrade. Plus de 80 000 personnes pouvaient prendre place sur les gradins, un peu comme dans un immense stade. Ce gigantesque volume était soutenu par neuf piliers aussi massifs que des piles de ponts autoroutiers. Ces piliers imitaient en plus grand les colonnes d'un temple avec de colossaux chapiteaux sculptés et colorés. Ce lieu était souvent utilisé pour des spectacles, des concerts ou des discours officiels. C'est là que le souverain choisit de s'adresser à son peuple et non dans les salles à colonnes du NAHKRON comme c'était l'usage. Le souverain voulait apparaître parmi son peuple, dans un lieu populaire et non dans l'isolement de son palais. Des écrans géants furent disposés pour que tous puissent voir et l'événement fut retransmis à la télévision. Il faut savoir qu'un équivalent d'internet existait alors et que même dans les régions contrôlées par les putschistes, le discours pu être suivi partout et eu un impact considérable.

L'arrivée du souverain fut précédée des habituelles percussions métalliques³⁷ qui carillonnèrent un moment, associées aux grands tambours, aussitôt suivies de

³⁷Cela ressemblait aux ensembles de *gamelans* indonésiens actuels, avec un tempo bien plus vigoureux.

chants majestueux du chœur du NAHKRON. Quand résonnèrent les hautbois de cérémonie, un vent d'émotion parcourut la foule assemblée. Tous savaient alors que le souverain entrait dans l'immense espace. Il avançait précédé de quatre musiciens en grande livrée, jouant du hautbois comme il était d'usage pour escorter les grands personnages lors des cérémonies publiques. Il s'agissait d'instruments de tailles différentes et donc jouant sur des hauteurs différentes, ce qui donnait plus de profondeur au son.

Le roi avançait vêtu des habits de cérémonie avec la grande cape violette, signe de royauté. Il portait la haute tiare métallique qui s'élargissait vers le haut et le grand sceptre en forme de long bâton. En dehors de l'intronisation et des cérémonies des solstices d'hiver et d'été, les rois n'apparaissaient jamais dans de tels atours mais étaient habillés de manière commune. C'est à ce moment que je reçus le contact télépathique d'ASHLEM « *Tu vois, il a gagné le concours de déguisement au bal masqué de l'équinoxe*³⁸ ». Ce qui me permit de lui répondre : *Et de quoi es-tu le gagnant avec tes âneries dans de telles circonstances ?* ». C'était du ASHLEM dans toute sa splendeur.

³⁸Il était d'usage pour fêter l'arrivée du printemps d'organiser des bals masqués réputés pour la licence qu'ils provoquaient. C'était une sorte de carnaval tournant facilement au dévouement collectif.

Puis le souverain s'adressa à l'assemblée en commençant par la formule rituelle :

« Peuple d'Atlantide, moi votre souverain m'adresse à vous aujourd'hui.

Les temps présents sont critiques. Une clique de malfaiteurs sans scrupule a organisé une sédition sans précédent dans notre très longue histoire³⁹. Comme vous le savez tous, notre pays est déchiré par la guerre civile, la plus cruelle de toutes. L'unité de notre nation est rompue, nous nous combattons entre Atlantes et la population civile paye un lourd tribut à cette guerre. Désormais notre sainte capitale est assiégée par terre et par mer.

Nos forces légales luttent avec l'énergie du désespoir pour stopper cette invasion. A l'heure où je vous parle, les braves défenseurs de POSEIDIA protègent notre cité sainte. Le bouclier énergétique épargne la ville de toute destruction. L'ennemi est donc tenu en échec.

Suit l'évocation des atrocités commises par les putschistes.

POSEIDIA est là debout. On a voulu vous soumettre mais votre fierté demeure, libre peuple de POSEIDIA. Il se tut et les acclamations fusèrent. Suivi l'hommage aux défenseurs de la ville et des forces libres. « Notre religion interdit la violence et nous demande d'aimer nos ennemis. C'est avec la plus grande tristesse qu'il nous faut désormais combattre ceux qui servent les forces de la destruction. Le courage des combattants

³⁹C'était faux, des guerres civiles avaient déjà ensanglanté les terres Atlantes dans un passé certes lointain.

n'est pas tant de risquer leur vie que d'aller à l'encontre de nos valeurs de paix et d'amour. Nous ne voyons hélas pas d'autres moyens d'empêcher les barbares d'anéantir toute civilisation ». A cet instant précis, je fus pris d'une irrépressible envie de pleurer. Puis le roi s'adressa aux habitants d'ARYAN et des régions rebelles :

« Vous n'êtes pas nos ennemis. Des chefs sans morale vous dominent et vous lancent contre nous. Vous restez nos sujets, fils et filles d'Atlantide ». Vous qui avez été abusivement mobilisés contre votre gouvernement légitime, sachez que nous sommes prêts à vous accueillir sans esprit de vengeance. Rejoignez notre camp car c'est votre devoir. S'adressant aux forces armées « Chaque fois qu'un combattant rebelle voudra se rendre, sauvez-lui la vie et traitez-le comme un frère car il l'est. N'oubliez pas que la bonté ne doit jamais cesser de nous différencier des êtres diaboliques qui ont lancés cette guerre. La civilisation doit rester de notre côté, ne l'oubliez jamais.

A vous tous, je tiens à dire ceci : quoi qu'il advienne, je demeurerai parmi vous ici à POSEIDIA. Le gouvernement s'est exilé dans le Nord et avec lui bien des gens mais je vous le dis ; je ne vous quitterais pas et notre sort sera commun.

Les applaudissements n'existaient pas à l'époque Atlante. Le public réagissait aux discours par des vagues d'acclamations parfaitement synchronisées.

Il n'existait pas d'hymne national au sens strict du terme mais plusieurs chants que l'on entonnait en fonction des

circonstances. La cérémonie fut clôturée par un chant connu de tous, une invocation aux protecteurs de l'Atlantide⁴⁰. Ce chant très rythmé était entonné dans les circonstances de danger et de lutte. Chaque strophe invoquait un protecteur mythique. Toute l'assemblée se leva et entonna à l'unisson ce chant en se tenant par la main avec une émotion bien réelle. Il se dégageait une énergie fabuleuse. Décidément, les Atlantes savaient chanter. Rares étaient ceux et celles qui n'avaient pas les yeux humides. J'eus alors la perception que nous étions tous unis et solidaires comme jamais mais qu'un vertigineux naufrage s'annonçait. Jamais encore aussi fortement j'avais senti l'imminence de la catastrophe à venir. Nous avons tous l'impression que le souverain avait parlé en notre nom et qu'il avait exprimé ce que nous ressentions tous. Peut-être pour la première fois de ma vie, j'étais fier d'être Atlante sans aucun chauvinisme. Je me sentais en communion avec tous ces gens, le roi compris. Le roi salua la foule puis s'éclipsa et le carillon des percussions métalliques repris.

Les discours du roi à la nation, celui-ci et tous les autres, avaient incontestablement une portée sur les masses, y compris sur ARYAN et beaucoup doutaient de la légitimité du putsch, même chez leurs soldats envoyés au front. L'emprise par la peur était ce qui les faisait tenir. C'est sur cette corde que jouèrent les chefs putschistes pour tenir leurs troupes.

40 Similaires aux Feinn (fenian) protecteurs mythiques de l'Irlande.

Les assaillants jouèrent alors la carte de la terreur. Ne pouvant forcer les défenses de la cité, ils amenèrent en périphérie de POSEIDIA un grand nombre de prisonniers pris dans la plaine, surtout des civils et les alignèrent le long des voies d'eau qui menaient dans le canal externe et de là dans la cité. Ils firent feu sur tous ces gens et leurs corps tombèrent dans les voies d'eau, emportés en masse par le courant. Peu après, les habitants de la cité virent, à leur grande horreur, des corps isolés flotter au fil de l'eau, suivis d'amas humains qui s'accumulaient aux piles de ponts. Par endroit, les corps sans vie couvraient la surface liquide qui avait changé de couleur.

Les fascistes s'attendaient à ce que la population terrorisée demande la capitulation immédiate cédant à la panique générale. La propagande ennemie ciblait les métis et les étrangers et cherchait l'alliance avec les autochtones mais l'ensemble de la population, quelle que soit sa race où son origine fut plus solidaire que jamais. La population n'était pas ivre de haine ni de vengeance. La mobilisation était pour la cause et non contre l'ennemi. Les habitants originaires d'ARYAN ou d'autres régions séditieuses ne furent nullement attaqués ni menacés.

ETA-ARAM m'avait appris que des conventions pour limiter la violence des guerres existaient en Atlantide depuis des époques fabuleusement lointaines, pour ainsi dire les débuts de l'histoire Atlante. Il était interdit de s'en prendre aux civils, de violer les femmes et de

massacrer les vaincus ou de les humilier. Toute violence devait cesser une fois la victoire acquise. La magnanimité était la plus grande qualité reconnue aux vainqueurs, le signe de leur gloire. L'objectif ultime était de récupérer les vaincus et non de les anéantir. Ces conventions furent respectées dans l'ensemble avec des dérapages exceptionnels mais très graves comme des cas d'utilisation de prisonniers pour des sacrifices humains par des groupes sectaires. Les choses se compliquèrent ensuite avec l'invention des armes de destruction massive même si il fut interdit de bombarder des villes ou d'utiliser les armes atomiques. Quoi qu'il en soit, les militaires continuaient à être formés avec de sérieuses limitations au pouvoir de détruire. Ce qui se passa lors de cette guerre civile transgressa tous les interdits, toutes les règles civiles et militaires. Ce fut une guerre totale sans aucune limite.

Les négociations avec les fascistes échouèrent : il n'y aurait pas ni évacuation des blessés et des civils, ni échange de prisonniers, ni de laisser passer pour les médicaments et secours, ni rien. Nos ennemis refusaient tout en bloc, jusqu'à l'idée même de négocier...

Que faire de ces dizaines de milliers des prisonniers qu'il devenait impossible de garder ? Comment les nourrir alors que le ravitaillement se restreignait peu à peu ?

Finalement, le gouvernement légal envoya un ultimatum public aux putschistes : si aucune solution n'aboutissait, passé une certaine date, tous les

prisonniers seraient éliminés, y compris les blessés. Désormais, nous ne devons épargner personne, dans les faits, nous laissions filer les ennemis quand nous le pouvions. D'autres furent incorporés sans problèmes dans nos unités. Nous étions inquiets du devenir de tous ces jeunes sympas à qui nous avons promis la survie. Je n'imaginai pas la barbarie d'avoir à les tuer.

Épouvantée par les massacres de civils, la population fit bloc avec l'armée régulière et le pouvoir de la cité. Plus encore, elle s'engagea massivement dans la résistance active pour la défense de la ville. En particulier, les femmes de toutes origines demandèrent en masse à rejoindre les unités combattantes. En un premier temps, cela leur fut refusé mais elles pouvaient s'entraîner au maniement des armes comme les hommes. Face à la dégradation de la situation, elles purent faire partie des combattants et participèrent activement à la défense de la ville. En fait, elles outrepassèrent les ordres et s'armèrent par elles-mêmes, y compris en récupérant directement les armes des morts.

A la fin du siège, compensant les pertes, elles formaient la moitié des effectifs. Nous avons une admiration particulière pour elles, on les appelait les tigresses tant elles étaient déterminées et tenaces, farouches mêmes. Sans elles, la ville serait tombée bien plus tôt. Il n'est pas de guerrier plus féroce qu'une femme défendant ses enfants. Nouveau rebondissement, Les assaillants s'infiltrèrent par les sous-sols.

La bataille de l'infra-ville

Étant bloqués en surface par les tirs des aéronefs et des drones, le bouclier énergétique bloquant la plupart des tirs et des bombes, les assiégeants tentèrent donc d'investir la ville par l'infra-ville. Le talon d'Achille était les tunnels ferroviaires. En effet, sous la ville se trouvaient deux réseaux de transports : D'une part un nexus de tubes reliant directement la cité de POSEIDIA aux grandes villes Atlantes, y compris sur les autres îles. Des navettes en lévitation électromagnétique circulaient sans frottement dans des tubes sous vide, à une grande profondeur et à une vitesse supersonique. Ce réseau n'était absolument pas utilisable pour s'infiltrer dans la cité.

D'autre part existait une véritable toile d'araignée de voies ferrées souterraines reliant la cité POSEIDIA aux autres villes de l'île de POSEIDIA, à commencer par l'avant-port maritime. Ces tunnels servaient au transport des passagers mais aussi au transport des marchandises par des trains. Il y avait sous le dernier cercle de terre de véritables gares de triages enterrées se prolongeant au-delà de l'enceinte extérieure et du canal périphérique pour émerger dans la campagne sous forme de voies ferrées monorail. Il y avait donc un grand nombre de galeries communiquant avec l'extérieur et aboutissant dans les usines et les diverses gares enterrées en divers points de la cité. Ces voies ferrées se croisaient en certains points formant des nœuds particulièrement stratégiques. Les assaillants

cherchèrent prioritairement à prendre le contrôle de ces nœuds, étape nécessaire pour s'emparer de la ville tout entière. Bien sûr, les défenseurs déployèrent des forces importantes pour empêcher les assaillants de s'infiltrer dans la ville par ce biais et un véritable front souterrain s'ouvrit. De part et d'autre, des forces considérables furent engagées dans cette guerre si particulière. Pour renforcer les troupes, l'état-major utilisa des unités de toute sorte de volontaires. Il en résultat d'interminables combats à la lueur des lampes frontales dans le labyrinthe moite et fétide des galeries parfois à moitié inondées ou des vastes salles obscures. Dans cette guerre souterraine, l'état-major fit le choix de miser sur les régiments composés de jeunes de confréries en misant sur nos capacités à percevoir les intentions de l'ennemi et ses mouvements cachés. De figurants spectateurs d'une guerre où il ne se passait rien, nous devînmes acteurs de première ligne. Bref, on se retrouva tous jetés dans la fournaise.

Nous étions armés de « tubes à rayon ». Cette arme assez légère, était composée de trois tubes télescopiques en métal pouvant se porter dans le dos une fois replié. Chaque tube pouvait s'étirer et être bloqué pour constituer une sorte de « fusil à rayons⁴¹» sans recul (et donc sans crosse), ni bruit mais pouvant produire un rayon mortel sur des dizaines, voire des centaines de mètres. Ce rayon pouvait percer ou trancher ce qu'il rencontrait, y compris faire des stries dans la roche la plus dure, à défaut de la scier. Si la

⁴¹Les armes à feu étaient inconnues en Atlantide.

roche était calcaire, sa surface se calcinait et se désagrégeait en poudre blanche de chaux. Les Roches cristallines se vitrifiaient en surface comme si elles fondaient. Face à du métal, il pouvait l'entamer en faisant fondre le point d'impact. Je laisse le lecteur imaginer l'effet sur un corps humain.

Dans les souterrains, il était souvent impossible de faire usage des tubes à rayons, sauf dans les grandes longueurs de galeries. Dans les volumes restreints, les rayons pouvaient ricocher, voire revenir à la source du fait des boucliers énergétiques en usage. Du coup, les combats se faisaient beaucoup à l'arme blanche que nous fixions au bout du tube : le dernier tube télescopique était prolongé par une lame rétractable par sécurité. En cas d'attaque, il fallait moins de trois secondes pour basculer l'arme en avant, en fixer les parties télescopiques et faire sortir la pointe acérée. Nous avions alors en main l'équivalent d'une lance deux mètres de longueur.

Nous utilisions aussi des petites arbalètes légères qui ressemblaient à des jouets dérisoires. Ces arbalètes étaient tout de même capables d'envoyer des dards à des dizaines de mètres. Ces dards n'étaient pas arrêtés par les boucliers énergétiques et pouvaient traverser un homme, de part en part.

Nous étions au départ bien moins nombreux que les assaillants qui arrivaient chaque jour davantage mais nous avons une supériorité tactique et stratégique qui nous permit de tenir malgré des rapports de force toujours défavorables. Nos pertes étaient bien moins du dixième des leurs, dans notre bataillon je pense même

encore plus infimes. Leur tactique était la submersion ; ils envahissaient en masse les salles et les galeries et telles des colonies de fourmis se répandaient dans toutes les directions. Nous-nous postions au bout de tunnels linéaires de manière à pouvoir utiliser les rayons et faisons d'énormes ravages dans leurs rangs. Quand nous les rencontrions dans des tunnels tortueux, nous nous disposions en rangées en travers de la galerie de manière à former un hérisson de pointes sur deux rangs, nous avançons ainsi sans rencontrer beaucoup de résistance. Si nous étions attaqués, les assaillants venaient s'y enferrer. La plupart d'entre eux étaient des garçons sous-entraînés et incapables d'affronter un groupe même restreint de nos soldats, de près comme de loin. Ils ne pouvaient nous avoir qu'en nous prenant à revers pour nous attaquer en nombre de tous les côtés à la fois. Au prix de pertes énormes, les assaillants finirent par prendre l'avant-port (isolant ainsi la cité de la mer) puis pénétrèrent sous l'enceinte à différents endroits pour créer des têtes de ponts à partir desquelles ils commençaient un long travail de grignotage de la ville transformée en forteresse.

Il arrivait parfois que des formations nombreuses de combattants se trouvent face à face dans de vastes salles industrielles et que s'engagent alors des mêlées furieuses. De manière systématique gagnaient alors ceux qui avaient la meilleure cohésion et non nécessairement les plus nombreux. En général, nous sortions vainqueurs de ces engagements particulièrement sauvages. Vainqueurs mais

mentalement très éprouvés. Autant dire que ces combats sous-terrain étaient d'une violence qui dépasse toute description et peut être le plus effroyable était de voir de paisibles jeunes gens se transformer soudain en fous furieux qui s'entre tuaient avec rage.

Un souvenir qui reste de cette époque est l'attente : attendre l'ennemi dans l'obscurité, être à l'affût du moindre bruit. En fait, nous avions la prescience de leur arrivée, non que nous eussions le pouvoir de lire l'avenir mais nous percevions leurs pensées et leurs intentions. Ainsi, quand nous entendions quelque chose, nous nous immobilisions en « branchant » nos esprits vers la source. Il devenait alors clair pour nous qu'il s'agissait d'une unité amie, de réfugiés ou d'une force ennemie. Dans ce dernier cas, nous nous mettions en position de combat en attendant l'ennemi qui en général ne nous avait pas identifiés. En effet, s'il y avait parmi eux des individus capables de nous détecter ils étaient très rares et dans ce cas, les « mentalistes » des deux camps se détectaient mutuellement en premier lieu, créant un contact mental inattendu. Il en résultait un vrai choc psychique suivi d'une sorte de « bras de fer » entre les esprits. Nous protégeons nos « mentalistes » en tissant une trame psychique avec eux, de sorte que s'ils étaient attaqués, il existait une sorte de « filet de sécurité » qui amortissait les attaques psychiques. L'amitié était aussi une vraie protection pour eux car parfois, ils étaient vraiment très éprouvés par ce genre de situation.

Il m'arriva plusieurs fois de faire l'expérience de ce genre de connexion mentale involontaire avec des adeptes de BAAL-ILLAL. C'était comme si un esprit

essayait de rentrer dans le mien. A chaque fois que cela arriva, j'invoquais la force d'Un à travers la prière et appelais mentalement mes confrères à l'aide. Ce n'était pas avec nos propres forces individuelles que nous repoussions ce genre d'attaque.

Psychologiquement ces combats étaient très éprouvants, en fait, nous étions continuellement dans l'angoisse et la peur alors que nous déambulions dans l'immense labyrinthe des sous-sols de POSEIDIA. Je savais que nos ennemis éprouvaient la même peur, peut-être même augmentée par leur ignorance du terrain. Seule l'amitié touchante que nous avions les uns pour les autres nous empêchait de sombrer dans la panique ou la folie. Sans la présence chaleureuse d'ASHLEM à mes côtés, je n'aurais jamais résisté à la pression insupportable de ce cauchemar éveillé dont les scènes d'horreur qui devenaient notre quotidien. Nous devions devenir inséparables.

Ainsi, alors que la surface de la ville était ratissée par les technologies les plus sophistiquées, juste en dessous des sportifs mobilisés se perforaient à l'arme blanche comme dans les guerres entre Sparte et Athènes. Total anachronisme ! Tout le paradoxe du siège de POSEIDA était là, toute la folie aussi.

Notre unité installa ses quartiers dans une vaste usine enterrée près de l'enceinte et du canal extérieur. L'espace était immense avec de nombreuses salles dont d'immenses salles de production, des salles des

machines, des bureaux et postes de contrôles. Nous étions plusieurs centaines de soldats à y séjourner, peut-être plus d'un millier. Nous y avions un certain confort, du ravitaillement suffisant, du linge de rechange, la possibilité de nous laver. Je dois dire que les installations de l'usine à l'arrêt, son aspect à la fois intact et abandonné était particulièrement sinistre, comme si la vie l'avait brusquement quitté. Malgré notre nombre, ce site désaffecté à cause de la guerre était franchement lugubre.

A partir de l'usine, nous partions en reconnaissances des tunnels. Il s'agissait d'empêcher l'ennemi de se répandre sous la ville. Au début, malgré la violence des combats, nos pertes étaient rares et l'ambiance restait plutôt joyeuse, nous arrivions à garder notre entrain tout en contenant toutes les attaques. C'est pourtant toujours la boule au ventre que nous quitions la sécurité relative de notre usine pour nous engager dans l'immense dédale des corridors oubliés sous la ville. Nous avons conscience de plonger chaque jour un peu plus dans un cauchemar aussi infini que les boyaux de l'infra-ville.

Une soirée particulière

*Le mieux c'est de ne pas commencer, mais une fois que l'on a commencé, il faut aller jusqu'au bout*⁴².

Ngawang-Lobsang-Gyatso, cinquième Dalai-lama.

Nous avions encore des permissions. En effet, les combats restaient cantonnés à la frontière externe de l'immense enceinte et la vie continuait tant bien que mal dans la ville proprement dite encore presque intacte parce que protégée à l'époque par son bouclier et par nos forces. Le rationnement était encore correct.

Nous revoilà donc nous promenant en ville, avec quelques camarades. Nous avions fière allure dans nos uniformes de sortie. Nos tenues de ville consistaient en combinaisons formant un ensemble moulant comme du cuir. Le haut et le bas étaient serrés à la ceinture par un large ceinturon qui portait l'insigne impérial. Cela ressemblait un peu à des combinaisons de moto (en moins chaud). Il n'y avait pas que les filles qui se retournaient sur notre passage. Régulièrement, des gens venaient nous remercier de notre engagement et nous témoigner leur soutien. Cela faisait chaud au cœur. La guerre qui faisait rage à quelques kilomètres

⁴²Cette citation concerne la remontrance faite à un ministre qui avait imprudemment fait appel aux Mongols pour intervenir contre les adversaires du Dalai-Lama. Alors que ce dernier demandait s'il fallait demander aux Mongols de repartir, le Dalai-Lama lui fit cette réponse en ajoutant que la situation était irréversible.

n'avait pas encore mis sa marque sur la ville. Les trams circulaient encore, beaucoup de commerces étaient encore ouverts, il y avait de la musique dans les lieux de rencontre où on pouvait s'arrêter pour prendre un verre, les gens marchaient dans la rue comme avant. De même, les théâtres, les thermes et les temples.

Pour les habitants, faire comme avant était aussi une résistance, d'où l'effort pour maintenir les commerces ouverts, même s'ils n'avaient parfois plus grand-chose à vendre. Autant que possible, tous mettaient un point d'honneur à maintenir l'activité sur tous les plans. Je me sentais replongé en arrière comme avant tout cela. La métropole conservait encore toute sa beauté. Nous redevenions des jeunes gens joyeux malgré la séparation de nos compagnes et proches. Tout cela nous faisait oublier les combats pourtant durs que nous avions connus. La journée se termina en nageant dans un parc dans une grande piscine découverte dont la fraîcheur était vraiment bienvenue.

Le terme de piscine est inexact ; il s'agissait en fait d'un grand et surtout très long bassin allongé en forme de haricot imitant une boucle de rivière. Ce bassin était naturellement alimenté par la nappe phréatique d'où la fraîcheur inhabituelle de son eau et sa grande pureté. Un des bords était formé de roches brutes d'un côté et de l'autre d'une plage de sable fin en arc de cercle. L'eau n'était pas traitée mais filtrée par le sable et par des plantes aquatiques qui la purifiaient et l'oxygénaient. Il y avait même des poissons vivants qu'il était strictement interdit de tuer. Du reste la pêche était interdite dans toute la cité de POSEIDIA. De même, il

était interdit en général d'y tuer des animaux comme dans toutes les enceintes sacrées d'Atlantide. Les animaux consommés devaient être mort avant de franchir l'enceinte de la cité.

En fait, ce baigner ici, presque en plein centre-ville revenait exactement à se baigner dans une rivière propre, avec l'odeur subtile d'une rivière en été. Le plan d'eau était bordé de bosquets d'arbres et de pelouses où tous pouvaient s'allonger en toute liberté. Il y avait à côté une sorte de buvette en plein air et une estrade où des musiciens donnaient l'aubade aux citadins. C'était un lieu où on pouvait outre nager, pique-niquer dans l'herbe, prendre un verre et écouter un concert.

Nous nageâmes un bon moment pour délasser nos corps, bien sûr nous chahutâmes, (comment faire autrement ?), y compris en nous balançant à la baille et autres défoulements habituels pour les grands gamins que nous étions. Puis nous nous allongeâmes sur les grands rochers plats du bord de l'eau à la lumière du soleil de cet après-midi. Non loin de nous, un groupe de jeunes filles fort plaisantes s'était installé sur un autre ensemble de pierres plates. Les deux groupes se regardaient discrètement depuis un moment.

Comme souvent en pareil cas, l'initiative vint de la gent féminine. Une d'entre elle enfila un polo et vint à notre rencontre. A son approche, nous fîmes de même car en Atlantide il était très incorrect pour les deux sexes de rester torse nu en présence de personnes du sexe opposé.

– *Nous avons besoin de renforts pour jouer en équipe, si vous êtes partants, nous pourrions en faire deux.*

Autant dire que la proposition fut accueillie avec enthousiasme et nous bondîmes rejoindre les filles. Le jeu commença presque aussitôt sur la pelouse. Nous constituâmes deux équipes mixtes et c'était parti. Je dois dire qu'il y avait longtemps que nous ne nous étions pas autant amusés. C'était une sorte de combinaison de « beach volley » et de hand-ball. La balle n'était pas un ballon gonflé mais une sorte de pelote rigide mais légère constituée de tiges tressées. On pouvait l'attraper d'une seule main pour la lancer à nouveau. Les filles s'en sortaient très bien et nous faisons tout un cirque pour montrer notre adresse et notre tonicité de jeunes gens. Cela les faisait rire et elles se prêtaient bien volontiers au jeu dans le jeu. Nous fîmes ainsi deux parties successives puis nous nous effondrâmes dans l'herbe à l'ombre d'un grand arbre pour entamer la discussion.

Elles nous avaient identifiées à nos uniformes dès notre arrivée avant qu'on ne les ôte pour nous jeter à l'eau sans états d'âme⁴³. Les deux groupes entrèrent dans un jeu quelque peu ambigu où la plaisanterie se mêlait gentiment à la séduction. Nous étions donc toutes et tous à moitié allongés sur les pierres tiédies et dans la conversation, le malheureux, USHTAR tint un propos

43Les tenues de bain en Atlantide étaient très semblables à celles d'aujourd'hui, c'est à dire un maillot deux pièces pour les femmes et un slip de bain pour les hommes. Cela correspondait aussi aux tenues de sport avec en plus un maillot couvrant le torse.

plus hardi. Les filles se regardèrent. L'une d'elle lança sur un mode théâtral :

- *Sœurs, un tel outrage mérite châtement. Allons sus au goujat !* Toutes se levèrent d'un bond et dans un même mouvement elles l'empoignèrent par les chevilles et les poignets. L'infortuné USHTAR se démenait comme un exorcisé ;
- *Eh, les filles qu'est-ce que vous faites ? Non mais je plaisantais. Arrêtez c'est bon!* Voyant venir l'inévitable, il nous lança des appels pathétiques :
- *Les gars, à l'aide ; solidarité de confrérie.* Je lançais à la cantonade :
- *USHTAR, tu nous as toujours dit que seules les femmes t'intéressent alors assumes ton sort.*
- *Bande de...* la suite fut couverte par un grand plouf magistral alors que le pauvre USHTAR était balancé à la flotte avec son tee shirt⁴⁴ sans autre forme de procès. Les filles se frottaient les mains d'un air déterminé et nous nous esclaffions comme des malades. Il revint ruisselant, faussement indigné :
- *Faux frères, indignes compagnons ! M'avoir lâchement livré en pâture à ces harpies. Quelle infamie.* Je lui répondis avec le plus grand sérieux :
- *Écoute, c'est pour ton bien. L'eau froide fera du bien à tes sens survoltés.* Puis il partit à rire avec nous. La discussion entre jeunes continua dans la même bonne humeur mais plus calmement. Malgré leur insouciance apparente, ces filles étaient toutes en couple avec des

44On peut traduire par tee shirt ou polo.

garçons mobilisés. Je sentis avec émotion qu'elles y étaient très attachées.

J'étais charmé par la présence de ces filles. Je réalisais que cela faisait des semaines que nous étions constamment les uns avec les autres et la présence des femmes nous manquait beaucoup. J'adorais la compagnie de mes frères d'armes mais tout de même, j'avais besoin de présence féminine et aussi, pour tout dire, de faire l'amour avec une femme. Nous étions habitués depuis toujours à la mixité et cette situation de nous retrouver constamment entre hommes était très étrange à la longue. En particulier la présence de ma compagne me manquait énormément. J'étais tenté de me laisser aller à séduire une jolie fille et passer un moment agréable avec elle mais en même temps, le fait de savoir ma compagne enceinte et sans moi me retenait. Je dois dire que le qu'en-dira-t-on de la confrérie était pour beaucoup dans cette retenue, en effet, je me voyais mal aller flirter au su et au vu de compagnons me connaissant avec SHANNA. J'étais un jeune homme connu dans ma confrérie et j'avais un certain devoir d'exemplarité. Avant d'être marié, on me passait beaucoup d'écarts mais je n'avais pas envie de prêter le flanc aux ragots. Les choses en restèrent donc là. Il en fut de même pour mes compagnons. Du reste, je pense que le plus important pour nous était de pouvoir leur plaire ainsi que de nous laisser charmer par elles. Leur plaire nous restaurait en tant qu'hommes et les courtiser gentiment les restaurait en tant que femmes. Pas plus que nous ne cherchions pas absolument à coucher avec elles, elles non plus je

pense, ne recherchaient un amant à tout prix mais plutôt d'éprouver un jeu de séduction courtois. M'étant éloigné un instant j'observais ce petit jeu à distance et il me vint à l'esprit que décidément les femmes et les hommes se mettent décidément bien en valeur mutuellement. Si j'étais charmé par ces filles, jamais encore je n'avais réalisé à quel point mes compagnons étaient beaux comme des dieux. Comment avais-je fait pour ne pas m'en rendre compte avant ?

Nous passâmes une excellente après-midi tous ensemble, mais vint le moment de nous séparer. Une pensée terrible me traversa l'esprit ; combien de temps faudrait-il pour que ces charmantes personnes se retrouvent veuves ? Cette image inattendue me fit frissonner.

Le soir venu, j'exprimais à mon binôme ma tristesse de rentrer seul dans l'appartement vide de mes parents car je n'avais pas le cœur de rentrer dans celui que j'occupai avec SHANNA. Il se retrouvait dans une situation similaire, sa compagne étant exilée dans un comptoir outremer. ASHLEM me proposa de rentrer avec moi. J'acceptais bien volontiers la présence de ce gentil compagnon pour égayer la mélancolie d'un logement vide avec tous les souvenirs. Du reste, le bas de l'appartement hébergeait des réfugiés ce qui diminuait l'aspect sinistre d'un grand appartement vide. Nous pouvions disposer du niveau supérieur.

Il est très étrange de revenir dans ce qui fut l'appartement familial et d'y être accueilli par des étrangers. Encore plus étrange d'y être invité à dîner par

eux dans les affaires de ses propres parents. Les logements n'avaient pas de meubles en Atlantide, hormis des tables, les sièges et les lits⁴⁵. Tout était rangé dans des placards, y compris dans la cuisine de sorte qu'il y avait très peu d'objets visibles. Les Atlantes appréciaient la sobriété et accumulaient peu d'objets de sorte que les logements étaient peu encombrés. Il existait de rares collectionneurs d'objets anciens ou exotiques qui transformaient leur logement en véritable musée. Sur les murs unis et lisses de mes parents se trouvaient toutefois des enluminures finement peintes en couleur, originalité qui venait rappeler les origines communautaires de la famille, ainsi que de belles photographies des villages d'origine. Les photos des personnes étaient soigneusement conservées dans des albums mais pas exposées.

Un couple de réfugiés avec deux enfants logeait désormais dans l'appartement, manifestement des gens charmants. Ils insistèrent énormément pour nous inviter à leur table pour le repas du soir. Nous acceptâmes pour ne pas les offenser et d'une certaine manière, nous avions besoin de cette convivialité et de cet accueil. Le menu fut sans surprise un plat abondant à base de céréales et de lentilles agrémenté d'une sauce aux

⁴⁵Les tables et chaises hautes étaient comparable à ce qui existe aujourd'hui. Elles étaient utilisées pour les repas, les réunions et pour écrire. Les sièges bas, en général des banquettes étaient utilisées dans les temps de détente dans des salons comme au Maghreb. En fonction des moments et des activités, on s'installait en haut ou en bas comme on disait à l'époque. Les invités dormaient généralement sur les banquettes du salon quand il n'y avait pas de chambre pour eux.

épices⁴⁶. Le gouvernement avait préventivement stocké des quantités astronomiques de céréales et de légumineuses à POSEIDIA et la cité entière ne consommait pour ainsi dire plus que cela. Les menus laissaient avec le choix entre les lentilles, les fèves ou les pois chiches en plus des céréales et des farines de tubercules séchés. Ce soir, nous avions le privilège de manger en outre des crudités directement cultivées sur la terrasse végétalisée de mes parents, dont des petits piments rouges dont j'étais très friand.

En effet, en cette époque de rationnement, les fruits et légumes frais étaient réservés aux enfants et distribués au compte-goutte aux adultes pour éviter le scorbut. Par contre, les rations étaient suffisantes à ce moment-là pour manger à sa faim.

Nous sympathisâmes avec nos hôtes et le repas se passa avec beaucoup d'humour, à défaut de diversité culinaire. Ils eurent le tact de ne pas chercher à nous faire parler des combats. En effet, nous étions plus que saturés d'être constamment confrontés à une curiosité morbide sur ce que nous avons fait, combien nous en avons tués nous-même et comment. Divers sujets furent abordés au cours du repas et justement, cela nous faisait penser à autre chose qu'à cette guerre qui nous envahissait psychiquement. Vers la fin du repas, les enfants étaient couchés, nous allions prendre congé à l'étage quand la femme nous regarda d'un air entendu mais sans malice en nous disant :

46Les épices, les aromates et les parfums étaient nombreux en Atlantide. Certains de ces produits étaient produits en Atlantide et d'autres importés. Un important marché aux épices existait à POSEIDIA.

- *Quand même, quel beau couple vous formez ! C'est un honneur d'être défendu par des beaux garçons qui vont si bien ensemble.*

Cette réflexion vraiment inattendue déclencha notre hilarité la plus totale. ASHLEM répondit du tac au tac :

- *Mais on n'est pas un couple ! J'enchaînais aussitôt :*

- *Bien sûr qu'on s'adore avec celui-là. J'envoyais à ASHLEEN une énorme bourrade sur l'épaule, il ne s'y attendait pas et bondi, manquant de tomber à la renverse, pour le plus grand amusement général.*

- *Vous voyez bien, il n'a pas l'habitude que je le frappe donc c'est bien la preuve qu'on n'est pas un couple. On est bien plus, des confrères de collège et des frères d'armes. Une amitié pareille c'est pour la vie, c'est bien plus précieux.*

Nous partîmes à rire tous les quatre mais je vis que l'homme gardait un sourire malicieux. *Oui, oui*, dit-il à voix basse, *frères d'armes...* Puis, nous prîmes congés pour regagner l'étage en duplex.

Je riais encore en montant l'escalier intérieur. Il faisait vraiment chaud dans la moiteur tropicale de l'été de la capitale. Une fois seuls à l'étage, le premier réflexe fut de nous mettre à l'aise. Nous enlevâmes nos pantalons-fuseaux comme le faisaient les sportifs l'été, ne gardant que le haut de l'uniforme et nos sous-vêtements. Je m'appuyais au parapet de la terrasse pour prendre le frais et admirer la cité en contrebas. ASHLEM s'allongea sur le lit derrière moi d'un air rêveur. J'étais tout à mes pensées tristes en regardant la ville. En étant là, je réalisais à quel point mes proches me manquaient.

J'avais tant reçu d'eux qui m'avaient permis de devenir l'homme que j'étais devenu et c'est comme si je les avais tous perdus d'un coup au moment où j'allais fonder un foyer. Soudain je vis un aéronef s'élever d'un coup depuis le centre-ville, briller aux dernières lumières du jour, et filer vers le nord-ouest. Alors monta en moi une envie de pleurer que je n'avais pas envie de montrer à ASHLEM. Que faisais-je là avec lui ? Lui-même semblait inaccessible, je le sentais tout bizarre, lui aussi pris par une forte émotion que je n'avais pas envie de partager. Je commençais me demander sérieusement si lui proposer de passer la soirée ensemble était une bonne idée. A être mal, autant l'être tout seul. Je continuais donc à regarder la cité.

Je sentis quelque chose capter mon attention comme si une corde me tirait en arrière. Je me retournais et vis qu'ASHLEM me regardait fixement d'un air étrange.

- *Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne m'as jamais vu ?*
- *Non, jamais comme cela.*

Fut la réponse télépathique.

Presque impassible, il gardait son air inquiétant. En temps normal, je serais allé voir en son esprit ce qui se passait mais pour la première fois, j'en avais peur. J'avais peur d'ASHLEM ? Quelle idée folle, un si gentil garçon ! Je sentais un trouble monter en moi aussi. Bizarrement, cela avait un rapport avec ma tenue, surtout ma veste d'uniforme. Étrange. Je l'enlevais pour

rester en sous-vêtements comme lui. Puis je me retournais vers le panorama et m'appuyais à la rambarde pour contempler la majestueuse cité en contrebas. Au loin, sur la gauche se détachait la coupole du NAHKRON qui rayonnait d'un halo vert au milieu de la pénombre qui s'installait. Plus proche de nous, sur la droite s'élevait la pyramide d'un temple surmontées d'un élégant sanctuaire finement ouvragé et taillé comme une gemme. Des rangées de beaux immeubles ouvragés formaient des anneaux réguliers qui nous séparaient du cœur de la ville. Nous n'étions pas assez hauts pour voir l'eau des canaux scintiller aux lumières du soir mais nous pouvions voir la courbe gracieuse des rangées de façades majestueuses. La seule marque visible de la guerre était que la voie suspendue qui passait entre notre quartier et NAHKRON était inhabituellement déserte. La cité était remarquablement homogène dans son bâti et la vue était vraiment magnifique. C'était trop bête, je ne l'avais pas fait venir pour se faire la gueule chacun de son côté. Soudain, un grand vaisseau, au moins aussi volumineux qu'un Zeppelin fit irruption dans le ciel et vint s'immobiliser juste à la verticale du canal central, tout près du NAHKRON. C'était très insolite car seuls les petits aéronefs survolaient le centre-ville, et encore ils étaient plutôt rares. Les mastodontes de ce genre se posaient dans des aéroports excentrés.

- *ASHLEM, viens voir, cela vaut le coup.* J'entendis télépathiquement une réponse que je préférais

laisser filer « *ASRAAN, c'est toi qui vaut le coup* ». Il se leva et s'approcha. Il vint à mes côtés, mit sa main sur mon épaule en levant le nez pour examiner l'appareil.

- *C'est un gros porteur militaire. Ils doivent livrer du matériel spécial ou ramener du beau monde au NAHKRON. Il doit se trouver juste en dessous du bouclier énergétique et doit attendre l'autorisation de repartir.*
- *Tu veux dire qu'ils coupent le bouclier énergétique pour laisser passer nos appareils et le rétablissent ensuite ?*
- *Exactement, le vaisseau n'a alors que quelques dizaines de seconde pour franchir la barrière. Souvent, ils en font passer plusieurs en même temps pour profiter de l'ouverture. En temps normal, ce genre de vaisseau ne vient jamais en ville. Nous continuâmes un moment à contempler la cité en silence, toujours l'un à côté de l'autre. Je finis par rompre le silence.*
- *Vois-tu, c'est pour tout cela que l'on se bat désormais.*

Il me dit d'une voix grave qui me fit vibrer :

- *On n'est pas là pour combattre ce soir...*

Je senti sa cuisse frôler la mienne. Mon cœur cessa de battre mais je ne bougeais pas. Je n'osais même pas le regarder. Nous avons souvent campé sous la même

tente et maintes fois dormi côte à côte sans ambiguïté⁴⁷ mais ce soir-là, tout était différent.

Je ressentis la force de son désir et il ressentit le mien. Aucune force au monde n'aurait pu stopper l'avalanche qui devait suivre. Cette prise de conscience me libéra d'un coup de ma mélancolie. C'était donc cela qui couvait depuis un moment !

Comment fait-on pour gérer une telle situation quand on en est le premier surpris ? En luttant bien sûr ! Je pris l'initiative de lui faire une clé pour l'immobiliser. Il se dégagea vivement et contre-attaqua avec la même vivacité. Le jeu proposé était vraiment amusant, le bougre avait une sacrée force mais moi aussi. Il tenta de me coincer contre un mur mais je me dégageais encore. La partie de lutte se termina après quelques péripéties sur le lit où je le coinçais finalement. J'étais là sur lui et nous étions complètement essoufflés mais je le maintenais fermement en attendant de reprendre ma respiration. Nos regards plongèrent comme deux miroirs mis en abîme. Il n'y avait rien à dire, tout était connu. Il n'y avait plus qu'à faire. Il y eut un nouvel échange télépathique :

- *Eh oui, tu as perdu.*
- *Hélas, pourquoi faut-il que la gentille gazelle finisse dans la gueule du perfide crocodile.*

⁴⁷La société Atlante valorisait beaucoup l'amitié chaste dont le symbole était de partager le même lit sans ambiguïté. La mythologie était riche en épisode où les héros qu'ils soient de sexe opposé ou non dorment ensemble sans éprouver désir physique. J'avais vécu cela avec différents amis dont ASHLEM.

- *Ça, jamais ! Moi vivant cela n'arrivera pas. Pour qui me prends tu ? Crois-tu que j'ai fait des années de collège et d'entraînement spirituel pour te traiter ainsi ? Par contre tu vas te faire bouffer par un vilain lion qui a très très faim. Que veut-tu ? C'est la vie.*

Je l'embrassais⁴⁸.

Je mis ma main sous sa nuque et entrepris de le caresser avec l'autre tout en envoyant du magnétisme. L'animal réagissait remarquablement aux caresses et aux influx subtils. Quel dommage que les hommes ne savent pas ronronner. Ce fut un grand moment... Cela faisait bien huit ans que je le connaissais comme camarade voire ami mais le caresser entièrement fut une véritable découverte. C'était l'un des hommes les plus doux qu'il m'avait été donné de toucher, après des semaines d'abstinence, cela me faisait un bien fou. Tel un chat, il appréciait manifestement cet hommage singulier. Le glissement se fit de manière bien naturelle, à mesure que les caresses se précisaient graduellement.

Je savais qu'il n'était pas habitué à des rapports avec des hommes et j'entrepris de le prendre avec d'autant plus de douceur. Alors que j'étais sur lui, il ne cessait de m'envoyer des blagues télépathiques, d'ailleurs très drôles, de sorte qu'il me faisait rire chaque fois que je commençais à entreprendre d'aller plus loin. La première fois, il m'envoya avec une netteté incroyable la

⁴⁸Le baiser profond était inconnu en Atlantide et serait apparu comme répugnant. Il s'agissait donc d'un baiser appuyé sur les lèvres.

bande son qui annonce le décollage imminent d'un aéronef, me faisant rire à perdre mes moyens, la seconde fois, l'image très réaliste d'un lion se jetant sur sa proie, après tout, c'était de bonne guerre... La troisième fois fut l'image d'un vieil apparatchik des affaires religieuses, un vieux barbon fossilisé. La troisième déconnade eu raison de mes tentatives et c'est plus agacé qu'amusé que je posais ma tête sur sa poitrine en lui disant à voix basse :

- Écoute soit tu veux juste qu'on rigole, restons-en là. Soit tu veux aller plus loin avec moi et on y va vraiment. J'ajoutais télépathiquement « et *attention au décollage...* ».

Pour toute réponse, il posa sa main sur ma nuque et descendit le long de mon dos de manière à produire un frisson. Le message fut reçu 5/5. Il s'abandonna enfin et je dois dire que nous y allâmes de bon cœur, avant de nous assoupir l'un sur l'autre.

- *Par tous les rats, les voisins !!! Ils ont dû t'entendre hennir comme un cheval affolé... Dis-je sortant de ma torpeur.*
- *Comment ça m'entendre ? C'est toi qui viens de bramer comme un cerf en rut⁴⁹. Protesta ASHLEM.*
- *Ah, tu peux dire ça toi ! Avec les cris d'oiseau de mer que tu viens de faire ! Les coassements des grenouilles en chaleur ont plus de tenue.* Répondis-je sans rire. Il prit ses grands airs pour

⁴⁹La référence au cheval et au cerf était une allusion à nos confréries respectives.

dire à son tour : *C'est ça, c'est ça, et demain tu leur referas ta tirade sur la fraternité virile des combattants...* Il ajouta, *Non, tu leur diras qu'on s'entraînait à tuer au combat au corps à corps.*

Je me redressais sur les coudes et lui dit à voix basse en lui caressant les cheveux

- *Idiot, moi je préfère t'aimer que de tuer des pauvres types à la lame.*

Il ne s'en suivit pas un éclat de rire, pour une fois, mais un besoin de se serrer très fort l'un contre l'autre. Le sommeil vint très vite. La nuit n'était pas finie, réveillés l'un et l'autre par je ne sais quel instinct, nous entreprîmes de renouveler la chose. La synchronisation de nos corps nous stupéfia l'un et l'autre, déclenchant en moi des réactions réflexes assez improbables comme si mon corps l'accueillait totalement sans aucune défense. J'étais impressionné par la force qu'il dégageait à ce moment. A mon tour, je me sentais comme emporté par le vol d'un oiseau puissant. J'avais l'image de lui en être mythologique déployant ses ailes majestueuses pour m'emporter. Nous étions assez télépathes pour percevoir ce qui se passait dans le corps de l'autre et pour ajuster nos rythmes pour parvenir à nous synchroniser. Puis nous nous endormîmes l'un contre l'autre, dans un total abandon.

Le lendemain, l'atterrissage fut sévère. Quelle gueule de bois ! Dans un demi-sommeil, je me dis d'abord : « Quel drôle de rêve j'ai fait ! » Puis commença un vague doute : « Mais était-ce bien un rêve ? Et puis qu'est-ce

que l'on fait là comme cela à dormir l'un contre l'autre ?
Par le grand cristal lui-même ; on a baisé toute la nuit...

La première chose à faire : prendre de la distance. Je m'éloignais donc pour migrer à l'autre bout du lit. A mon grand désarroi, bien qu'endormi ASHLEM réagit à mon retrait en palpant le lit d'une main jusqu'à me localiser. Puis il revint se blottir contre moi et pour faire bonne mesure me pris dans ses bras. Voilà autre chose, il me prend pour sa mère maintenant. Par tous les rats, nous voilà beaux ! Que faire ? Le repousser ? Le réveiller ? Dans ma tête les pensées défilaient à toute vitesse.

Voyons, faisons le point : ma compagne est enceinte et se retrouve au loin, certes bien entourée mais sans moi. Et moi ici, qu'est-ce que je trouve à faire ? Je m'envoie en l'air avec ASHLEM ! Beau travail, bravo... Et avec quel panache ! Bon d'accord, je l'ai bien fait grimper au rideau mais quand même, vraiment cela ne se fait pas. Peu à peu les souvenirs gênants de la nuit revenaient. Oh non, ce n'est pas possible, on a quand même pas fait ça, ni ça ; et puis pas ça aussi, et quand même pas comme ça ! A chaque fois la réponse était oui. J'étais consterné au dernier degré avec un mélange de honte et d'envie de rire tant la situation me paraissait aussi énorme que grotesque.

Mais non, nous n'avions pas baisé, c'était bien pire, on s'était réellement aimé et avec une intensité troublante. Nous n'avions pas été directement élevés ensemble et n'étions pas frères de vie mais j'avais tout de même un

peu l'impression dérangeante d'avoir couché avec un frère, en tout cas d'avoir fait une sacrée transgression. Je n'avais encore jamais ressenti ce malaise avec personne.

Quand il s'éveilla, tout contre moi, je sentis aussitôt le malaise ; il s'écarta de moi sans brusquerie avant de se redresser. Je me sentis obligé de lui dire :

- « *Tu sais, nos compagnes comprendront, elles se doutent bien qu'on ne va pas vivre comme des moines pendant des mois.* »

Il esquissa un sourire mais le malaise demeurait. Le problème était bien au-delà.

Il ne répondit rien verbalement mais je perçus ce qu'il pensait. Il était troublé par la force incroyable de ce que nous avons vécu ensemble. Il avait certes déjà connu des jeux sexuels gentils avec des garçons mais jamais au point de se lâcher à ce point. J'aurais préféré ne pas percevoir la suite : même avec les femmes il n'était pas habitué à ce genre d'accordage des corps et des esprits. Ce qu'il venait de vivre avec moi le plongeait dans un abîme de perplexité. Lui comme moi étions abstinents depuis le départ de nos compagnes il y avait plusieurs semaines. Il y avait plus de huit ans que je n'avais pas eu de rapports physiques avec un homme, j'en avais perdu l'habitude. Je ne m'attendais pas à un tel effet même si j'avais déjà connu une telle communion physique et psychique avec ETA-ARAM. La grande différence était que pour moi, cette expérience n'entraînait pas en concurrence avec ma relation avec

SHANNA mais je compris que pour ASHLEM, cela faisait vraiment confusion.

Percevant cela, je me mis à culpabiliser bien davantage. Étions-nous tombés amoureux l'un de l'autre ? Avions-nous par cette partie de jambes en l'air⁵⁰ portés atteinte à nos couples respectifs ? Bon d'accord, on a tous les deux des belles jambes mais quand même, ce n'est pas une raison pour agir ainsi. SHANNA m'avait autorisé à des rapports avec des hommes mais accepterait-elle que je tombe amoureux à ce point ? Et d'ASHLEM en plus qu'elle adorait. Quelle trahison ! Une autre peur venait sourdre : l'avais-je perdu lui aussi ? Allait-il demander à changer de binôme, et rompre le contact avec moi ? J'étais éloigné de ma famille, de ma compagne et de mes frères et sœurs de vie et la perspective de le perdre lui aussi me fendait le cœur. J'avais presque envie de l'implorer pour garder son amitié.

Il perçut aussi mon désarroi et je vis qu'il se posait les mêmes questions. Nous avions franchi inconsidérément une frontière et nous étions en terre inconnue sans savoir comment revenir de l'autre côté de la ligne rouge. Il était en effet peu crédible de dire après une telle nuit torride : « Pardon monsieur, je vous ai pris pour ma femme, je suis désolé, c'était un accident ». Je me risquais alors à dire :

- *Quel bazar ! Qu'allons-nous faire maintenant ?*

Il fit un geste d'impuissance.

50L'expression littérale était « entremêlée les jambes ».

- *Mais au fond, est-ce que tu regrettes ce que nous avons fait cette nuit ?* Demandais-je. La réponse vint du tac au tac.

- *Ah non alors !* Le ton était sans appel, le cri du cœur.

- *Moi non plus, je ne regrette rien !* Dis-je.

Et nous partîmes à rire, nous serrant un instant l'un contre l'autre. Notre permission touchait à sa fin et il fallait nous préparer pour rentrer à notre poste en fin d'après-midi. En fait, nous ne savions pas quelles seraient les conséquences de notre acte. Elles ne le furent pas là où nous les attendions. Nous allions bien voir.

Une fois revêtus de nos uniformes, nous étions d'autres hommes. Le jeu était bien fini mais il manquait un rituel de passage pour revenir à notre réalité habituelle. Au moment de quitter l'appartement, nous nous retrouvâmes côte à côte juste derrière la porte. Comment faire ? Fallait-il s'embrasser ? Je sentis une gêne pendant une fraction de seconde. Je vins le frôler et effleurais de ma face son épaule comme font les félins pour se saluer. Il comprit l'image et répondit mentalement : *Salut mon lion*. Il ajouta verbalement, *tu sais, c'est étrange mais depuis que l'on s'est aimé, je me sens plus entier en tant qu'homme*.

Je fis alors un pas en arrière et tendant la main droite vers le sol, la paume face à lui, la main gauche posée sur mon cœur, je m'inclinai devant lui en fléchissant le

genou droit. C'était la façon de faire une révérence en Atlantide, marque du respect le plus élevé.

Interloqué et croyant à une bouffonnerie de plus, il chercha à lire dans mon esprit, d'autant plus inquiet qu'il ne trouvait pas où était la blague. Il n'y en avait pas. Je formulais à voix haute.

« Je salue mon ami et compagnon d'armes, fidèle à la cause que nous défendons » Je rajoutais mentalement « *Je ne sais pas ce qui nous attends dans les tunnels mais faire l'amour avec un homme de ta valeur a été un des grands honneurs de ma vie* ». ⁵¹

Sans un mot, il s'inclina devant moi à son tour de la même manière. Il m'envoya le message télépathique : « *Ne t'en fait pas, tu seras toujours mon ami* ». Aucun mot de sa part n'aurait pu me toucher davantage à ce moment-là.

-Toi aussi, tu seras toujours mon ami ;
Répondis-je en silence.

Nous-nous regardâmes en coin un instant silencieusement. ASHLEM m'envoya :

-Toi, mon salaud tu sais y faire...

⁵¹Les effets auraient été différents si j'avais dédié cette relation si singulière au service de tous les êtres.

Je répondis du tac au tac, toujours télépathiquement :

-Toi, mon cochon, tu aimes ça...

Un éclair amusé traversa nos regards. ASHLEM enchaîna à voix haute :

- Ce n'est pas tout mais il nous faut aller bosser, on discute, on discute, mais nous avons des ennemis à tuer. Allez ouste !

Nous avons clos l'épisode. Puis nous sortîmes en ville, traversant volontairement le quartier aux épices et aux parfums. C'était le lieu où se mêlaient les senteurs, les saveurs et les couleurs. Il était stupéfiant de voir que même là, tout était animé comme avant. Nous fîmes un dernier détour pour traverser un des grands parcs de la ville. Il y avait des prairies (désormais mises en culture, siège oblige), des étangs, des bois formés de grands arbres. Des buttes rocheuses et cascades artificielles suggéraient les paysages de la cordillère dont la végétation était massivement reconstituée ici. Par endroits, la végétation était luxuriante et les floraisons de l'été encore bien abondantes malgré la chaleur. Voir ce spectacle nous faisait du bien avant de rejoindre la grisaille sinistre de l'usine enterrée qui nous servait de cantonnement. Nous avons fait le plein de vie autant que nous avons pu. Au fond de nous-mêmes, nous savions que nous allions affronter un océan de mort sans savoir si nous allions pouvoir le traverser pour gagner l'autre rive.

Cette nuit fut la seule occasion de cette vie de communier charnellement tous les deux. Cela n'en influença pas moins fortement la relation. Une fois parmi nos camarades, nul ne se rendit compte d'un quelconque changement et il n'y eut aucune allusion à notre aventure si singulière. Heureusement, la télépathie n'implique pas la clairvoyance. Cet événement demeura notre secret partagé. Seul USHTAR détecta l'affaire mais il n'en fit qu'une fois mention pour dire qu'il comprenait cela et il se abstint de tout jugement. Du reste, il aurait été mal placé pour le faire, ayant agi de manière similaire de son côté avec un camarade.

Suite cet épisode, nous avons veillés à garder physiquement une certaine distance, à éviter les blagues salaces entre nous ainsi que de chahuter de manière pouvant nous échauffer à nouveau. Par contre, psychiquement cette situation nous avait considérablement rapprochés. Même si nous n'en parlions pas, je savais qu'au fond nous en gardions tous les deux un souvenir puissant de cette nuit si particulière. Au fond, nous n'avions rien fait d'autre que de nous faire du bien mutuellement. C'est seulement dans les coups durs que nous cherchions la proximité mutuelle, comme l'arbre dans la tempête cherche le soutien indéfectible du rocher que nous étions l'un pour l'autre. Il y avait désormais un pacte entre nous et il devait se réactiver vie après vie.

J'étais encore en contact télépathique avec SHANNA. Souvent le soir, quand il y avait un temps calme je me concentrais en pensant à elle et en général le contact s'établissait. Cela fonctionnait un peu comme le téléphone mais en créant une bulle d'intimité partagée à la fois sensorielle et émotionnelle. Avec force circonvolutions je lui évoquais l'histoire avec ASHLEM. Comme souvent sa réaction fut surprenante :

- « *Et alors ? Au moins vous êtes encore vivants et en bonne santé pour arriver à vous aimer. C'est ça la nouvelle catastrophique que tu as à m'annoncer ? Prenez soin l'un de l'autre au lieu de m'inquiéter pour des vétilles* ». C'était du SHANNA dans le texte. Comme je l'adorais. Elle avait bien d'autres préoccupations, son ventre grossissait et elle envisageait de se replier dans un « Crannog » plus haut dans la montagne pour donner la vie à l'enfant en toute sécurité. En effet, elle était très éprouvée par les nouvelles du front ; les cités assiégées tombaient les unes après les autres. La télévision avait filmé en direct la chute de la cité sainte de PEOS dont les derniers défenseurs s'étaient suicidés dans les sanctuaires afin de ne pas tomber vivants entre les mains des adeptes de BAAL-ILLAL. Chose gravissime, PEOS était une cité à cristaux et on ne savait pas ce qu'il en était advenu. Les fascistes concentraient leurs forces à présent contre les deux grandes poches de résistance : d'une part le nord et nord-ouest de l'île de POSEIDIA et d'autre part la capitale elle-même. Le front nord parvenait à résister efficacement, l'armée avait pu

s'y replier en bon ordre et bénéficier d'immenses bases souterraines où se réfugiaient aussi des populations nombreuses. A l'origine, il s'agissait de carrières souterraines creusées dans les profondeurs des montagnes pour exploiter les gisements de granite ou de dolérite sans entamer la beauté des montagnes dont les Atlantes étaient si fiers. Par la suite, ces imposantes fourmillières furent transformées en bases militaires inexpugnables. C'était ce qui permettait de repousser toutes les attaques avec succès mais la pression ne cessait de monter et une rupture du front était à craindre tôt ou tard. SHANNA ne voulait donc pas rester dans des basses vallées trop exposées aux attaques.

Par contre, dans les colonies, les putschistes reculaient, en particulier en méditerranée, en Europe et en Afrique où la guerre de conquête tournait au désastre pour eux. Les transferts technologiques avaient rendu possible une résistance locale efficace. Dans de telles circonstances, le fait de savoir où nous avons mis nos honorables queues la nuit dernière n'était effectivement pas d'une priorité vitale. Elle avait raison sur ce point.

Les choses n'étaient pourtant pas si simples ; quelques jours après, j'eus un nouveau contact avec SHANNA. Elle était inquiète et je sentis tout de suite que quelque chose la chagrînait. Je l'invitais donc à me le dire.

- *Je sens que nous nous éloignons l'un de l'autre de plus en plus. Tu sais, j'ai fait un*

rêve dans lequel ASHLEM et toi tombaient dans un précipice sans fin. Dans votre chute, vous vous cramponniez l'un à l'autre sans pouvoir rien faire. Je me suis réveillée alors horrifiée.

Je repensais évidemment à la fameuse soirée avec ASHLEM.

- Pardonne-moi, je regrette sincèrement ce que nous avons fait lui et moi. Je te promets que cela ne se renouvellera pas.*
- Non, ce n'est pas pour moi. Je me contrefiche que tu ais couché avec lui. Dans la situation actuelle, qu'est-ce que cela m'enlève ? Tout ce qui m'importe est de te retrouver vivant. Non, c'est pour toi que je m'inquiète. Vous avez créé un pacte entre vous, à la fois de combattants et d'amants, même si ce n'a été qu'une fois. Cela fait comme un court-circuit en toi. Je sens que c'est très dangereux pour l'avenir.*

Je sentis monter un profond sentiment d'angoisse en moi que je ne pouvais lui cacher.

- Je ne veux pas te quitter, je veux rester ton mari.*
- Je le sais bien, je sens bien que tu m'aimes, et cela me fait chaud au cœur.*

Le problème n'est pas là. Tu restes mon mari et je suis ta femme. C'est sur le long terme que cela m'inquiète pour toi. Transmet à ASHLEM toute mon affection.

Ce fut un de nos derniers échanges télépathiques direct.



La chute

La période qui suivit connu une aggravation de la situation. Les fascistes utilisaient les habitants des territoires conquis, raflés comme boucliers humains mobiles. C'était très simple, ils envoyaient en avant des masses de vieillards, d'enfants, de femmes sous la menace de leurs armes directement sur nos lignes. Tous ces gens n'étaient là que pour mourir. Bien sûr, les attaquants se mêlaient au troupeau humain affolé, pour s'infiltrer. Les défenseurs avaient alors le choix entre assassiner en masse les gens pour qui ils se battaient (éventuellement leurs proches) ou les épargner avec deux conséquences certaines : se faire trucider à bout portant par les assaillants et ensuite, livrer de fait les habitants du quartier qu'ils défendaient à la cruauté des assaillants qui pouvaient les réutiliser ailleurs comme boucliers. On fait difficilement plus pervers. Daesh peut aller se rhabiller dans le concours du musée des horreurs. Suite à plusieurs attaques de ce genre, l'état-major donna l'ordre de tirer dans le tas indistinctement. J'eus la chance de ne jamais me retrouver dans cette situation.

Un autre cap fut franchi quand la date de l'ultimatum envoyé aux ennemis expira. Officiellement, tous les prisonniers furent exterminés, même les blessés. Dans les faits, un nombre important, peut-être la majorité, jugés fiables, furent intégrés dans nos forces comme « volontaires ». Cette nouvelle donne était particulièrement grave pour nous car nous pouvions

supporter d'ôter la vie à certains dans la mesure où nous en sauvions d'autres en les épargnant. Cela nous permettait une sorte de compromis avec nos valeurs. Par contre dans cette nouvelle situation, nous étions assignés à devenir des tueurs implacables ce qui nous était insupportable.

Désormais, nous avions interdiction de faire des prisonniers ou d'épargner qui que ce soit. Je compris que cette guerre n'aurait aucune limite, toutes les barrières fondamentales allaient sauter les unes après les autres.

La pression sur notre usine ne cessait de se renforcer, les attaques étaient devenues quotidiennes et parfois plusieurs fois par jour. Nous commençons à avoir des pertes, ce qui signifiait de devoir perdre des copains et à nous épuiser face à ce harcèlement constant.

Un jour, notre unité se retrouva nez à nez avec une unité ennemie et un affrontement direct s'engagea. Nous étions dans une longue galerie principale donnant sur de multiples galeries secondaires en cul de sac. Notre unité pris le dessus, les ennemis qui le purent prirent la fuite et nous restâmes maîtres du terrain sans pertes mais avec quelques blessés légers. L'officier commanda de nettoyer la zone, c'est-à-dire concrètement de liquider les ennemis que nous trouverions dans les galeries adjacentes sans issues. Chaque binôme devait explorer un bout de galerie et si besoin, faire le sale boulot. Me voici avec ASHLEM,

mon binôme, avançant à la lueur de la lampe frontale. Et merde, il y a des types au fond ! On s'approche, deux hommes étaient adossés tremblants contre la paroi. Ils portaient comme nous un uniforme Sali par la poussière des tunnels mais ils étaient indemnes. Deux grands blonds, très clairs d'yeux et de cheveux. Des hommes magnifiques.

Ils avaient jeté leurs armes devant eux et nous regardaient comme deux loups acculés par la meute et attendant le coup de grâce. Nous avançâmes vers eux, jusqu'à pointer nos lames contre leurs corps. Soudain, l'un d'eux bondit en se mettant devant l'autre : *Tuez-moi mais épargnez-le !* Nous implora-t-il.

Comble de l'horreur, c'étaient de très beaux mecs... Nous avons déjà tué des ennemis, de loin avec des lasers, sans être certain que c'étaient nos tirs qui les avaient foudroyés. Nous avons aussi tué lors de mêlées furieuses dans des corps à corps improvisés. C'était bien plus violent, horrible même, mais c'était dans le feu de l'action. Qui pouvait perforer froidement ces jeunes hommes comme de vulgaires sacs de sable ? Et en plus, manifestement des hommes qui s'aiment.

Mon binôme et moi échangeâmes un regard accablé : nous avons face à nous notre exact symétrique car non seulement nous leur ressemblions mais de plus, nous aurions pu réagir exactement de la même manière qu'eux.

Une conversation télépathique s'engagea à toute vitesse :

- *Impossible de tuer ça !*
- *Que faire d'eux ? On ne peut pas les amener avec nous...*
- *Comment peut-on faire du mal à ça ?*
- *On ne peut pas dire qu'on ne les pas vu dans la galerie...*

Je voyais l'arme d'ASHLEM trembler tant il était en tension. Je devais trembler aussi tant la situation était insupportable. En fait nous étions tous les quatre à trembler, terrifiés que nous étions tous. Ce genre de situation est très dangereuse et il ne faut surtout pas les faire durer tant un dérapage dramatique peut se produire à tout instant. Il fallait d'urgence trouver une issue.

Soudain une inspiration. J'ordonne aux deux gars à voix basse :

-Poussez un cri ! Allez, gueulez un coup ! Ils obéirent sans conviction.

Mon binôme les invectiva en chuchotant :

- Mais non, crétiens, vous n'êtes pas en train de vous.... Gueulez comme si on vous crevait !

Craignant que l'on nous observe depuis le tunnel principal, nous simulâmes le geste leur planter nos lames dans le corps. Le fer vint heurter la paroi juste à côté et je lu la peur dans les yeux de l'homme face à moi. Ils eurent le bon goût de pousser de grands cris d'agonie avec modulation, plus conforme aux critères de l'armée. Je mimais le geste de retirer la lame en

repoussant le garçon avec le pied, mon binôme fit de même. Ils furent bien inspirés de se laisser glisser au sol en râlant d'une manière très professionnelle. Mon binôme brandi sa lance au-dessus de l'ennemi au sol, d'un geste vif qui me fit craindre le pire. Je fis de même et nos lances s'abattirent comme pour clouer les soldats au sol, à l'image de papillons épinglés sur une planche, les frôlant de justesse. Magistral ! On aurait dit des demi-dieux terrassant un dragon. Il n'y avait plus qu'à faire semblant d'essuyer nos lames, à ramasser les armes des ennemis et à prendre congé. En me retournant vers l'entrée, j'entendis dans un murmure « *merci les gars* ». Nous les laissâmes ainsi terrifiés mais sains et saufs dans la galerie obscure. Par le dieu Cerf lui-même, que personne n'aille vérifier après nous. De retour dans la galerie, deux autres s'apprêtaient à s'engager dans le tunnel où étaient nos protégés du jour.

-C'est bon les gars, on a fait le boulot, on en a eu deux, dis-je

Mon binôme ajouta :

- On les a massacrés et ils ne sont pas beaux à voir. Horrifiés, ils firent demi-tour.

Ouf !

L'officier nous appela. Soudain saisis de terreur, nous crûmes notre supercherie découverte. On va finir au poteau pour trahison ! Il nous mit chaleureusement la main sur l'épaule en nous disant

- *Ça va les gars ?*

- *Oui, Oui, ça va.*

Il avait manifestement pris cette panique pour de l'émotion, il reprit plein d'empathie :

- *J'ai appris que vous venez d'en crever deux. Je sais, pour moi aussi c'est dur mais on est bien obligé de bousiller ces ordures comme vous venez de le faire. Vous êtes de bons gars.*

Nous eûmes l'intelligence de ne pas nous regarder car ce n'était pas le moment d'exploser d'hilarité. Je me suis ensuite demandé ce que les garçons que nous venions d'épargner étaient devenus. Avaient-ils été éliminés par une autre de nos patrouilles ? S'étaient-ils perdus dans le dédale sous-terrain ? Avaient-ils retrouvé ceux de leur camp ? Si oui qu'en avaient-ils fait en les trouvant sans leur unité et sans armes ? Avaient-ils été réarmés et renvoyé contre nous ? Je pensais n'avoir jamais la réponse.

Quelques jours après, en passant à un carrefour de tunnels, nous vîmes un curieux petit édifice formé de blocs empilés sommairement. En nous approchant nous vîmes que cette pyramide improvisée était couronnée de deux têtes coupées aux yeux et aux lèvres cousues. Ces têtes avaient des cheveux blond-clairs. A côté des têtes étaient disposés les insignes des soldats ennemis.

Mon binôme et moi sûmes tout de suite de qui il s'agissait. L'officier examina la chose et déclara ;

Voilà ce qu'ils font à leurs déserteurs. Mais pourquoi les avoir laissés là dans un croisement de tunnel ? Dans ces cas, ils les exposent au dehors pour les montrer pour l'exemple après les avoir torturés. Alors pourquoi ici ? Il se ravisa en nous regardant :

C'est pour nous ! Ils nous envoient un message...

Mon regard croisa celui d'ASHLEM, accablé au dernier degré qui se mordait la lèvre pour ne pas exploser, ses yeux étaient rouges et brillaient de larmes silencieuses. Je devais faire de même. L'officier croisa notre regard d'un air sévère. Il nous prit à part un peu plus tard :

- *Qu'est-ce que vous avez encore foutu avec ces deux-là ?*

Je lui racontais l'anecdote. Sa réaction fut très sèche :

- *Maintenant vous avez vu ce que cela fait quand on veut les aider.*

- *Sachez que je pourrai vous faire arrêter pour désobéissance aux ordres et que vous pourriez en répondre sur votre vie. Voyant notre état, il se radoucit, nous prenant tous les deux par l'épaule. Il ajouta contre toute attente : Vous êtes le meilleur binôme de cette unité et le meilleur que j'ai connu. Je respecte votre peine. Mais c'est fini la bonté avec eux.*

Le soir même, ASHLEM et moi étions dans l'armurerie occupés à ranger les dards métalliques des arbalètes

dans des tiroirs de la réserve. Nous reparlions de cet épisode dont nous n'arrivions pas à nous remettre. Pour la première fois, j'avais envie de désertier et de fuir toute cette folie mais je savais que le piège s'était refermé autour de nous et qu'une souris n'aurait pu passer entre les lignes ennemies tant les forces qui nous encerclaient étaient nombreuses. Dans la conversation, ASHLEM lâcha : *En les épargnant nous avons aggravés leur sort, il aurait mieux valu pour eux qu'on les tue proprement sur le moment.*

Cette phrase fut insupportable. Pour la première fois de ma vie, j'explosais contre ASHLEM en hurlant : *Ta gueule ASHLEM, ferme ta gueule !* Mes propos le cinglèrent avec une violence que je n'avais jamais eue contre lui. Je fus sidéré moi-même du ton tranchant que pris ma voix. Au-delà de la voix, s'était produite une véritable vague énergétique littéralement meurtrière qui accompagna la parole. Je fus choqué moi-même de la violence qui m'animait alors. Suivit un silence de sidération mutuelle comme après une explosion. Nous avions déjà eu des colères, et plus d'une fois ; mais jamais quelque chose d'aussi violent.

Puis je le regardais et la vis aussi touchée que si je lui avais envoyé un bocal d'azote liquide à la figure. Je réalisais que c'était un peu comme si je venais de le tuer. Aussitôt, je regrettais ma réaction. Je bondis sur lui pour le serrer dans mes bras. Il était tout raide, comme figé : *« Pardonne moi ASHLEM, je t'ai blessé, mon ASHLEM »*. Je ressentais et je lui envoyais alors une vague d'amour assez forte pour faire fondre un iceberg.

Il se détendit alors et me serra aussi. Je sentis qu'il était pris de sanglots. Je lui murmurai à l'oreille.

- *ASHLEM, je t'en prie, retiens-toi.* Il ne répondit pas mais je sentais qu'il commençait à pleurer.
- *Non, ne pleure pas, sinon je vais m'y mettre aussi ;* ajoutais-je. Incapable de se contenir, il pleurait contre moi. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Autant je percevais la vigueur de son corps, autant je percevais aussi son extrême vulnérabilité émotionnelle à mon égard. Un message télépathique apparut dans mon esprit « *pardonne-moi, cette guerre me rends fou* ». Je ne sais qui pensais cela de lui ou de moi ou des deux. Certains messages télépathiques naissent littéralement « entre » deux esprits au point qu'on ne peut dire qui en est à l'origine.
 - *ASRAAN, j'ai peur. Jamais je n'ai eu aussi peur, pas tant de mourir. J'ai peur de devenir un monstre.*
 - *Moi aussi j'ai peur.*

Je n'avais aucun mot pour le réconforter. J'avais l'image de figures sinistres dansant sur les murs des couloirs qui partaient du local où nous étions. C'était comme si des formes menaçantes étaient prêtes à fondre sur nous. J'avais bien plus peur de mes démons intérieurs que je sentais croître chaque jour.

A ce moment-là, j'eus à mon tour la vision de deux hommes tombant dans le vide et se raccrochant désespérément l'un à l'autre mais incapables de stopper

la chute vertigineuse. Une angoisse terrible m'étreignait car je percevais le danger mortel mais aussi quelque chose de pire encore qui s'approchait, prêt à, nous engloutir tous.

Nous n'avions pas besoin d'en parler, il éprouvait la même chose. Nous tombions, tombions, tombions sans fin...

Puis, quelque chose s'activa en moi et je me détachais de lui doucement sans le rejeter. Je m'assis en tailleur et le fit s'asseoir à mes côtés mais sans aucun contact.

-ASHLEM, nous allons réciter la prière d'Un ! Il acquiesça et nous scandâmes en parlé-chanté la prière essentielle de la loi de Un. Puis nous récitâmes à voix basse le mantra de l'amour universel et nous restâmes un instant silencieux. Autour de nous, je ressentais que les ombres se dissipaient et l'impression d'un étai se desserra. Ce fut une des dernières fois que nous arrivâmes à prier ensemble, et même à prier tout court. Nous étions comme deux enfants apeurés mais nous éprouvâmes à ce moment un réel réconfort.

De ce jour pourtant, nous ne laissâmes plus aucun ennemi vivant derrière nous.

Une autre fois, notre formation fut attaquée par surprise par le côté d'un tunnel ce qui nous amena à nous diviser en deux. Je me retrouvais ainsi séparé du gros de mon unité et surtout d'ASHLEM, mon fidèle binôme, par un groupe de soldats ennemis. Le combat s'engage et s'enrage. ASHLEM se rendit compte de ma situation

vulnérable, pris d'une espèce de folie, il se jeta en plein dans le groupe des ennemis, suivi des autres combattants du groupe. Avec une intrépidité qui confinait à la folie, il se rua sur eux, en pourfendant plusieurs au passage, semant la mort avec une sauvagerie inouïe pour le gentil jeune homme réservé qu'il était habituellement. Je passe sur les détails sanguinaires de la scène extrêmement violente. Puis, les ennemis ayant eu leur compte, je le vis me foncer dessus, l'uniforme maculé du sang qui avait giclé dessus. Il jeta son arme et plongea littéralement sur moi pour me serrer à m'étouffer comme pour un plaquage de rugby. Ma première réaction fut de le traiter de malade qui a risqué 20 fois de se faire trouer la peau (je pense que je n'avais pas encore réalisé à quel point j'étais menacé). Sa seule réponse fut avec une spontanéité désarmante : « *Je croyais t'avoir perdu* ». Je réalisais alors à quel point il tenait à moi et allait veiller sur moi plus que sur lui-même pendant tout le siège. J'avais eu très peur pour lui en le voyant prendre de tels risques. Je commençais à peine à réaliser à quel point j'étais attaché à lui.

Quelques jours plus tard, une situation similaire se produisit et ce fut mon tour de prendre des risques et de me déchaîner comme un fou pour le tirer d'affaire.

ASHLEM et moi étions devenus frères d'armes, à la vie et à la mort. On pourrait dire frères de sang, le sang versé l'un pour l'autre. Ce pacte de fait fut pour beaucoup dans notre survie dans cet enfer. Il fut aussi beaucoup dans le fait de nous plonger dans un autre

plus pernicieux car il y eu encore et encore d'autres scènes sanglantes.

Cette loyauté infailible état-elle merveilleuse ou monstrueuse ? Notre union secrète n'était-elle pas aussi le moteur de cette violence exacerbée ?

Notre bataillon continuait à tenir un vaste quartier à partir de l'usine qui nous servait de base, même si la fréquence et l'ampleur des attaques ne cessaient de monter. Surtout, les attaques venaient d'endroits différents comme si l'ennemi s'infiltrait de plus en plus dans la fourmilière. Au début, notre unité d'une vingtaine d'hommes se trouvait dans la grande salle avec les autres. En examinant soigneusement les lieux, je remarquais une sorte de mezzanine vitrée dominant de part et d'autre deux vastes salles souterraines, deux grands entrepôts d'usine. En bas, logeaient plusieurs autres unités qui formaient des campements espacés. Sans doute plus de ceux cent hommes dormaient la nuit dans les deux vastes volumes contigus. Il y avait encore d'autres salles comparables utilisées comme campement par d'autres unités mais aucune n'avait cette mezzanine.

Une image me traversa l'esprit ; en cas d'attaque surprise, ne faudrait-il pas prendre position sur cette mezzanine ouvrant sur les deux salles ? De plus, sur les côtés des corridors discrets menaient vers l'extérieur de l'usine. Quoi de mieux que d'y faire camper une unité ne serait-ce que pour en protéger l'accès ? Je montrais les lieux à notre officier qui en convint. Nous montâmes

d'un étage. C'était un homme intelligent qui prenait en compte nos avis.

Malgré le danger constant, il régnait dans ces lieux une ambiance de camps de vacances et une grande convivialité existait entre des soldats qui pour beaucoup se connaissaient depuis longtemps. Malgré et peut être à cause de la situation, il y avait beaucoup de rires et de propos légers voire grivois. Des couples de circonstances se formaient entre hommes par ailleurs en couples avec des femmes pour la plupart. Au début, cela me semblait naturel tant était grand le besoin de réconfort. Ensuite, se répandirent des flirts à partenaires multiples. Cette sexualité débridée, très inhabituelle chez des jeunes élevés dans des confréries, me semblait malade comme si ces jeunes avaient l'intuition de ce qui se préparait. Nous étions plusieurs à y voir de sombres présages. Du coup, nous restions en dehors de ces jeux.

Cette guerre se jouait aussi sur un plan psychique. Nos ennemis avaient mobilisé pour leur cause des cercles de « spécialistes du mental » de la secte de BAAL-ILLAL. Il s'agissait de télépathes mais qui contrairement à nous semblaient dépourvus d'empathie affective. Ils scannaient les esprits à froid sans compassion. Ils avaient donc divers spécialistes capables de perception subtiles et utilisés pour l'espionnage. Il y avait aussi des personnes spécialement entraînées pour agir en groupe à distance sur nos chefs, altérer leur santé, leur discernement voire infléchir des décisions ou causer

leur mort. Leur rêve était évidemment de s'emparer de cristaux pour décupler de telles interventions.

Du côté gouvernemental, il n'y avait pas d'utilisation comparable des forces du mental pour mener la guerre sur ce terrain. Par contre, des cercles pratiquants de la loi d'Un furent volontaires pour constituer un parapluie protecteur autour de nos dirigeants et des personnalités menacées par l'emprise psychique à distance. Cependant, il fut décidé de s'abstenir d'utiliser les cristaux ainsi que la puissance mentale à des fins guerrières.

Dans les unités composées de membres de confréries existaient un certain nombre de personnes possédant des perceptions subtiles hors du commun. D'autres avaient un entraînement mental suffisant pour avoir développé des capacités mentales que l'on pourrait juger impossible. Il n'y avait là rien de magique mais les effets d'un patient et rigoureux entraînement psychophysique depuis l'enfance, exactement à l'image de sportifs de compétition qui atteignent des performances jugées impossibles au commun. Cela commençait dès le jeune âge par le développement du calme mental et de la concentration. Sur cette base se développaient des pratiques spécialisées qui pouvaient aller de la compétition sportive à la pratique de la musique ou de la danse à un très haut niveau, en passant par le développement de capacités mentales très au-delà de tout ce que l'on imagine aujourd'hui. Il en allait de même pour les capacités de réflexion, d'étude ou de création quel qu'en soit le domaine.

Le bataillon qui tenait quartier dans cette usine avait cette spécificité, composé presque uniquement de jeunes hommes recrutés dans les confréries de la cité et de l'île de POSEIDIA, la plupart d'entre nous avaient une sensibilité, artistique, émotionnelle mais aussi télépathique très au-delà de la moyenne. Nous étions à la fois des jeunes gens tout à fait ordinaires mais par moment s'activaient en nous des fonctionnements peu communs dont nous étions les premiers surpris nous-mêmes. Une de nos caractéristiques était que nous allions très loin dans tout ce que nous entreprenions, ce fut hélas aussi vrai pour la violence de la guerre. Une autre caractéristique était l'attachement extraordinaire que nous nous portions les uns aux autres. Il y avait bien-sûr des affinités et des préférences, y compris parfois de l'agacement ou de la jalousie mais l'affection dominait de beaucoup. Ce point précis nous différençait beaucoup des autres Atlantes de notre âge bien plus distants entre eux. Il explique aussi les comportements que nous avons spontanément les uns envers les autres au combat. Ce n'était pas la norme en Atlantide. Nos officiers en étaient très surpris même si celui qui commandait notre unité fonctionnait aussi sur ce mode. Nous étions à la fois des soldats dociles et disciplinés, respectueux de la hiérarchie mais nous pouvions parfois contester un ordre, ce qui au lieu de déclencher une répression sauvage produisait une négociation avec nos officiers. Notre officier supérieur avait été choisi par l'état-major par sa capacité à gérer ce genre de troupe improbable. Il savait que nous étions des soldats fiables mais que lorsque nous allions frontalement contre un

ordre donné, c'est que nous avons de bonnes raisons. En fait, il y avait deux hiérarchies ; celle officielle de nos officiers et celle de nos confrères qui continuaient à exister discrètement. Pour que les choses fonctionnent, les deux hiérarchies devaient se légitimer constamment. Par exemple, nos confréries contestèrent l'ordre de tuer les prisonniers et imposèrent (avec les formes) l'intégration de ceux qui nous semblaient fiables comme compagnons d'armes, en totale contradiction avec les ordres centraux. L'officier supérieur accepta sans le reconnaître officiellement et les hommes intégrés se révélèrent tous de loyaux compagnons jusqu'au bout, c'est à dire jusqu'à la mort. Ils nous racontaient l'enfer qu'ils avaient connu dans l'armée putschiste, contraints d'accomplir nombre d'atrocités. Un jour, ils nous firent jurer de les tuer tous s'ils devaient tomber entre les mains de leurs anciens maîtres. Nous leur promîmes alors solennellement de le faire. Nous l'aurions fait sans hésiter, je pense.

Ainsi, nous contestâmes certains ordres d'attaques que nous percevions comme suicidaires. Nos faibles pertes comparées à d'autres bataillons s'expliquaient aussi ainsi. A l'inverse, nos officiers acceptèrent une opération pour délivrer certains de nos compagnons capturés que nous avons pu localiser par nos moyens peu conventionnels. Nos camarades furent libérés sans autres pertes que des blessés légers.

Je faisais partie des négociateurs susceptibles de discuter avec l'officier supérieur en cas de désaccord, au nom des confrères du cerf.

Régulièrement, nous avions nos cérémonies, en particulier les chants en commun dans la grande salle de l'atelier. C'était aussi l'occasion de chanter pour nos compagnons disparus. Nos belles voix graves emplissaient les vastes salles de l'usine comme elles l'auraient fait dans une salle de temple car les garçons de confréries apprenaient tous à chanter ensemble, ce qui n'était plus commun en Atlantide. Un jour, après un chant commun à la mémoire de camarades, notre officier vint me prendre à part. Ses yeux étaient brillants d'émotion. « *Comment arrivez-vous à chanter ainsi pour vos camarades perdus ? C'est tellement beau, je n'ai jamais rien entendu de semblable, c'est déchirant* ».

Je commençais par répondre ce qu'il savait déjà : nous étions entraînés à chanter ensemble dès l'enfance. Puis j'ajoutais :

- Non, il y plus. Nous y mettons tout notre amour. Tout est là. Si tu veux nous comprendre, il te faut savoir que nous avons été entraînés à aimer et que nous sommes plongés dans cette guerre. Sache que nous chantons aussi pour nos ennemis tués.

Dans le secret de mon cœur, je priais aussi pour les ennemis dont j'abrégeais si violemment la courte existence. Je ne tirais aucune fierté d'aller à l'encontre de mon éducation pacifique en tuant des jeunes gens et nous ne nous sentions pas des héros en faisant cela. Je ne voyais pas d'alternative, mes compagnons non plus. Quel était le pire mal ?

Depuis plus de deux semaines, une sourde inquiétude montait chez nous tous. Pour ma part, je faisais des rêves répétés d'invasion de notre usine par des hordes d'araignées. Les représentants des confréries tinrent un discret conciliabule. Nous avions tous le même pressentiment que quelque chose de néfaste se préparait. Certains d'entre nous, aux facultés plus développées eurent la perception d'un conciliabule se tenant chez les généraux ennemis au sujet de notre bataillon. Ils furent formels, la résistance extrême de notre bataillon et de notre quartier avait attiré l'attention sur nous. Nous ne tombions dans aucun piège tendu par les meilleurs stratèges ennemis et ce phénomène intrigua. Nos ennemis décidèrent que nous devions disparaître en tant que confrérie et en tant qu'unité militaire. Une équipe de stratèges furent mis sur le coup et un groupe de « mentalistes » dirigeait ses efforts contre nous. Quelque chose allait être tenté pour nous anéantir. Nous rencontrâmes l'officier supérieur pour le prévenir et lui demander des renforts ou d'évacuer l'usine préventivement. Il nous écouta poliment mais nous déclara que nous étions un bataillon phare, un modèle de résistance et que les renforts ne concernaient que les bataillons affaiblis alors que nous étions un maillon fort de la chaîne de défense de POSEIDIA. Quant à évacuer, il n'était pas question de reculer en abandonnant le site aux ennemis. Il n'y eu rien à faire. Il concéda des mesures de sécurité renforcées aux accès et la possibilité pour les hommes

de dormir avec leurs armes prêtes à servir, ce qui n'était déjà pas mal.

De notre côté, nous mîmes en place un cercle de protection mentale pour prévenir les interférences hostiles. En effet, plusieurs soirs de suite, nous nous sentîmes observés par je ne sais quoi de peu sympathique. Les choses se calmèrent ensuite, le cercle de protection fonctionnait correctement. Nous étendîmes aussi le cercle de protection à nos officiers sans qu'ils le sachent.

Nous avions aussi bien sûr des patrouilles en surface où les combats restaient plus limités à ce moment-là. A mesure que le bouclier énergétique faiblissait, des tirs de plus en plus destructeurs frappaient aléatoirement la cité. A un moment, les autorités décidèrent l'évacuation de toute la population dans l'infra-ville. Chaque quartier se vit attribuer une zone de l'infra-ville où chaque famille retrouvait un espace propre. Cet exode se passa dans le calme et dans une organisation impressionnante. A partir de ce moment-là, nos patrouilles de surface se faisaient dans des rues devenues désertes. La cité entière était devenue une ville fantôme d'un silence particulièrement sinistre. Ces patrouilles n'étaient pas sans risque dans la mesure où des commandos pouvaient s'être infiltrés dans la ville et des tireurs embusqués pouvaient être à l'affût dans les immeubles déserts. Un jour, nous nous retrouvâmes en patrouille dans le quartier de mes parents. Chaque binôme devait se répartir des rues et nous avions rendez-vous à un carrefour pour nous regrouper et faire le rapport. Le hasard fit qu'ASHLEM et moi marchions dans la rue

courbe où j'avais vécu. Certains immeubles semblaient intacts, d'autres avaient manifestement souffert. Le milieu de la rue était jonché de débris arrachés aux bâtiments par les explosions. Le vent faisait voler des bouts de tissus venus d'on ne sait d'où. En m'approchant, je vis que c'étaient des vêtements abandonnés. En passant devant l'immeuble, je m'aperçus que la porte sur la rue était béante et m'élançais à l'intérieur prêt à monter les escaliers pour aller dans l'appartement ou ce qu'il en restait car les toits et les étages élevés avaient particulièrement été atteints. ASHLEM me suivi et une fois dans le hall me pris de vitesse pour me barrer la route devant les escaliers.

– *ASRAAN, non.*

– *Qu'est ce qui te prends ? Laisse-moi passer, je veux juste voir comment c'est là-haut ; revoir chez moi, juste une seconde.* Mais ASHLEM ne bougea pas.

– *Non, il ne faut pas. Cela va te faire du mal. Ta famille est au loin, les réfugiés sont partis, tout est mort. Il n'y a plus rien de ta vie là-haut. Plus rien.*

Je fus pris d'une forte envie de pleurer que je contins. Il avait raison, tout était mort et je n'avais plus rien à faire là-haut. ASHLEM percevant ma détresse me regarda avec une intensité incroyable dans le blanc des yeux. Je lu dans ce regard une immense compassion et une non moins grande tendresse. Il me serra par les épaules avec force et dit :

- *Allez, on s'en va.*

Nous retournâmes dans la rue et reprîmes notre marche. Plus jamais je ne revins à cet endroit. Pour moi, une page avait été tournée pour toujours.

Le soir, nous étions de retour dans notre usine enterrée. USHTAR passa me voir comme il faisait chaque soir. Nous étions dans des patrouilles différentes et nous avions l'habitude de nous retrouver tous les soir. C'était pour nous deux un grand réconfort. Ce soir-là, il semblait porter toutes les peines du monde. Je réalisais la chance que j'avais d'avoir un ami tel que lui.

- *Tu sais, j'ai demandé à mon officier de rester sur la galerie avec toi cette nuit, mais il a refusé disant que j'étais affecté en bas.* De telles paroles de la part de quiconque d'autre auraient pu laisser croire qu'il me faisait des avances mais avec USHTAR, on était loin de ce genre de choses, c'était impensable. Non, il avait simplement besoin de ma présence. Je le regardais et pour toute réponse lui donnais l'accolade. Je perçu alors de son côté une tristesse infinie ainsi qu'une affection très touchante. Une bulle télépathique se forma alors. Simultanément, « entre nos esprits » jaillit l'image de la première nuit d'USHTAR au collège, lorsqu'il avait 7 ans et moi 8. Nous revîmes la manière dont je l'avais consolé alors. Puis il partit et descendit les escaliers pour rejoindre la plateforme inférieure où il devait stationner pour la nuit. *Ce soir il est bizarre,* me dit ASHLEM, *sa compagne lui manque comme pour nous tous.*

- *Non, répondis-je, je sens autre chose chez lui ce soir. Je ne suis pas sûr qu'il le sache lui-même ce qui l'attriste à ce point. Je ne l'ai jamais vu comme cela.*

C'est alors que monta en moi une angoisse de plus en plus forte. Sans savoir pourquoi je me rapprochais instinctivement d'ASHLEM. Je lui pris la main avant de sombrer dans le sommeil, ce que nous ne faisons jamais. Nous fûmes réveillés en pleine nuit par l'alerte. L'usine entière était devenue un champ de bataille. La lumière était coupée et des rayons lasers traversaient l'obscurité en tous sens. Partout résonnaient les cris des hommes qui s'entre tuaient. Il ne fallut pas longtemps pour comprendre que les ennemis avaient pénétrés dans les salles de l'usine et tiraient sur nos hommes qui répliquaient comme ils le pouvaient. De notre position surplombante, nous arrivions à atteindre nombre d'ennemis de manière à protéger nos camarades en-dessous. De plus en plus d'ennemis convergeaient de toutes parts et il vint un moment où il devint clair que nos camarades en bas étaient perdus. Nous les vîmes tomber en grand nombre, foudroyés les uns après les autres par des tirs mortels. Il était aussi évident que les assaillants allaient tôt ou tard trouver l'escalier pour monter sur notre passerelle et que nous allions subir le même sort. L'officier ordonna le repli et nous nous enfûmes par un couloir dérobé encore libre, n'emportant que nos armes. Je laissais même la flûte que j'avais toujours avec moi. Il s'en suivit une course poursuite dans les vastes espaces industriels. Il y avait des combats acharnés partout. Nous étions traqués et il

nous fallut courir longtemps à travers ces immensités obscures avant de nous savoir en relative sécurité.

Par moment nous devions éteindre nos lampes frontales pour passer inaperçus en nous immobilisant complètement. Seule notre rapidité et notre bonne connaissance de l'usine nous sauvèrent la vie. Pendant cette fuite éperdue, mon esprit était comme divisé en deux ; une partie était accaparée par la survie et l'urgence de la situation ; l'autre partie était sollicitée télépathiquement : certains des compagnons que nous avions laissés dans le grand hall me contactaient et me faisaient vivre à travers eux leurs derniers instants. Tout en courant dans les corridors interminables, je voyais le flash des rayons qui semaient la mort tout autour ; pris dans l'action, ils n'avaient pas eu le temps d'avoir peur sauf quatre d'entre eux. Je voyais surtout la lumière aveuglante des projecteurs puissants que les ennemis avaient amenés pour scruter la salle et permettre aux tireurs d'abattre nos camarades embusqués. Je vis ce projecteur à travers les yeux d'un frère de vie, un frère que je connaissais et aimais depuis l'âge de 7 ans. A un moment, le projecteur se fixa sur lui, je senti sa sidération figée comme un lapin pris dans les phares d'un véhicule, la décharge brutale d'un éclair puis plus rien. Un autre s'abrita derrière un poteau dans la pénombre échappant aux faisceaux des projecteurs et attendit de longues minutes d'angoisses avant d'être repéré il partit aussi ; un autre s'allongea à plat ventre parmi les corps et vit passer et repasser les ennemis autour de lui avant que l'un d'eux n'aie l'idée de le retourner, c'était fini pour lui. Un dernier s'enferma dans

un placard métallique et fut sans doute le dernier survivant du carnage. J'entendais dans ma tête ses appels au secours, jusqu'à ce qu'un « mentaliste » capable de détecter les présences soit amené sur le site. Le compagnon découvert fut alors abattu à travers la paroi.

Plusieurs heures après, nous avons rejoint des positions tenues par notre camp. Nous apprîmes alors que nous étions parmi les rares à avoir échappés au piège, une cinquantaine en tout. Un bon millier de nos soldats avaient vraisemblablement péri ou avaient été capturés pour certains, ce qui était sans doute pire.

Parmi ces hommes, se trouvaient la plupart des garçons de mon groupe de vie, autant dire mes frères et la majorité de mon groupe de pairs. C'est comme si j'avais perdu d'un coup la moitié de ma fratrie, des amis d'enfance précieux entre tous.

Au moins restait-il mon fidèle ASHLEM et quelques autres camarades proches. Les nuits qui suivirent furent hantées par les visages joyeux de tous ces jeunes qui avaient été si importants dans nos vies et que nous avions perdus en une seule nuit. L'image mentale de les voir tomber sous les tirs sans pouvoir les sauver et surtout la perception de leur effroi me hantait plus que tout. J'essayais de mettre tout cela dans un coin de mon esprit pour me préserver d'une douleur intolérable.

Par contre notre petite unité, une vingtaine d'hommes ainsi que notre officier en réchappèrent même si nous

étions tous affectés de ce désastre, pour ne pas dire traumatisés. Nous avons le besoin de nous rassurer en restant proches.

Le surlendemain, nous étions une douzaine de combattants à patrouiller dans le vaste et complexe réseau des galeries et d'usines sous la ville. Parmi nous, deux femmes volontaires, les premières de notre unité. On détecta une présence ennemie. Nous nous mîmes en embuscade et les attendîmes. Notre attaque éclair les surprit complètement et tout alla très vite. Les ennemis qui échappèrent aux lasers furent passés par le fer. L'un de nous, un type adorable, fut tué. Son binôme resta effondré, comme frappé au cœur, il s'affaissa par terre et resta comme frappé de tétanie. Tous les autres étaient choqués.

L'officier s'approcha de lui et se mit à son niveau. Puis lui parla d'une voix apaisante comme à un cheval affolé par l'orage. Avec une douceur infinie, il le prit dans ses bras et le laissa pleurer contre lui comme un enfant. Autour d'eux, les combattants d'abord bouleversés, s'autorisèrent à tomber dans les bras les uns des autres, par deux ou par trois dans un même mouvement. Certains pleuraient, d'autres pris dans un débordement d'affection semblaient se recharger mutuellement. Ils s'étreignaient en silence dans une intensité presque religieuse. Cette mort de plus venait réactiver les pertes de l'avant-veille.

Pour ma part, encore hanté par les pertes et surtout par les images mentales envoyées, c'était plus que je ne pouvais en supporter. J'eus le réflexe de m'isoler pour

me protéger d'un nouveau déferlement de douleur. ASHLEM (qui ne me quittait plus des yeux) s'en rendit compte et vint vite me retrouver. Je n'eus pas la force de le repousser en l'empêchant de venir contre moi. J'avais aussi besoin de sa présence. Il me prit dans ses bras mais soudain, il se liquéfia, je le senti prêt à défaillir tant il fut touché : il venait de lire en moi les messages des compagnons perdus et était en train de voir ce que j'avais vu de leur fin. Je le sentais sursauter contre moi à chaque mort comme s'il mourrait lui-même. Il sanglotait en prononçant leurs prénoms. Je fondis en larmes aussi incapable de me contenir davantage. Ce fut une femme, une de nos deux nouvelles compagnes d'arme qui vint à notre secours pour nous reconforter par pure bonté. Elle n'était heureusement pas assez télépathe pour se faire envahir psychiquement elle aussi mais elle nous vint en aide comme on secoure quelqu'un qui s'enlise dans les sables mouvants du désespoir. Je senti alors qu'une pression insupportable me quittait. Il en fut heureusement de même pour ASHLEM que j'eus du mal à lâcher (et à faire lâcher).

Puis l'officier se leva d'un bond et lança à ses hommes d'une voix claire :

« Soldats d'Atlantide. Nous avons perdu nos camarades mais nous allons les venger. Grâce à vous, la lutte continue. **Pour POSEIDIA !** »

Tous crièrent trois fois « **pour POSEIDIA !** », l'acclamation résonna trois fois dans la galerie comme des roulements de tambour.

Chacun repris son arme en silence avec le calme de guerriers déterminés.

« En avant ! » commanda tranquillement l'officier et tous se remirent résolument marche, y compris le soldat désormais sans binôme, soudain réanimé. J'étais redevenu opérationnel.

Des scènes d'affection étaient fréquentes lors du siège de POSEIDIA, moments de tendresse précieux dans un océan de violence, de souffrance et de mort. J'avais particulièrement tendance à susciter cela car bien souvent des camarades en détresse (pas seulement ASHLEM) cherchaient un réconfort à mon contact.

Je compris néanmoins que je ne pouvais pas conserver une telle sensibilité ⁵²vu la situation. J'appris peu à peu à faire le contraire de toute mon éducation : me séparer de mes émotions, ne plus ressentir d'empathie et « débrancher » mon aptitude à lire les pensées et les sentiments. Sur plusieurs semaines, je cessais d'être télépathe, simplement pour ne plus souffrir. L'anesthésie fonctionna de mieux en mieux.

Il arrivait souvent que notre unité en croise d'autres de notre camp lors des patrouilles. Nous échangeons des nouvelles, on se tapait dans le dos pour s'encourager puis on se disait à la prochaine. Un jour, nous en croisâmes une où je reconnu des hommes de TAARAM.

⁵²Cela n'avait pas de rapport avec l'orientation sexuelle des gens. Bien au contraire, les hétéros loin des leurs et isolés recherchaient plus la tendresse de leurs camarades que des homos en couple dans la même unité.

La bande entière était là. Nos retrouvailles accidentelles furent particulièrement chaleureuses. Même ASHLEM et TAARAM se prirent dans les bras avec effusion, c'est dire ! TAARAM fut sidéré de me voir en tenue de combat. Il me regarda comme consterné :

- *Comment, toi le non-violent tu es devenu un guerrier !*

J'eus Presque honte qu'il me voie ainsi comme si j'avouais ainsi l'abandon de mes idéaux de jeunesse. Je ressentais alors la situation comme extrêmement gênante. Lui-même ne tirait aucun triomphe à posteriori en voyant sa prophétie réalisée mais plutôt une grande perplexité. Oui, la guerre m'avait rejoint et même emporté pour faire de moi un de ses serviteurs. TAARAM me prit alors à part pour me dire : *Tu sais, je ne peux le dire devant les autres mais sache que tu avais raison à l'époque ASRAAN. La violence est une impasse. Nous sommes tous piégés, tu avais raison.*

Je ressentis alors une douleur incommensurable à la hauteur du bonheur que j'avais à le revoir à cet instant. Puis vint le temps pour chaque troupe d'aller de son côté. J'embrassais une dernière fois TAARAM, en pleine conscience de lui dire adieu. Ce furent je pense mes dernières larmes mais elles furent abondantes. Mes perceptions mentales étaient considérablement affaiblies pourtant quelques temps plus tard, je fus pris d'une douleur subite en pleine journée, j'eus la vision de TAARAM et je su que c'était fini.

Les pertes répétées de compagnons d'armes aimés m'affligeaient beaucoup. Mais ce sont sans doute les

boucliers humains et d'autres atrocités du même style, eurent raison de ce qui me restait de compassion pour les envahisseurs ou de considération pour leurs belles gueules ou leur physique. Le jeune homme sportif mais pacifique que j'étais devint un tueur déterminé. Encore plus grave, Le garçon sensible et esthète développa un plaisir de psychopathe lors des combats à casser du BAAL-ILLAL par tous les moyens. Tel un ado prisonnier d'un jeu vidéo devenu réel.

Les assaillants envoyaient constamment des petits aéronefs pilotés ainsi que des « drones tueurs » qui étaient vite neutralisés mais quand le bouclier fut suffisamment affaibli, ils passèrent de plus en plus et quand ils eurent la maîtrise des airs, ce fut notre tour de devenir les cibles. Autant dire qu'il n'y avait plus aucune permission ni de lieu pour se mettre complètement à l'écart du combat.

La situation se modifia avec l'engagement massif de la population qui passé un temps d'entraînement fut envoyée en nombre au contact de l'ennemi qui ne s'attendait pas à cet afflux soudain de combattantes et de combattants. Le premier effet fut un recul soudain de l'ennemi et la reconquête de nombreuses positions perdues. L'ennemi fut repoussé jusqu'aux limites externes de la cité : le canal et la digue périphérique. Cette contre-attaque surprise ne permis toutefois pas de briser le siège ni de changer durablement le cours des événements

Cet épisode fut une surprise totale, les milices formées par la population entraînée et armée furent jetées en masse dans la bataille de l'Infra-ville. Brusquement, le rapport des forces s'inversait et au lieu de reculer, nous progressions à travers les quartiers pris par l'ennemi désemparé par cette contre-attaque complètement inattendue. Cela entraîna la reconquête des quartiers perdus jusqu'au cinquième canal et à l'enceinte externe. Ce fut hélas la confirmation de ce que nous craignons le plus : les habitants qui n'avaient pu s'enfuir à temps avaient souvent été exterminés par les envahisseurs et à différents endroits, nous trouvâmes des monceaux de corps de civils assassinés, le plus souvent transformés en charbon de bois par les armes thermiques. Notamment dans l'enceinte de temples où ils avaient cru trouver refuge selon l'usage. Nous savions par ailleurs que d'autres avaient été emmenés ailleurs et regroupés dans des camps très éloignées de la ville. Notre intuition était que leur sort était pire. Par contre, le bouclier énergétique ne put être rétabli sur l'ensemble de la ville et la supériorité aérienne demeurait à nos ennemis, ce qui ne permit pas de briser le siège.

La reconquête connu son maximum à l'avant-port : nos troupes y entrèrent et avancèrent jusqu'à la mer mais il fut impossible de le tenir. Ce ne fut donc pas une victoire décisive même si le siège en fut rallongé de plusieurs mois. Nous commentions tous à réaliser que nous étions le dos au mur, condamnés à lutter à mort sans aucune échappatoire. Après cet épisode, les partisans de BAAL-ILLAL revinrent en force. Attaquant sans cesse de tous les côtés, les assaillants, comme

indifférents à leurs pertes considérables finirent par avancer peu à peu, ravageant la cité quartier par quartier et se rapprochant de plus en plus du NAHKRON toujours intact. Dans le même temps, les quartiers de surfaces étant de plus en plus exposés, l'ensemble de la population déménagea dans l'infra-ville où l'espace permettait de donner refuge à tous. Au fil des mois, les assaillants franchissaient les canaux annulaires les uns après les autres.

La traversée du 4ème canal.

La pression montait continuellement sur le quatrième quartier, de loin le plus vaste et le moins densément peuplé puisqu'il comportait davantage de surfaces de champs et de parcs que de zones construites. Ne pouvant résister à la pression des BAAL-ILLAL, il fut décidé d'évacuer, d'abord les habitants puis les défenseurs. Le problème est que les ponts avaient sauté, les tunnels du métro étaient noyés et la seule solution était d'utiliser des barges de transport et divers bateaux disponibles pour évacuer des foules nombreuses se pressant près des quais internes et attendant les ferrys. Une noria de toutes sortes d'embarcations remplies de réfugiés faisait la navette entre les deux bords du canal quand soudain, plusieurs aéronefs apparurent et s'approchèrent dangereusement déclenchant une panique dans la foule qui attendait pour embarquer. Notre défense anti-aérienne entra en action et des tirs nourris se croisèrent. Plusieurs aéronefs ennemis furent abattus et s'écrasèrent dans le canal comme à terre. D'autres arrivèrent encore et finirent par détruire nos postes de tir anti-aériens. Un aéronef vint se stabiliser au-dessus du plan d'eau en envoya des rayons mortels sur les embarcations, les détruisant les unes après les autres. En quelques instants, il n'y avait plus une seule embarcation capable de traverser et aucun passager n'en réchappa, à part ceux qui se jetèrent à l'eau à temps et qui purent nager jusqu'à la berge interne du canal. Le soir venu, tous ceux qui en étaient physiquement capables plongèrent

dans le canal pour le franchir à la nage. Nous fîmes de mêmes, n'emportant avec nous que nos tubes lanceurs de rayon fixés dans le dos. Ceux qui ne purent franchir le canal se regroupèrent en attendant que l'ennemi ne les trouve.

Pour ceux qui purent traverser à la nage, un relatif répit se produisit avant que les BAAL-ILLAL ne tentent de franchir le quatrième canal. Ils multiplièrent les tentatives avortées, en général, ils tentaient des assauts de nuit en envoyant des masses de nageurs ainsi que des plongeurs qui tentaient de prendre pieds sur le quai en face. La nuit, nous scrutions le canal avec des phares pour les détecter et les assaillants étaient systématiquement abattus comme dans un jeu vidéo. Ils utilisaient aussi des petits engins amphibies qui parvenaient à franchir le canal mais buttaient contre les hauts quais ; ils cherchaient alors à s'engouffrer par les tunnels ouverts dans les quais pour rejoindre l'infra-ville. C'est ainsi qu'ils finirent par établir des têtes de ponts. Bien sûr, nous contre-attaquions aussitôt pour les repousser jusqu'à ce qu'une tête de pont puisse nous résister et constituer une brèche dans la défense de la ville.

Notre unité continuait à combattre dans l'infra-ville, contribuant à contenir cette poussée constante et irrésistible et se retrouvait de plus en plus repoussée vers le quatrième canal.

La fuite dans les tunnels

Pendant la plus grande partie du siège, nos forces protégeaient efficacement la population et nous arrivions à faire tampon entre les ennemis et les civils. Quand nous devions reculer, nous avions le temps d'évacuer la plupart des civils et de reconstituer nos lignes de défense devant l'ennemi pour stopper l'avancée. Nous pouvions parfois contrattaquer avec succès. Il vint un moment où les zones de combat étaient trop intriquées avec les zones où la population s'était réfugiée de sorte que nous ne pouvions empêcher que des unités ennemies n'attaquent directement les civils.

Un jour, nous étions en patrouille dans une rue importante de l'infra-ville et nous vîmes arriver un flot de fuyards paniqués courant dans un affolement indescriptible. Nous voulions remonter ce flot humain mais s'était impossible. L'ordre fut donné de nous replier dans une ruelle adjacente et de laisser passer cette cohue affolée. Il était certain que les BAAL-ILLAL avaient pris en chasse cette masse humaine. Nous eûmes peu à attendre avant de voir que la queue de cette foule était systématiquement fauchée par les tirs de rayons sous nos yeux. Les ennemis ne nous avaient pas détectés et lorsqu'ils arrivèrent à notre niveau, nous ouvîmes le feu, les éliminant tous. Ce que nous vîmes ensuite nous glaça le sang : sur des centaines de mètres, la rue souterraine était jonchée de corps fauchés par les tirs. Nous avons, au moins

provisoirement, sauvés un grand nombre de personnes mais combien d'autres avaient péri en tentant de fuir ?

Quelques semaines plus tard, nous étions en patrouille dans la grande place souterraine où se tenaient les grandes assemblées publiques. C'était dans cette salle pareille à un grand stade qu'avait eu lieu le premier discours public du roi au début du siège. Le centre de la salle servait de centre d'hébergement pour les réfugiés et une ville de tentes avait été installée pour garantir un minimum d'intimité à ces milliers de réfugiés. Il s'agissait beaucoup d'enfants orphelins recueillis par les services de secours et regroupés là pour les protéger. Avec mes camarades, nous nous trouvions sur les gradins supérieurs et soudain, nous vîmes à des centaines de mètres, des lumières se projeter sur la dalle supérieure, à l'opposé de là où nous étions. Nous comprîmes immédiatement qu'il s'agissait d'une force ennemie qui avançait avec des lampes portables vers le grand hall. Nous descendîmes en courant pour aller au-devant de l'ennemi mais déjà un vent de panique se levait dans la foule et des milliers de personnes cherchaient à fuir en criant. Nous eûmes le plus grand mal à traverser la place et nous arrivâmes en même temps que la troupe ennemie, engageant aussitôt le combat en étant mélangés à la foule paniquée.

Il s'en suivit une mêlée confuse où les tirs de rayons mortels partaient dans tous les sens au milieu d'un affolement général. Nous arrivâmes en un premier temps à contenir l'attaque et l'ennemi reflua. Je nous croyais tiré d'affaire quand ASHLEM me tira par la

manche pour me montrer d'autres lumières dansant au plafond de la dalle dans d'autres directions : nous étions attaqués de plusieurs côtés à la fois et la foule réagissait en se regroupant vers le centre de la place comme un banc de poisson se découvrant pris dans un filet. La panique était indescriptible. Des renforts amis arrivèrent alors et rompirent pour un temps l'encercllement. Je n'avais jamais vu des hommes se battre avec autant de conviction, nous ne combattions pas pour une cause abstraite ou pour prolonger nos seules vies mais pour sauver tous ces enfants, vieillards et blessés qui nous entouraient littéralement. Les renforts se jetèrent avec rage dans la mêlée où se mélangeaient des combattants des deux camps avec des réfugiés désarmés qui tombaient en grand nombre de tous côtés dans un chaos inimaginable où se mêlaient les pleurs d'enfants, les appels à l'aide et les cris d'agonie des blessés. Je ne sais combien de temps dura cette mêlée effroyable. Ceux qui le purent refluèrent vers le centre de la cité où un corridor d'évacuation avait été protégé. Nos forces purent protéger la débâcle de ce qui restait de cette foule. La moitié de notre unité mixte avait péri dans ce nouveau naufrage.

La présence continuelle des tirs et des bombardements nous obligeait à nous terrer dans les immeubles à moitié effondrés et dans l'infra-ville jusqu'à ne plus voir la lumière du jour. De plus, la destruction progressive des générateurs d'énergie et des relais plongeait de plus en plus l'infra-ville dans l'obscurité permanente. Nous

arrivions encore à recharger les batteries de nos lampes frontales qui devenaient notre seule source de lumière dans ces immensités obscures.

Nous perdions la notion du temps et les repères jour-nuit. Pareil à des rats, notre humanité disparaissait un peu plus chaque jour. J'avais perdu mes capacités de télépathie et le contact avec SHANNA, n'était plus qu'un lointain souvenir. En fond, pourtant, quelque chose me disait qu'elle était toujours là ainsi que l'enfant qu'elle portait. Nous avions de brefs moments de repos où nous tombions littéralement dans le sommeil. Une fois, je m'éveillais avec le sentiment de la présence très forte de SHANNA. Je ne pus établir un contact quelconque avec elle mais je su très nettement qu'un enfant naissait et qu'il vivait.

Je n'étais plus capable de méditer ni de prier et je sentais que j'avais perdu mon « bouclier protecteur psychique ». Des choses bizarres se passaient dans ma tête sans que j'aie de prise dessus. Je perdais peu à peu la maîtrise de mon propre esprit.

Les lignes de ravitaillement se disloquaient et nous était de plus en plus difficile de nous nourrir et nous désaltérer. La recharge de nos armes devenait aussi de plus en plus compliquée. La fréquence des attaques faisait que nous dormions de moins en moins, toujours sur le qui-vive même s'il nous arrivait de tomber littéralement d'épuisement.

Le bouclier énergétique ne cessait de faiblir, en effet, en s'emparant de certains cristaux majeurs en province, les putschistes détricotèrent graduellement l'ensemble réseau de protection. Le bouclier se focalisa sur le centre-ville et pour finir, à l'extrême fin sur le NAHKRON et ses abords immédiats, laissant de plus en plus de quartiers exposés aux bombardements et aux tirs. La population « descendit d'un étage » et déménagea dans les immensités de l'infra-ville. Cela se fit dans le calme et avec ordre. Chaque famille se voyait attribuer un espace et le ravitaillement était toujours assuré ainsi que l'eau potable et l'énergie

De plus en plus souvent, les bombardements secouaient la terre elle-même comme si le monde allait s'effondrer. Ces bombardements se multipliaient, inconnus au début, ils devenaient quotidiens. Les attaquants préparaient leur puissance de tir pendant plusieurs heures puis envoyaient des masses industrielles d'explosifs et de tirs de manière simultanée de manière à déborder le bouclier faiblissant. Ce raz de marée de bombes pouvait durer une demi-journée entre deux accalmies. Les bombardements résonnaient de manière effroyable dans l'infra-ville et jusque dans les tunnels les plus profonds. La dalle de couverture résonnait dans un fracas de fin du monde. Nous étions pareils à des insectes piégés dans un tambour. Il y avait de quoi rendre fou les plus endurcis. Bien qu'épaisse de deux mètres, il arrivait que les explosions parviennent à percer la dalle par endroit, ouvrant un trou béant et tuant parfois des gens en dessous. Le risque était alors qu'une autre bombe tombe dans l'ouverture et aille faire

des dizaines de victimes dans la foule prostrée, ce qui arriva plusieurs fois. Le plus terrible était d'entendre l'avalanche des immeubles qui s'effondraient et dont les décombres tombaient sur la dalle dans un bruit de ressac sinistre nous donnant l'impression que nous allions être ensevelis sous une avalanche.

Nous pensions aux pauvres gars qui combattaient en surface pour bloquer l'avance ennemie. Comment pouvaient-ils survivre à cet enfer ?

Avec l'inondation des tunnels profonds, il n'y avait plus de refuge absolument sûr dans la ville. Il se rajouta à tout cela les bombes incendiaires au phosphore. Il s'agissait d'une sorte de napalm d'abord liquide qui s'infiltrait partout avant de s'embraser. Des immeubles entiers pouvaient flamber d'un coup. Une véritable mer de feu orange se répandait alors sur des centaines de mètres. Ce « feu liquide » infernal était capable d'envahir les caves et de calciner vivantes les personnes réfugiées dans les abris proches de la surface comme les rez-de-chaussée des immeubles effondrés. Le liquide incendiaire était aussi capable de s'infiltrer dans les fissures de la dalle et de tomber en pluie mortelle sur les foules réfugiées en dessous, transformant les personnes atteintes en torches vivantes. Au fil du siège, de plus en plus de personnes furent brûlées à différents degrés par ces bombes incendiaires. Nous entendions de loin le souffle des bombes incendiaires et cela déclenchait des scènes de paniques indescriptibles chez les foules prostrées dans les sous-sols. Je vis des gens se suicider avec leur propre arme en entendant venir le souffle des armes

thermiques. Ils préféreraient cette mort-là plutôt que de périr dans les flammes.

Nous passions notre temps à errer dans les espaces souterrains, à l'affût du seul bruit de nos pas sous les voutes. Nous avions des forces fixes qui tenaient les carrefours stratégiques qui reliaient les réseaux de salles et de tunnels. Entre ces points fixes puissamment fortifiés, nous devions patrouiller dans le dédale sans fin des galeries obscure. Surveiller, sécuriser, intercepter et détruire toute force ennemie infiltrée. De temps en temps, les ennemis lançaient une attaque d'envergure en attaquant de tous les côtés à la fois mais la plupart du temps, ils étaient repoussés en laissant énormément d'hommes dans cet enfer. Ces situations et surtout l'attente perpétuelle mettaient nos nerfs à rude épreuve. Nous étions constamment dans la hantise d'une attaque, cette obsession tournait peu à peu à la folie qui nous gagnait tous insidieusement.

Lors de ces patrouilles nous tombions souvent sur des campements de fortune de civils en général heureux de nous voir. Un jour, en sortant d'un tunnel, nous débouchâmes sur une salle importante encombrée de tentes de toutes sortes, notamment le genre de tente légères que les gens emportaient pour passer une nuit sur le rivage en été. Voir ces tentes ici était complètement surréaliste.

Dès qu'ils nous virent, les réfugiés accoururent vers nous. Il n'y avait que des femmes et des enfants. Les plus jeunes vinrent s'accrocher à nos uniformes poussiéreux comme s'ils nous connaissaient. Un

atroupement se forma autour de nous. On nous offrit aussitôt à boire, ce que nous acceptâmes volontiers. La conversation s'anima avec nous. Ces gens venaient tous du même quartier qu'ils avaient dû quitter pour fuir l'avance ennemie. Ils s'étaient retrouvés là pour trouver un répit. Les hommes étaient tous au combat et ces femmes et ses enfants se sentaient abandonnés. Certes, il y avait là de l'eau et du ravitaillement mais elles étaient terrorisées à l'idée d'une attaque. Elles nous demandèrent de rester pour les protéger avec leurs enfants. Nous avons retiré nos casques et c'est à ce moment que l'une vint nous parler en me prenant à part avec ASHLEM.

– *Alors les gars ; le parc, le lac, la partie de balle avec les filles, cela vous dit quelque chose ?*

– *Par le grand cristal, tu étais une des filles avec qui nous avons joué dans le parc !* Dit ASHLEM. *Ça y est, maintenant je te revois aussi, c'est incroyable.*

– *Je ne vous ai pas reconnu tout de suite mais quand vous êtes arrivé, c'est comme si vous deux étiez en couleur alors que tous les autres étaient en gris. C'est lorsque vous avez ôté vos casques que je vous ai reconnu.*

– *Quelle mémoire ! Maintenant je te revois aussi.* Puis elle s'adressa à moi.

– *Tu étais accompagné d'un jeune homme que nous avons jetés à l'eau. Tu lui a lancé que l'eau froide le calmerait. Ah vraiment, on s'est bien amusé ce jour-là... Je me figeais d'émotion, incapable de répondre.* ASHLEM répliqua.

- *C'était USHTAR, son frère de vie. Nous l'avons perdu. Il ajouta. Les autres aussi, nous les avons perdus.*
- *Je suis désolé. Un silence lourd suivit. J'ai aussi perdu mon fiancé. Les quatre copines que nous étions ont toutes perdu leur compagnon dans la catastrophe. Puis quand il a fallu fuir sous terre, nous nous sommes perdues de vue. Je ne sais pas où elles sont. Un silence s'installa qu'elle finit par rompre.*
- *Alors, de votre bande de garçons, il ne reste que vous deux. C'est étrange mais quand vous êtes côte à côte, vous dégagez quelque chose de beau. C'est impressionnant. Cette remarque nous fit sourire, ce qui était devenu rare. Malgré tout ce qui s'était passé, cette fille était restée belle et j'avais envie de le lui dire. Notre officier vint interrompre cet échange.*
- *Allez les gars, on doit y aller, tout va bien ici et il nous faut terminer notre patrouille. Aussitôt, les femmes qui nous entouraient réagirent.*
- *Non restez. Sans vous nous sommes sans défense. Elles imploraient avec de la terreur dans les yeux.*
- *Soyez, sans craintes, nous repasserons demain voir si tout va bien.*
- *Alors emmenez nous avec vous. Vous ne pouvez pas nous laisser ici comme cela.*
- *Ce secteur est sous notre contrôle, même si nous ne sommes pas là tout le temps, nous patrouillons tout autour. Nous veillons sur vous. A demain.*

C'est le cœur gros que nous partîmes en les laissant consternées. Je me sentais révolté contre notre officier avec la conviction qu'il venait de faire une énorme erreur même si rationnellement il avait raison. Humainement, je ne pouvais me résoudre à laisser ces femmes et ces enfants dans la terreur. Pour moi, notre place était auprès des gens.

Au fil du temps, l'organisation militaire se défaisait ; des chefs de bandes remplaçaient les officiers tués, les survivants d'unités décimées rejoignaient des bandes de combattants improvisés qui défendaient un quartier précis. On se battait pour son quartier, sa rue, son immeuble. Sans cesse, des volontaires, surtout des femmes, prenaient les armes des morts et les remplaçaient. Des leaders charismatiques prenaient le contrôle de quartiers et de groupes armés parfois importants. Chaque semaine, la propagande ennemie que nous captions annonçait triomphalement la nouvelle de la chute imminente de POSEIDIA. Chaque semaine, notre résistance collective la démentait. Il nous arrivait même de reprendre du terrain, surtout au début.

Pourtant, vers la fin du siège, inexorablement, se produisait le recul graduel de nos positions entraînant une concentration accrue de réfugiés sur un territoire qui se réduisait comme une peau de chagrin. Tout commençait à manquer ; la nourriture, les médicaments et même l'eau potable. Dans cette guerre où la population s'engagea à ce point dans le feu du combat, il n'y avait plus de distinction claire entre civils et militaires et les pertes civiles étaient énormes. En fait,

cela tournait en guerre d'extermination pure et simple. Les adeptes de BAL-ILLAL, d'abord déroutés par la résistance inattendue de la population de POSEIDIA décidèrent de l'éliminer radicalement, à la fois pour faire un exemple et pour se débarrasser d'une opposition irrécupérable à leur cause. Nous avions compris cela et cela explique aussi le jusque-boutisme des défenseurs de POSEIDIA.

Notre officier finit par décompenser, depuis plusieurs semaines il m'inquiétait. Nous arrivions à nous donner du réconfort les uns les autres et à nous manifester de l'affection, mais lui était bien seul. Un jour, pendant un bombardement particulièrement effroyable, il me prit la main et il la serra comme un homme qui se noie et je senti alors à quel point il était en train de sombrer. Mon réflexe fut alors de le prendre dans les bras comme je l'aurai fait avec n'importe camarade en détresse. Ce moment unique fut inoubliable pour moi. Au bout d'un temps interminable, le bombardement cessa, je lu la gratitude dans ses yeux puis il redevint l'officier et moi le simple engagé.

Les jours suivants, il sombra dans la folie. De temps en temps il était agité de spasmes, pris d'accès de rire dément. Peu après, nous fûmes pris dans une échauffourée avec des tirs dans tous les sens. Nous étions tous tapis dans un fossé bordé de décombres. Soudain, de manière complètement folle, notre officier se leva et prit presque aussitôt un tir de rayon à travers la tête qui se fendit en deux. Il fut foudroyé sur le

champ. Il m'est difficile de dire à quel point j'étais attaché à cet homme pourtant il fut le premier mort que je ne pleurais pas, je n'avais tout simplement plus de larme pour rien ni personne. Quand le combat cessa et que nous fûmes maîtres de la situation, nous nous approchâmes de son corps et restâmes un moment en silence dans une tristesse infinie.

- *Regardez, il s'est suicidé avant que l'on ait à le tuer.* Dit une compagne. Effectivement, nous avions régulièrement à éliminer des camarades qui devenaient fous furieux et donc dangereux sans aucune possibilité de les garder quelque part.
- *C'était le meilleur officier que nous pouvions avoir,* dis-je.
- *Un type courageux et humain avec ça.* Enchaîna un compagnon. ASHLEM vint contre moi et me posa la main sur l'épaule.
- *Il était un exemple pour nous tous.* Dit-il, en guise de funérailles, nous l'ensevelîmes dans les gravas en faisant les prières des morts habituelles. Nous allions repartir quand un compagnon lança à la cantonade :
 - *Comment allons faire sans lui, il nous faut un chef désormais.*
 - *Aucun de nous ne peut prendre sa place, personne n'est légitime pour cela ;* dis-je.
 - *Si, il y en a un.* Dit l'un d'eux
 - *Oui, il y en a un, c'est ASRAAN !* Surenchérit une compagne.

- *Vous plaisantez, je suis bien incapable de vous commander. Il nous faut nous en remettre à un officier en titre.* Pour toute réponse, les compagnons se mirent à répéter en cadence : *c'est ASRAAN, C'est ASRAAN, c'est ASRAAN...* Puis l'un d'eux vint devant moi et mis un genou à terre en signe d'allégeance, aussitôt imité par un autre puis encore un autre.
- *Mais c'est ridicule. ASHELM, dis-leur pourquoi je ne puis devenir le chef.* A ma grande surprise, ASHELM vint devant moi et mis un genou à terre en baissant la tête pour ne pas me regarder comme s'il avait honte. Il me vint à l'esprit qu'il n'y avait plus d'organisation militaire centralisée à POSEIDIA. Chaque groupe de résistance devenait indépendant. Nous devons nous organiser par nous-même et ils me voulaient à leur tête. Devais-je les abandonner ? Je levais les bras pour obtenir le silence.
- *Compagnons et compagnes d'armes. Nous sommes parmi les derniers soldats de POSEIDIA. Il n'y a plus d'armée régulière. L'officier qui nous était si cher est mort. Jusqu'au bout, je serais votre chef, puisque vous me le demandez.* Puis je lançais : **Pour POSEIDIA.**
- **Pour POSEIDIA, pour POSEIDIA, pour POSEIDIA.** L'appel résonna trois fois avec la force d'un claquement de fouet dans la galerie. Puis je vins toucher la tête de chacun pour

signifier que j'acceptais leur requête et ils se relevèrent.

Nous repartîmes et ASHLEM vint effleurer mon épaule de sa tête. Il me glissa à voix basse. *ASRAAN, je suis fier de toi.* Mais de quoi pouvions nous être fier au milieu de cette horreur sans fin ? Je ne trouvais rien à répondre.

Puis notre groupe fusionna avec deux autres unités à la dérive, de sorte que nous tenions tout un quartier étendu. Nous continuions à recruter, presque à notre insu ; des hommes et des femmes qui avaient trouvés une arme nous interpellaient et demandaient à nous rejoindre. Cela se faisait ainsi, nous les recrutions sur le champ. Un jour, nous tombâmes sur un adolescent d'une quinzaine d'année, seul survivant de son groupe après une attaque. Notre premier réflexe fut de le désarmer en lui disant que la guerre n'était pas son affaire. Sa réponse fut simple « *si je suis assez grand pour mourir, pourquoi ne le suis-je pas assez pour combattre ?* ». Que répondre à cela ? Qu'allait-il devenir si on le laissait déambuler tout seul dans les tunnels sombres ? Nous le prîmes avec nous. Il fut un fidèle petit compagnon. En d'autre temps, j'aurais aimé être son oncle pour l'élever. A son contact, je retrouvais un peu d'une humanité qui m'abandonnait et je parvenais à éprouver de la compassion pour ce gamin abandonné.

Notre connaissance du terrain nous fit changer de tactique : plutôt que d'aller au-devant de l'ennemi pour l'affrontement, nous l'attendions en tendant des pièges

dans des galeries. J'appelais cela la tactique de l'araignée ; ces tunnels étaient notre toile et l'ennemi était la mouche. Une fois pris au piège, les ennemis étaient systématiquement liquidés. Comme notre condition physique était diminuée, nous évitions les corps à corps et les ennemis étaient passés à l'arme thermique, la plus cruelle de toute. Une partie de moi prenait un plaisir diabolique à les entendre hurler en se débattant dans les flammes. Voilà ce qu'était devenu le pacifique jeune homme que j'étais. Toute sensibilité s'était graduellement évaporée.

Cette tactique s'avéra d'une terrible efficacité ; nous parvenions à éliminer plusieurs patrouilles par jour sur le quartier. Au bout d'un moment, nous réalisâmes que nous ne rencontrions plus aucun des nôtres ni aucun civil alors que nous étions confrontés à des ennemis venant de partout, y compris de nos arrières. Il fallait se rendre à l'évidence, le quartier était en surface était tombé ainsi que les zones environnantes et nous étions cernés. L'étape suivante serait la submersion de tous les côtés par les assaillants et notre anéantissement certain.

Nous ne dûmes notre salut que dans notre connaissance du réseau qui nous permis de nous échapper. La situation se répéta deux fois, à chaque fois nos trois unités constituaient une poche de résistance si solide que nous finissions encerclés, à l'image d'un promontoire de roche dure se retrouvant isolé dans la mer hostile.

De même, il devenait de moins en moins possible de soigner les blessés. Pour les plus atteints, en particulier les grands brûlés, nous devions mettre fin à leurs souffrances. Les morts de plus en plus nombreux ne pouvaient avoir de sépulture, à la fin, il n'y avait plus assez de survivants pour dégager les morts. Quand nous le pouvions, les corps étaient ensevelis dans les décombres, quand il y en avait trop, nous les entassions dans des galeries en cul de sac avant de les obturer. D'autres fois, ils étaient jetés dans les canaux principaux transformés en cimetières flottants. L'odeur de mort finissait par se répandre dans la ville. Nous savions que les assiégeants éliminaient la plupart de ceux qu'ils trouvaient puis se débarrassaient des corps en les jetant ainsi dans les canaux.

Nous récupérions systématiquement les pierres de vie des morts de notre camp. Nous savions qu'il y avait parmi nos ennemis des gens capables de les lire et éventuellement d'en tirer des informations. Notre but principal était de les déposer dans un sanctuaire de manière à donner à nos camarades une sépulture de substitution que nous n'avions pu offrir à leur corps. A la fin du siège, nous en avons récupérés un tel nombre que nous ne pouvions plus nous déplacer avec. Il fallut nous résoudre à les abandonner. Ne pouvant prendre le risque de les laisser à l'ennemi, c'est avec une infinie tristesse que nous les jetâmes dans un canal obscur. C'était comme perdre nos camarades une fois de plus.

Peu à peu, nous devenions nous mêmes des morts vivants ou des automates seulement mus par la volonté de tuer l'ennemi. Nous n'éprouvions plus d'émotions,

plus de compassion la mort même de nos camarades avait de moins en moins d'impact sur nous. Nous-nous enfoncions dans l'enfer autant psychiquement que physiquement, tous certains de notre mort imminente. En fait, nous étions déjà morts depuis longtemps.

Un jour, un ennemi manqua de peu de tuer ASHLEM. Après l'avoir neutralisé, je l'assommais contre la paroi de la galerie puis submergé par ma propre violence, je continuais frénétiquement à heurter sa tête contre la paroi. Le temps que mes camarades n'interviennent, je lui avais éclaté le crâne comme une coquille d'œuf et de la matière cérébrale éclaboussait le mur et le sol alors qu'ASHLEM sidéré par ma folie soudaine me hurlait d'arrêter mais j'en étais incapable. Nous sentions la folie nous contaminer chaque jour un peu plus, chassant notre humanité et nous transformant en zombies sanguinaires.

Notre groupe était devenu mixte, pour moitié composé de veuves voulant venger leur mari leurs frères ou leurs fils. Certaines compensaient leur désespoir par une rage meurtrière sans limite. Je me souviens d'une fois où après une attaque, une femme aguerrie montrait à une volontaire qui venait de nous rejoindre comment finir les ennemis à terre avec son arme à rayon :

- *Regarde, c'est comme ça qu'il faut faire avec eux, (Elle envoya un rayon dans la nuque du blessé qui fut aussitôt foudroyé). Tu vois, ce n'est pas compliqué, tu poses ton arme ici., tu appuies là comme ça et lui il*

crève. L'autre femme qui l'avait regardé faire et fit de même avec un autre ennemi à terre.

Nous avions quasiment perdu le contact télépathique les uns avec les autres même si je continuais à percevoir la présence d'ASHLEM mon binôme, le dernier survivant de mon groupe de pairs avec moi.

Nous étions gênés par les odeurs de nos propres corps et évitions de croiser nos regards pour ne pas voir dans les yeux de l'autre l'image de notre propre déchéance.

Nous étions une troisième fois menacé d'encerclement mais la situation devenait plus intenable. Les tunnels sous les canaux étaient tous noyés, il n'y avait plus de moyen de partir par là. La montée des eaux nous contraignait à rester au niveau de l'infra-ville. Pendant la journée, les aéronefs tueurs rendaient la circulation très dangereuse en surface. De ce fait, la communication entre les quartiers séparés par des grands canaux ouverts devenait de plus en plus difficile. Chaque quartier se barricadait et se préparait à tenir par ses propres forces. Les seuls abris étaient outre l'infra-ville, les « grottes » formées par l'effondrement des immeubles sur les rez-de-chaussée demeurés intacts. Depuis la perte de l'usine, nous avons trois fois changé de site. Nous avons besoin d'un lieu protégé suffisamment sûr pour nous réfugier et trouver un certain repos. C'est alors que je pensais au lieu où j'avais connu ETA-ARAM : le palais souterrain aux superbes salles sculptées. Revenir dans ce lieu était lourd de souvenirs, une sorte de pèlerinage aux sources et un hommage à tous les compagnons perdus. En

même temps j'appréhendais car je ne savais pas ce que je trouverais dans ce lieu insolite. Comme lors de la première rencontre, nous y allâmes en barque et après avoir franchi le tunnel, nous accostâmes au petit port au cloître de pierres sculptées. Nul ne vint nous intercepter. Une fois dans la singulière demeure, nous vîmes que tout était vide. Il n'y avait aucune trace de lutte mais tout indiquait que les occupants étaient partis précipitamment. Je savais de manière certaine qu'ETA-ARAM et ses compagnons n'étaient plus vivants. Dans les étages, nous trouvâmes leurs affaires intactes, une abondante réserve d'eau et même un stock de vivre bien précieux en ces temps de famine. De la trentaine de jeunes de leur bande, en avait-il survécu un seul ? Ma conviction profonde fut alors que non.

Nous eûmes quelques répit en ce lieu mais j'avais perdu la notion du temps et des repères diurnes. Nous pouvions de nouveau nous reposer. Nous pouvions rester quelque temps puis une fois nos provisions épuisées nous aurions un choix à faire. Néanmoins, la guerre n'était pas loin et nous entendions souvent les bombardements se déchaîner au-dessus de nos têtes. Combien de temps faudrait-il aux assaillants qui nous traquaient pour nous dénicher dans notre refuge ?

De cet endroit, nous pouvions continuer néanmoins à lancer des attaques et nous l'utilisions comme position de replis. Un autre point était que ce lieu était épargné par l'odeur de mort qui envahissait de plus en plus l'infra-ville, on ne s'y habitait pas.

Ce fut la faim qui finit par nous déloger de ce refuge relatif. Nous rejoignîmes une unité rescapée comme

nous pour continuer à résister dans le centre-ville. Les cercles extérieurs de la ville étaient tombés et il ne restait plus que le premier cercle à être complètement sous notre contrôle ainsi que la plus grande partie du second⁵³ à tenir tant bien que mal.

C'est alors que se produisit l'appel à la reddition. Un matin, des hauts parleurs très puissants diffusèrent dans toute la ville un message enregistré nous sommant de déposer les armes et de nous rendre en avançant hors des zones de résistances. « POSEIDIA est tombée, toute résistance doit cesser » était le message qui tournait en boucle. Nous regardions tous très perplexes ; au-delà des rumeurs les plus folles, nous avions des informations précises sur le sort des personnes qui tombaient entre les mains des BAAL-ILLAL. Nous avions des agents infiltrés dans leurs rangs, y compris dans les cercles dirigeants d'ARYAN, d'autre part, nous captions leurs transmissions, nous avions aussi des engins furtifs d'observation capables d'espionner derrière leurs lignes. Enfin, nos « mentalistes » avaient suivi psychiquement le parcours de femmes et d'hommes de prisonniers des BAAL-ILLAL et avaient clairement établi leur sort. En gros, le plus grand nombre était éliminé sur le champ, comme nous l'avions vu en découvrant les charniers des zones reconquises. D'autres étaient envoyés des camps de travail où ils servaient aussi de cobayes pour des expériences monstrueuses. Quelques-uns jugés

⁵³On comptait les cercles à partir du NAHKRON. La cité se composait de 4 cercles concentriques de terre et de cinq grands canaux circulaires. Il ne restait donc que les deux premiers cercles de terre entourant le NAHKRON.

récupérable était épargnée et étaient utilisés comme « chair à canon » contre nous ou en tout cas, utilisés au service de leur pouvoir, le plus souvent pour les tâches les plus dangereuses et les plus dégradantes. D'autres enfin étaient retournés et utilisés pour la propagande en servant la cause des ennemis.

Toutes les informations convergeaient pour dire qu'aucun prisonnier ne recouvrait sa liberté et nul n'était simplement rendu à ses foyers. Autrement dit, il était impensable de se livrer à de tels ennemis. Néanmoins, l'épuisement des assiégés et la volonté d'en finir étaient tels qu'un certain nombre firent le choix de se livrer. Nous décidâmes de les laisser partir et nous les vîmes monter à la surface et traverser la zone de combats, en colonnes à travers les décombres jusqu'à rejoindre les positions ennemies. Les voir cheminer ainsi en procession comme des robots était poignant. C'était un peu comme si nous choisissions notre mort, nous avions le choix entre le suicide, la résistance jusqu'à la mort ou nous livrer à des ennemis déterminés à nous anéantir. Je finissais par ne plus être sûr de ce qui était le bon choix. Il y avait parmi nous des « mentalistes » encore capables de se concentrer sur des personnes qui s'étaient livrées aux BAAL-ILLAL et ils en suivirent certains psychiquement. Ce qu'ils virent fut effroyable, en particulier sur les expérimentations diaboliques qui furent opérées sur les captifs. Je ne voulus pas en savoir les détails. C'est peu après que je touchais le fond. Quand les gens vivent l'enfer, ils pensent toujours que cela ne peut être pire et qu'ils ne peuvent qu'avoir

mieux mais il y a toujours un événement pire qui leur prouve que la plongée dans la souffrance est sans fin.

Nous venions de repousser une attaque et d'avancer dans des salles prises aux ennemis et encombrées de gravats. Soudain j'entendis crier :

- *ASRAAN, noooooon !*

Un frère d'arme me bondit dessus me renversant au sol et se couchant sur moi. Il y eu un éclair et un hurlement et je crois que je perdis connaissance. Je ne sais pas au bout de combien de temps, je repris conscience. Je luttais pour me dégager d'une masse gélatineuse qui m'oppressait. Quand je me rendis compte que cette masse informe était ce qui restait de ce frère d'armes, je devins hystérique et me mis à hurler comme un fou en pleine crise de démente. Mes compagnons m'aidèrent à me dégager. Ils me croyaient blessé mais j'étais indemne. Il me fallut longtemps pour me calmer et reprendre mes esprits mais je ne me remis jamais de ce choc. Autant je retrouvais mes capacités d'action et de calcul, autant je mourus sur un plan émotionnel. J'étais psychologiquement mort et n'éprouvais plus rien. Même mon corps ne ressentait plus la douleur. La mort avait triomphé en moi. Je repris le commandement de notre troupe mais un certain ASRAAN était mort ce jour-là. Il n'y avait pas que le trauma par cette scène sortie d'un film d'horreur, il y avait aussi le fait que cet homme était mort pour moi, mort par procuration. Il avait pris ma mort et j'étais dans la tombe avec lui. Il y avait maintenant un mort mort et un mort vivant. Pourtant, en fond, des mouvements continuaient à bouger sous la banquise qui recouvrait ma conscience. Au plus profond, il y avait

encore quelque chose de vivant. Cet épisode fit encore disparaître plusieurs compagnes et compagnons. J'avais complètement perdu le décompte des morts. C'était comme un flux de vivants qui nous rejoignaient puis disparaissaient sans cesse, nous laissant ASHLEM et moi comme des promontoires isolés témoins d'une falaise disparue face à l'avancée inexorable de l'océan. A ce moment, notre bande se réduisait à une quinzaine de rescapés parmi lesquels un adolescent de quinze ans, un travesti célèbre dans le monde du spectacle de l'infra-ville, une femme scientifique de haut niveau, des étudiants, des mères de familles ayant tout perdu sauf la détermination à combattre, transformant leur douleur en fureur meurtrière froide. Il n'y avait plus de militaire de carrière ni même de conscrit formé ; ils étaient alors tous morts sans autre exception qu'ASHLEM et moi. Voilà ce qu'était notre « unité » à la fin.

Retour au NAHKRON

Était-ce une nuit ou un jour ? Pendant un moment d'assoupissement je revis en songe la scène des deux hommes épargnés dans un tunnel. Dans le songe, ils disparurent remplacés par un cristal de lumière, le tunnel s'ouvrait et nous arrivions à la surface, dans le NAHKRON rayonnant de lumière. Ce rêve fut un véritable électrochoc qui me tira de la torpeur dans laquelle je m'enlissais.

Je rassemblais notre petite troupe et donnais l'ordre de nous mettre en marche pour rejoindre le NAHKRON. Il y eu peu de réaction à part un « pour quoi faire ? Mourir ici ou mourir là- bas, à quoi bon ? ». Quelqu'un d'autre objecta que le NAHKRON était plein comme un œuf et qu'ils refoulaient les réfugiés et que de toute façon, nous ne pouvions plus y accéder. Je n'avais pas d'argument à avancer et n'avais que ma détermination. Tous suivirent. J'avais réussi l'exploit de conserver autour du cou ma pierre d'identification et nous verrions bien si on nous laissait entrer.

La chose n'était pas aisée ; les ponts avaient tous sautés, les tunnels pouvant y conduire étaient tous noyés ou obturés. La seule solution était de quitter le réseau des canaux de l'infra-ville pour prendre le risque de sortir à l'air libre. Nous avions notre barque électrique et il s'agissait nous risquer sur les grands canaux en espérant ne pas être surpris par un aéronef ennemi.

Nous voici, une quinzaine de survivants, des combattants hommes et femmes embarqués avançant sur l'eau en silence. En permanence enfermés depuis des semaines dans des caves, et galeries, nous ne savions pas à quoi la cité ressemblait alors. Rien ne nous avait préparés à ce que nous vîmes en sortant en barque du tunnel.

A perte de vue, ce n'était qu'un paysage lunaire. La cité semblait avoir été soufflée par une bombe atomique. Sur des kilomètres à la ronde, tout n'était que ruines, gravats et décombres. Pas une construction intacte. Pas un arbre qui ne soit réduit à un tronc mutilé. Pas un oiseau, ni un poisson visible dans l'eau jadis si poissonneuse. Les blocs cyclopéens des quais étaient disloqués, parfois brisés par des forces titanesques. En travers du canal flottaient nombre d'engins détruits, des passerelles effondrées. Les hauts viaducs vertigineusement suspendus au-dessus de la cité s'étaient effondrés sur les quartiers, les rues et les canaux. Leurs câbles pendaient de part et d'autre des façades éventrées.

L'eau jadis si claire était boueuse, presque blanche. Tout semblait recouvert d'une farine blanche que le vent faisait voler⁵⁴. C'était comme une neige de poussière et de cendres grises, obscurcissant le ciel déjà alourdi de la fumée de multiples incendies. Le soleil lui-même était

⁵⁴Les rayons thermiques et surtout les bombes incendiaires calcinaient les blocs de calcaire et de marbre. Leur surface se désagrégeait se transformant en poussière de chaux.

comme voilé par la fumée et la poussière. Tout au loin, les hautes silhouettes des pyramides étaient décapitées de leur temple sommital. Les vastes coupoles étaient effondrées comme des coquilles défoncées.

Partout régnait l'odeur de mort, odeur de chair brûlée et de décomposition. Les bords des quais étaient jonchés de restes qui n'avaient plus rien d'humains. Par endroit, ils couvraient le sol comme les feuilles à l'automne.

Du fond de l'eau, des bouquets de bulles remontant à la surface trahissaient la présence des corps qui s'y trouvaient.

Le silence au centre-ville était presque total au point d'entendre le clapotis de l'eau contre la barque. Nulle trace de vie dans ce cimetière. Pourtant nous savions que des rescapés se terraient un peu partout en attendant de vendre chèrement leur peau pour l'assaut final. Mais qu'était-il advenu de tous les habitants de ces quartiers densément peuplés ?

Nous avançons en silence au milieu de cet enfer, sans un mot, sans bouger ni pleurer. Anéantis par ce spectacle sans nom, nous hurlions en silence. Mon regard croisa mon ASHLEM, je l'avais connu dans la fleur de l'âge, un jeune homme superbe et plein de vie. Je le voyais sale, hirsute, amaigri comme un mourant, les yeux creusés prêts à sortir de la tête. Son regard vide n'exprimait plus rien. Il ressemblait déjà à ces formes grotesques qui jalonnaient le sol, il leur ressemblait presque plus qu'à ce beau garçon que j'avais aimé jadis. C'était il y a si longtemps, comme une

autre vie dont le souvenir s'estompait déjà. C'était il y a 9 mois. Neuf mois déjà...

Je regardais les autres et ne vis que des fantômes. Nous n'avions même plus peur d'être la cible d'aéronefs ni de snipers. Nous avions déjà tout perdu et la vie qui nous restait n'en était plus une.

Soudain, quelque chose bougeait ! Bon sang, des enfants ! Nous accostâmes et allâmes vers eux. Ils devaient avoir entre 6 et 8 ans.

-Que faites-vous là ? Où sont vos parents ?

-Là dessous. Répondit la petite fille en montrant un monceau de décombres, d'un air presque léger. Elle ajouta ; *Ils sont tous morts.*

Nous embarquâmes promptement les enfants et nous engageâmes dans le canal axial. Un autre spectacle nous attendait, pénible à décrire, difficile à écrire. Ce qui avait été l'artère aquatique de la cité était encombré d'innombrables corps flottants⁵⁵. Par endroit les corps formaient des radeaux dérivant au fil de l'eau. Par moment, nous devions écarter ces amas informes avec les rames pour faire avancer notre embarcation à contre-courant. En regardant vers l'extérieur, le fleuve des morts s'étendait sur des kilomètres. Voilà ce qu'étaient devenus les habitants de tous ces quartiers anéantis. Nous-nous efforçâmes de cacher les yeux des

⁵⁵Le réseau de canaux était aménagé de telle façon qu'un courant d'eau traversait l'ensemble évitant les eaux stagnantes. Tout était drainé vers le canal central et évacué vers la mer.

enfants pour les protéger d'un tel spectacle mais nous ne pouvions pas masquer la puanteur effroyable qui nous environnait. Manifestement, ils s'y étaient habitués et ne manifestaient aucune réaction. Pour eux, tout cela était devenu normal. Ce constat était bien la seule chose qui pouvait encore me choquer.

La masse énorme du NAHKRON était toujours là, comme immuable. Pourtant il ne l'était pas. Ses immenses architectures étaient comme ébréchées, le bouclier n'arrêtait pas tout et des signes de ruines apparaissaient déjà ici et là.

Par endroit, les galeries pour-tournantes avaient été éventrées par les tirs. Plus inquiétant, la coupole intacte avait changé de couleur, devenant plus terne virant au gris. Jamais de mémoire Atlante on avait vu cela. Chose surprenante, autour du canal entourant le NAHKRON, les rangées d'immeubles protégées par ce qui restait du bouclier étaient encore debout. C'étaient les derniers de toute la métropole sur des kilomètres à la ronde.

Nous parvînmes enfin devant la porte maritime. Nous étions face à un immense arc triomphant de pierre sculptée. Le porche monumental était encadré de quatre serpents de pierre de plusieurs mètres de large, partant de sous l'eau et montant jusqu'au sommet du haut porche. Les têtes de serpent jaillissaient vers l'extérieur comme des gargouilles. Une voix de haut-parleur nous somma d'arrêter et de présenter un badge d'identification. J'avais le mien et je le tendis vers le rayon lumineux qui était braqué sur nous. Nous savions

que nous étions observés et passés à une sorte de scanner. Vu notre état, nous ne risquions pas de passer pour des ennemis infiltrés. Il s'écoula une bonne minute d'attente. Je n'avais jamais réalisé auparavant la majesté sauvage de cette porte ainsi que la splendeur de son décor sculpté. Puis, nous entendîmes : « Vous avez l'autorisation de rentrer dans le NAHKRON, soyez les bienvenus ». Le bateau s'engagea dans le long tunnel maritime pour déboucher dans une majestueuse cour intérieure à colonnade. Les gardes du NAHKRON vinrent vers nous et prirent nos armes.

Il y avait longtemps que je n'avais vu de gens en bonne santé, propres et aux uniformes impeccables. Ils nous accueillirent avec une bonté qui me fit mal tant je n'y étais plus habitué. Voir leur sollicitude envers les enfants était merveilleuse et douloureuse à la fois. Je réalisais que nous étions devenus un objet de pitié pour eux, m'enfonçant un peu plus dans un sentiment de déchéance. Je n'avais jamais pensé que la bienveillance puisse blesser à ce point.

Des bénévoles prirent soin de nous. On nous donna à boire et à manger. Luxe suprême, nous pûmes nous laver et mettre des vêtements propres. Pourtant, le NAHKRON n'était pas épargné par la misère. Les corridors, rues intérieures et galeries étaient envahies des dizaines de milliers de réfugiés manifestement traumatisés par le désastre. L'immense complexe, une ville en soi, semblait submergé par une détresse incommensurable. Partout ce n'était que blessés

appelant à l'aide, agités déambulant aux yeux fous, personnes prostrées au sol dans la position fœtale regardant dans le vide ou se balançant d'avant en arrière. Les pleurs d'enfants étaient partout. Si dans la ville les gens crevaient en cachette comme des rats dans leurs trous, ici l'agonie de la cité était comme mise en scène. Beaucoup de gens souffraient de graves brûlures et portaient des blessures effrayantes jusqu'à ne plus ressembler à des êtres humains.

Pourtant dans ce naufrage indescriptible quelque chose se passait, quelque chose était à l'œuvre. Sans cesse, parmi les foules nombreuses, s'activait un essaim de figures bleues : les moines et nonnes du NAHKRON. Ils passaient de grappe humaine à grappe humaine, apportant des choses, s'arrêtant pour changer un pansement, administrer un médicament, faire un soin. Le NAHKRON était une ruche, les moines et bénévoles en étaient les abeilles butinant sans relâche l'immense prairie de la souffrance sans fin. Quel était donc le miel ainsi produit ?

Les voyant faire, je fus surpris par l'extraordinaire bienveillance qu'ils dégageaient, donnant à chacun un réconfort, une attention incroyable dans ce tsunami de douleur. Ils pouvaient passer d'un vieillard à un enfant, d'une jeune fille à un soldat blessé, consolant une mère qui venait de perdre son enfant, calmant un fou furieux agité...

Je me dis alors que si des blessés ennemis avaient survécu, ils auraient été traités avec la même bonté. Ces moines et ces nones avaient pour prendre soin de tous, la même énergie que nous avons eue pour tuer sans relâche. Venir en aide à tous était leur seule préoccupation. Ils soignaient et c'était tout.

Cette comparaison avec nous était de trop, et à plusieurs reprises, je dû me cacher derrière un pilier pour pleurer sans retenue. Je me sentais devenir fou. Tant d'amour me faisait mal.

Mes larmes revenaient donc...

Nous nous portâmes volontaires pour aider les moines et les bénévoles à cette tâche sans fin.

Si mes compagnons avaient physiquement quelque peu repris forme humaine, je les savais aussi très ébranlés. Le soir, nous nous retrouvions dans la même salle pour nous reposer. En fait, nous n'arrivions plus à nous quitter. Nous n'avions plus de famille, nos proches étaient exilés au loin ou morts. Nous étions les uns pour les autres tout ce qui nous restait. Que faire des deux enfants recueillis ? Il nous sembla impensable de les confier à des bénévoles déjà débordés. Ils s'étaient habitués à nous et nous décidâmes de les « adopter ». Ils resteraient avec nous quoi qu'il advienne. Il en fut de même avec l'adolescent que nous avons recueilli peu avant. De temps en temps un « papa » lui échappait. Au début, je le reprenais en lui rappelant que je n'étais pas

son père tout en lui disant que s'il voulait il pouvait à la rigueur m'appeler « oncle maternel » ce qui était déjà beaucoup. Ensuite, je compris que même quand il avait un père il en était dépourvu et je ne le reprenais même plus.

Nos nuits étaient agitées de cauchemars, chaque nuit l'un ou l'autre de nous se réveillait en hurlant. Nous n'avions pas besoin de demander quoi que ce soit car nous étions tous hantés par les mêmes scènes ; Ce n'était pas tant ce que nous avons subi que la violence que nous avons exercée qui revenait en boucle. Je revoyais en boucle les soldats que j'avais tué et plus encore ceux que j'avais grillés vivants comme des insectes. Nous étions tous malades de notre propre violence, submergés par un fauve déchaîné qui refusait de retourner dans son antre. J'étais plus terrorisé par mon monstre intérieur que je ne l'avais jamais été des ennemis. Je savais tuer les ennemis par les moyens les plus divers mais comment tue-t-on son démon intérieur ? Par moment, l'angoisse était telle que j'avais envie de me précipiter du haut d'une terrasse pour en finir. J'enviais sincèrement ceux qui étaient mort au début de cette horreur et regrettais amèrement ma survie dans ce cauchemar. Le souvenir de la scène du départ de SHANNA enceinte et de mon choix de rester était devenu aussi toxique que du cyanure. Je savais que tout au loin, là-bas au nord-ouest, un enfant était né mais je ne serais jamais son père.

Une angoisse sourde apparaissait ; toute cette violence avait produit un terrible karma. Quand toute cette histoire allait cesser, quelle renaissance m'attendait ? Je ne le savais que trop.

Je ne trouvais de répit que lorsque je m'activais auprès des réfugiés. Dès que j'arrêtais la souffrance revenait inlassablement. Elle semblait même croître continuellement au fur et à mesure que mes facultés mentales se réactivaient, un peu comme un corps transi de froid qui redevenait peu à peu sensible et douloureux en se réanimant. Allais-je devenir fou de douleur ?

Je tentais de trouver aussi quelque réconfort pendant les prières. Tous les jours, d'immenses cérémonies étaient organisées dans les vastes salles à colonnes du NAHKRON. Malgré la situation et l'agitation des cursives, il régnait un calme impressionnant parmi les foules rassemblées à ces moments-là. Une ferveur spirituelle incroyable unissait ces gens qui se savaient tous condamnés. C'était comme si le NAHKRON s'enfonçait dans une intensité spirituelle jamais vue avant. Nous assistâmes aussi à un discours du roi qui réfugié lui aussi au NAHKRON avait tenu sa promesse en restant à POSEIDIA. Désormais, il apparaissait volontairement habillé de manière ordinaire sans tiare, cape ou sceptre. Il n'avait rien perdu de son charisme et gardait sa capacité à galvaniser les foules.

Pourtant, j'étais incapable de prier. J'étais simplement là et les larmes coulaient toutes seules sans bruit. La seule chose que je pouvais faire était de réciter mécaniquement des mantras puis j'étais saisi d'un

malaise de plus en plus fort et je devais arrêter et quitter la pièce en proie à un combat intérieur. De même, j'avais du mal à assister aux rituels, très vite, je me sentais mal, au bord de la crise. Pourtant, peu à peu, le souvenir des textes et des rites revenait.

Parvenu au comble du désespoir et voyant que la vie spirituelle était comme « obturée » en moi. Je ne voyais pas d'autre alternative que de rechercher un secours spirituel. J'appris incidemment par un des moines aidants qu'un jeune maître spirituel était présent dans le monastère central du NAHKRON. On ne me donna pas son nom mais on me dit qu'il s'agissait d'un jeune INKAL, c'est à dire d'un religieux hautement qualifié et issu de collèges spéciaux. Je fis donc la demande d'une audience, persuadé que vu les circonstances, il aurait d'autres soucis que moi. A ma grande surprise ma demande fut acceptée et je fus le jour même mis en présence de ce personnage.

On me fit rentrer dans le monastère intérieur (on y rentrait qu'accompagné) et un jeune moine me guida jusqu'à la petite pièce où il logeait. Je me retrouvais face à ce personnage assis presque au niveau du sol, se tenant remarquablement droit. Je le reconnus aussitôt : SHILAM-KAR se tenait face à moi. C'était bien lui que j'avais connu au collège du cerf.

Il était presque comme lorsque j'étais adolescent. Il semblait sans âge, son allure fine, sa droiture était celle d'un jeune homme, de même son visage sans rides. A sa façon l'homme était beau mais d'une beauté qui n'avait rien de sensuelle. Quelque chose de ce qu'il

dégageait semblait d'une extrême ancienneté. Pourtant, il dégageait quelque chose de différent : manifestement il était devenu un maître. J'étais très impressionné, bien plus que lorsque j'avais 13 ans. Je me sentais aussi à l'aise qu'un chat face à un tigre. Ainsi il était devenu moine puis un maître à présent. Je voyais devant moi un être qui s'était élevé, accentuant mon sentiment de déchéance.

La porte fut fermée derrière moi et le moine regarda dans ma direction en silence. J'avais l'impression gênante d'être lu comme un livre. Que voit-il ? Est-ce si horrible ? Je me sentais moralement sale m'attendais à être expulsé comme un malpropre.

Allait-il parler ? Devais-je formuler une demande ? Je me sentais de plus en plus mal. Il parla :

- Alors tu as fini par venir...

A ma grande surprise, il se leva, me pris fermement la main et me fit m'asseoir par terre face à lui. Au moment où il me prit la main je revis la scène de l'enlèvement dans la forêt et comment je l'avais extirpé de là en le tirant par la main. J'entendis sa voix dans ma tête.

- C'est à moi de tirer de là maintenant.

Je me mis à parler très vite : *- je suis perdu, j'ai commis les pires actes, je perds la raison, je crains les pires tourments dans ma vie prochaine...*

Il coupa net comme un claquement de fouet.

- Assez de te faire du mal ! Je vois tout cela.

Dans ma tête, ces mots sonnèrent comme un électrochoc très puissant. Quelque chose de la panique intérieure cessa d'un coup comme une flamme soufflée par le vent.

- *Tu as fait beaucoup de mal et ton esprit est aussi lourd qu'un bloc de pierre. Je commençais à me décomposer encore plus en attendant que tombe la sentence.*

- *Tu n'es pas voué aux renaissances infortunées. Tu peux encore agir. Mais tu n'es pas seul ? Et ceux qui t'accompagnent ?*

- *Ils sont dans le même état.*

Mais c'est toi qui les as commandés dans la violence et à toi de les mener au-delà. Vous ne pouvez-vous en sortir qu'ensemble. Vous êtes devenus frères et sœurs de meurtre, vous pouvez devenir un jour frères et sœurs pour le bien de tous les êtres. Vous serez libérés ensemble ou vous plongerez pour des durées faramineuses dans les renaissances infortunées. Maintenant, tu sais ce que l'enfer veut dire, ton cœur y est déjà presque.

Que faites-vous de vos journées ici demanda-t-il ?

- *Rien de très important, nous aidons les réfugiés, on s'occupe des malades et de ceux que l'on peut aider.*

- *Donc vous avez commencé à retourner votre esprit. Et à part cela ce n'est pas important ! Qu'est-ce qui est plus important aujourd'hui ?*

Par contre, vous avez besoin d'aide pour la suite. J'eus l'image mentale d'un saut à faire au-dessus d'un précipice vertigineux.

- Les ronces ont poussées sur le grillage. Dit-il. Je le regardais sans comprendre. Il reprit.

- Si on veut couper les ronces, on est empêché par la clôture et si on veut couper le grillage, ce sont les ronces qui empêchent d'y accéder. J'étais au comble de la perplexité.

- Contente toi de savoir que dans ce qu'y t'arrive, se mêlent des choses qui t'appartiennent et des choses qui te sont extérieures mais qui ont pris en toi. Car tu es maintenant sous emprise mentale. Je vais t'aider pour les interférences externes et ce sera à toi de traiter ce qui t'appartient en propre. Attends-toi à ce que cela bouge ce soir. Vous pourrez pratiquer dans une chapelle secondaire du NAHKRON. Vous pourrez y venir ensemble tous les jours pour soigner votre esprit.

Il répondit à la question que j'allais poser.

- Vous n'aurez pas le temps dans cette vie d'éliminer les mauvais karmas produits mais vous pouvez utiliser la force du vœu qui lie pour bien renaître et pouvoir purifier votre esprit dans de prochaines existences. Car tu as aussi rompu tes vœux. Je le regardais interloqué et il répondit à la question que je ne lui posais pas :

- Ton vœux de bienveillance envers tous les êtres et de non-violence pris lors de l'initiation du sceau. Tu as brisé le sceau initiatique. C'est ici à Poseidia que vous avez chuté, c'est ici que vous pouvez commencer à

vous relever, cela doit commencer maintenant. Revenez demain.

- Merci. Mais pourquoi se préoccuper ainsi de nous alors qu'il y a tant de souffrances partout ? Et puis que fait un INKAL ici à POSEIDIA ? C'est un mouvoir.

- Toi et tes compagnons êtes plus malades que la plupart de ceux qui agonisent dans les corridors. Si je ne vous viens pas en aide, à vous et aux autres, à quoi est-ce que je sers ? La place du médecin est auprès des malades. Allez ; à demain !

Je m'inclinai et sortis, aussi sonné qu'après une chirurgie.

Effectivement, le soir, après le frugal repas (lentilles et céréales) je me sentis très bizarre et je m'isolais du groupe. ASHLEM bien sûr me demanda où j'allais et je lui dis que j'avais besoin de m'isoler un moment sans trop savoir ce qui se passait, il resta prudemment à une trentaine de mètres du recoin là où je me trouvais. Je m'assis sans essayer quoi que ce soit sentant quelque chose de très fort se passer en moi, comme une sorte de combat dont mon esprit et même mon corps aurait été le théâtre silencieux. Je perçus très nettement que l'on priait pour moi, plusieurs personnes se concentraient sur moi puis je perçus quelque chose qui se romps, accompagné d'une douleur toutefois supportable, puis ce fut comme une décrue et les choses revinrent à la normale avec un sentiment de

libération. J'appelais ASHLEM que je savais proche et je lui proposais de réciter avec moi la prière de UN. Je vis que non seulement je pouvais la réciter sans trouble mais je sentais une force d'amour m'irriguer de nouveau pour la première fois depuis des mois, un peu comme on rétablit le courant en mettant les fils en contact. En même temps, j'éprouvais une douleur comme on met de l'alcool sur une plaie à vif pour la nettoyer.

Le lendemain, notre groupe se retrouva au monastère. Les deux enfants nous suivirent, à qui les confier ? Le maître ne fit pas de longs discours. Il imposa longuement ses mains sur le crâne de chacun puis nous accompagna dans le petit sanctuaire. Il me demanda de mener la prière et sorti. Et ainsi, pendant une semaine, tous les matins, au lever du jour nous étions là à prier et chanter ensemble. Le soulagement que nous éprouvions était vraiment immense comme la pluie d'été sur une terre assoiffée. Bien qu'il ne soit pas physiquement présent, nous sentions la présence de ce moine et à travers lui de tous les maîtres, hommes et femmes de la lignée d'Un. Les cauchemars s'apaisèrent et pour la première fois depuis des mois, nous pouvions dormir réellement, même s'il nous arrivait encore d'avoir des accès de larmes.

Jour après jour nos voix revenaient, nous trouvions même du plaisir à chanter ensemble et j'étais de nouveau capable de mener le rite et de sortir ma voix de jadis.

J'eus l'occasion d'avoir plusieurs entretiens individuels avec ce personnage hors du commun qu'était devenu SHILAM-KAR.

Un jour, il me demanda les rêves que je faisais, je lui racontais celui des deux hommes épargnés en étant surpris de l'impact que cela avait sur moi. Sa réponse fut une image : quand un homme tombe d'un précipice, il se raccroche désespérément à la dernière branche qu'il trouve. Ils avaient été cette dernière branche.

- *Mais je n'ai pu les sauver, au contraire, en les croyant les épargner, je les avais condamnés à un sort plus cruel encore.*
- *Ce n'est pas toi qui les as condamnés. Ils étaient les derniers ennemis pour qui tu as eu de la compassion authentique. Il était facile d'avoir de la compassion pour les deux enfants orphelins mais difficile de prendre des risques pour sauver deux ennemis. Tu n'as pas réussi à les sauver mais eux t'ont permis de te sauver de ton naufrage intérieur. Sans cela, il n'y aurait pas eu l'anneau qui donne prise à la corde pour te tirer de là. Tu leur dois plus qu'ils ne te doivent.*

Il me demanda s'il y avait un autre rêve depuis que j'étais réfugié au NAHKRON. Il y en avait un autre qui me hantait nuit après nuit. C'était la nuit et dans une interminable procession de prisonniers, je gravissais l'escalier d'une haute pyramide. En haut sur la plate-forme, un autel de pierre servait à sacrifier les prisonniers, un à un. Puis les corps étaient jetés dans le brasier juste derrière qui avait la forme de la gueule d'un

monstre⁵⁶. Au moment où on m'installait sur la pierre, je vis que j'étais aussi le sacrificateur ainsi qu'un de ceux qui jetait les corps dans la fournaise. J'étais donc à la fois la victime, le bourreau et son assistant.

Je sentis une émotion forte passer sur le visage de SHILAM-KAR, comme s'il percevait quelque chose de terrible. Il marqua un silence comme quelqu'un qui va pleurer. Puis, il rentra dans une explication plus longue que d'habitude.

Le site entier de POSEIDIA est un mandala, c'est-à-dire une porte ouverte sur le divin. C'est aussi un champ d'offrande puissant. La cité a un plan de mandala, Des temples puissants dotés de cristaux sont placés aux emplacements stratégiques pour capter et renvoyer des énergies subtiles. Ce champ est en résonance avec d'autres lieux sur terre mais aussi sur d'autres mondes et sur d'autres dimensions. C'est aussi sensible que la membrane d'un tambour et les résonances sont immenses. Comme tu le sais, les BAAL-ILLAL ont voulu s'emparer de ce site, des cristaux et du vortex secret. C'est bien pour empêcher cela que toi et tes compagnons avez voulu combattre. Mais il y a bien plus si on prend en compte des niveaux plus subtils : A leur insu, les chefs putschistes se sont mis au service de forces terrifiantes. Leurs méthodes de combat ne sont pas si absurdes qu'il y paraît, les centaines de milliers

⁵⁶Les sacrifices sanglants humains ou animaux étaient impensables dans la religion Atlante officielle. Ils ont existé néanmoins à diverses époques dans des mouvements sectaires. Nous savions que les adeptes de BAAL-ILLAL y eurent recours, au moins par moment.

de victimes sont sacrifiées, peut-être des millions afin de renforcer ce monstre. D'où le choix systématique de la solution la plus meurtrière, y compris pour leurs propres hommes. Eux même ne s'en rendent sans doute pas compte et se croient maîtres du jeu alors qu'ils en sont les marionnettes. Poseidia est devenu le plus grand temple à sacrifice humain jamais vu sur terre. Ce temple est destiné à nourrir une tempête de destruction folle. Cette tempête se nourrit aussi et surtout de la haine et de la peur. La peur et la haine engendrent des violences qui les renforcent sans fin. La machine infernale s'est emballée jusqu'à un point de non-retour. Le cristal est sur le point de mourir.

- *Comment un cristal peut-il mourir ? Est-il vivant ?*
- *Non, pas comme toi mais il est la demeure d'une entité très élevée. Pour le moment, il lutte contre le déferlement influences négatives de peur et de haine. Les meurtres de masse à POSEIDIA créent un halo de destructivité de plus en plus puissant qui est sur le point d'expulser l'entité aimante hors du cristal, le rendant contrôlable par des forces terrifiantes.*
- *Et que se passera-t-il alors ?*
- *Sache que le grand cristal ne tombera pas sous cette influence diabolique. Comme tu le sais, les grands cristaux ont été confiés aux Atlantes mais ils ne les possèdent pas. Par contre, c'est l'Atlantide qui disparaîtra alors, et il n'y aura plus de cristaux sur terre. Un long silence de réflexion suivit.*
- *Ce sera la fin de tout ?*

- *Non, les cristaux ne sont pas tout. Notre esprit est bien plus précieux. Les cristaux amplifient et transmettent mais ils ne transforment rien. En revanche, un esprit qui a une pratique spirituelle authentique transforme tout ce qui l'entoure et propage la joie et l'amour. Le vrai combat est pour l'esprit, pas pour les cristaux.*
- *Donc en résistant par la violence, nous avons-nous même alimenté le monstre.*
- *Exactement. D'où crois-tu que vos rayons tiraient leur énergie ? Du maître-cristal lui-même. En croyant combattre pour une cause juste, vous avez détourné l'énergie divine au service du meurtre pour alimenter une idole abominable que vous prétendiez combattre. Mon frère, toi et tes compagnons êtes donc à la fois victimes, serviteurs et exécutant des œuvres immondes d'une forme-pensée véritablement démoniaque⁵⁷. En tuant les soldats ennemis, vous fabriquez le monstre en détournant le feu sacré, au nom du sacré. Tu as rompu ton vœu par ce que tu as pris pour de la fidélité à ton devoir.*

Il se tut et essuya des larmes de ses yeux. Un long silence suivi. J'éprouvais à cet instant un immense regret de toute la violence que j'avais produit et suscité chez les autres. Ne retrouverais-je jamais la voie de l'initiation après l'avoir ainsi rompue ? J'ignorais qu'un

⁵⁷La religion atlante n'était pas un dualisme opposant le principe du mal au principe du bien. Elle ne reconnaissait pas l'existence d'êtres intrinsèquement mauvais. Par contre elle considérait que des êtres pervers pouvaient développer des pouvoirs peu communs à des fins de domination ce qui pouvaient les faire se comporter de manière terrifiante.

maître spirituel pouvait être aussi ému. Je le sentais intensément touché par ce qui m'arrivait.

- *Pour toi qui commandais le groupe, ton karma de meurtre est multiplié. Il te faudra bien des vies pour transformer toute cette violence. Tu seras systématiquement confronté à des situations brutales et perverses dans lesquelles le jeu sera faussé. Ce sera la religion contre la religion. Par contre, quand cette violence sera transmutée en toi, elle deviendra une immense source de bienfaits pour tous. Avec un karma pareil, tu seras condamné un jour à devenir un maître spirituel, à devenir le passeur qui aide les autres à la libération. Dans votre malheur, votre petit groupe a eu de la chance d'être en contact avec une tradition spirituelle complète, sinon vous n'aviez aucune chance d'échapper à des renaissances terribles dès la prochaine vie. Un long chemin commence devant vous. Il ne sera pas facile.*

Tout est cyclique ; les forces qui agissent aujourd'hui se disperseront demain pour converger de nouveau un jour.

Il me revint alors la visite au planétarium de POSEIDIA quand j'étais enfant. Je repensais à l'alignement complet des planètes, un phénomène qui ne se produit qu'à intervalle de nombreux milliers d'années.

- *Oui, comme l'alignement des planètes.*

- *Exactement, eh bien les karmas font de même. Un jour vous vous retrouverez et serez plongés dans des circonstances comparables à ce qui se passe aujourd'hui. Vous aurez alors un choix à faire. Si vous*

avez purifié ce que vous devez purifier, vous choisirez le bon chemin, sinon, vous répèterez la même erreur. Vous êtes un peu comme les pièces d'un puzzle qui forme un idéogramme. Un jour les pièces seront à nouveau rassemblées. C'est ainsi que vous aurez l'opportunité de vous libérer si vous savez la saisir.

-Est-ce pour bientôt ?

- C'est dans 10 000 ans... c'est pour demain... Qu'est-ce que le temps à l'échelle du cycle des vies ? Mais le chemin de libération commence maintenant.

Il était manifestement éprouvé par cet entretien. En souriant, il me fit signe de prendre congé. A cet instant, il me parut vieux, fabuleusement ancien. Ce fut la dernière conversation privée avec lui. Je le saluais et parti.

Le temps du partage

Thig crìoch air an t-saoghal ach mairidh gaol is ceòl.

La fin du monde viendra, seuls resteront l'amour et la musique.

Proverbe Écossais

Le dernier jour, le moine était là et nous dit que notre pratique aurait lieu ailleurs aujourd'hui. Il nous guida à travers un improbable dédale de couloirs qui s'enfonçait dans les profondeurs des édifices superposés. Au fur et à mesure que nous nous enfoncions, je voyais que nous remontions dans le temps, traversant les NAHKRON successifs, jusqu'où allions nous remonter ? Après avoir traversé maintes salles et corridors, longés d'interminables colonnades de divers styles, descendu de nombreux escaliers de pierre soigneusement appareillés, nous aboutîmes dans un petit hall à colonnes d'un style très archaïque : le seuil d'un sanctuaire qui m'était complètement inconnu. Je sentais que quand ce porche avait été construit, il était à l'air libre. Je sus que nous avions atteint le niveau du sol d'origine. Puis il nous dit :

Vous êtes ici au seuil d'un des premiers sanctuaires du NAHKRON, bien des millénaires avant l'édifice actuel. C'est un des cinq temples à cristal du NAHKRON.

Je vous laisse ici, c'est à vous de proférer le serment d'Un et le vœu qui lie. S'adressant à moi, Tu connais le rituel et tu as la voix. Tu vas conduire la prière maintenant.

Votre chemin continue ici, c'est à vous de marcher. Vous n'êtes pas seuls. Allez !

Il nous quitta et nous descendîmes par un escalier dans le sanctuaire en forme de dôme. Il semblait constitué de blocs de granite soudés les uns aux autres, un peu comme un grand igloo. Il n'était pas immense non plus, un peu plus grand qu'une yourte mais bien plus haut. La construction d'aspect rustique ressemblait à quelque chose d'organique, tout en rondeurs, j'eus l'image de pénétrer dans la matrice d'une créature vivante tant le lieu me semblait protecteur.

Au centre, sur un haut piédestal de granite, se tenait un beau cristal de lumière opalescent comme doté d'une vie propre qui palpite. Autour du cristal se trouvaient des bornes qui faisaient partie du dispositif habituel qui entourait les cristaux. Le cristal était la seule lumière de la salle qui baignait dans une clarté de clair de lune. Je n'en revenais pas car j'ignorais l'existence de telles salles sous le NAHKRON. En tout point elle ressemblait aux salles enterrées sous des tertres dans la Corne ou la cordillère, qui elles n'avaient pas de tels cristaux. Je n'avais jamais vu de telle construction rustique à POSEIDIA où régnait la pierre de taille parfaitement ajustée. Seul le seuil était sculpté. Le reste avait l'aspect de la pierre brute arrondie mais naturelle sans inscription ni symbole. Le sol bien que lustré et luisant

comme du marbre comportait des irrégularités ; c'était manifestement la roche-mère d'origine, sommairement nivelée mais parfaitement polie par des dizaines millénaires de passages.

Nous étions huit femmes et hommes rassemblés autour du cristal en suivant des motifs sur le sol poli. Les deux enfants n'étaient pas loin et s'assirent tranquillement. Nous les inclûmes dans l'espace psychique ainsi créé.

Silence et concentration.

Les compagnes et compagnons produisirent un bourdonnement, un accord très doux où se mêlaient les voix graves des hommes avec celles des femmes plus hautes formant un tapis sonore riche et dense ; la synchronisation des voix était parfaite. Le bourdon était à la fois stable et modulé formant une base sonore qui ondulait. Cela donnait l'impression d'un aéronef qui lévite en flottant au ras du sol avant de partir.

Soudain, je lançais une mélodie pentatonique très émouvante. Ce que j'entendais n'était plus ma voix habituelle. La voix claire et forte se détachait sur le bourdon grave comme des bijoux sur du velours noir, comme un vitrail éclatant dans la pénombre d'une église. Le cristal devient graduellement plus lumineux

en suivant les inflexions du chant. Il chantait lui aussi. L'acoustique de la salle était merveilleuse et les effets sonores et psychiques du chant indescriptibles.

L'intensité spirituelle augmenta. La voix se tu et le bourdon cessa. Vint la prière qui unit, la prière de base de la loi d'Un. Cette prière était scandée en monocorde, à la fois récitée et chantée. Puis vint le souhait qui lie et le serment de s'engager pour les vies futures. Nous prenions l'engagement solennel de renaître inlassablement vie après vie pour progresser jusqu'à l'accomplissement ultime et alors de revenir pour les aider tous les êtres à progresser sans en omettre un seul, nos ennemis compris. Il n'y avait pas de serment plus élevé dans la religion Atlante. Alors que nous chantions ainsi, je me mis à percevoir la présence d'autres êtres comme si notre cercle s'élargissait. Je senti la présence de SHANNA, mais aussi de KHEA. Plus troublant, je percevais aussi celle de mon vieux USHTAR comme du temps où il était à mes côtés. Je sentais la présence de beaucoup d'autres êtres encore. Un fleuve d'amour nous traversait tous.

SILENCE

Soudain, l'espace d'un éclair, le temps d'un spasme amoureux, le temps de l'éternité, le temps au-delà du temps ; il n'y a plus de coupole, plus de sanctuaire ni de cristal, ni lumière ni obscurité. Les personnes ne sont plus là non plus.

Il n'y a plus que l'espace sans limite, sans haut ni bas, sans objet sans moi ni non-moi. Seulement est présent l'espace, l'espace radieux dans la clarté fondamentale et rien d'autre...

LA JOIE.

Puis la réalité conventionnelle émergea à nouveau. Les corps s'animent doucement, je me mis à rire sans raison, aussitôt suivi par d'autres sans aucun échange de mot. Nous n'avons pas voyagé en sortant de nos

corps. Nous n'étions pas en extase mais plutôt en enstase, c'est-à-dire en nous même, mais au-delà du soi.⁵⁸

Nous avons chanté ensemble la dédicace pour tous les êtres. Et le cercle se défit et nous sortîmes, un peu secoués, émus mais joyeux par la petite porte massive du sanctuaire.

En sortant de la crypte, un jeune moine nous attendait et nous ramena vers la surface à travers cette véritable termitière. Nous venions d'atteindre les salles de surface quand résonnèrent des sons incroyables. Cela ressemblait à la fois à de longs appels de trompes de navires et à un son de cloche énorme mais sans percussion. Il n'y avait presque que les harmoniques. La source de ces sons extraordinaires semblait impossible à déterminer. Cela semblait venir de partout à la fois. L'effet était vraiment très inhabituel, même à l'époque. Sans que cela soit annoncé, bien que n'ayant jamais entendu ces sons, tous surent ce que cela signifiait : la fermeture des portes du Nahkron⁵⁹. Les lourdes portes monumentales se refermèrent lentement dans un grondement sourd de roches en mouvement au milieu d'une ambiance de fin du monde. Tous étaient là, immobiles, sidérés et silencieux. Ceux qui n'avaient pu s'y réfugier se savaient désormais livrés aux ennemis. Ceux qui s'y trouvaient savaient qu'il serait à jamais leur

⁵⁸Ce qui ne signifie pas que nous avons réalisé cet état. Voir la cime de la montagne au loin n'est pas l'avoir atteint.

⁵⁹Il s'agissait en l'occurrence de la fermeture du sanctuaire central avec son immense rotonde abritant le grand cristal.

tombe grandiose. Le vortex secret se ferma aussi, ainsi que le tube reliant le NAHKRON à des contrées lointaines. Le dôme central s'éteignit complètement, en symbiose avec le maître cristal qui cessa toute activité. Il était mort. Cela signifiait aussi la perte de tout bouclier énergétique. Nous avions encore des réserves et de l'eau potable mais nous étions désormais à la merci de la première attaque.

Puis suivit un silence total surprenant vu la masse de gens présents. C'est ensuite que résonna un appel enregistré en boucle invitant à rejoindre les lieux de rassemblement pour évacuer la surface. C'est dans le plus grand calme que ce troupeau humain se laissa diriger vers les escaliers qui menaient aux salles inférieures. Les gardes du NAHKRON canalisèrent ce flux comme des chiens de berger pour cette ultime évacuation.

Notre groupe avait élu domicile dans une salle d'apparat se trouvant au bout d'une aile élevée du NAHKRON avec des grandes et hautes baies donnant sur la cité. C'est dans cette haute salle très lumineuse que nous nous retrouvâmes en silence. Nous n'eûmes pas besoin de parlementer entre nous. Les enfants nous firent hésiter un instant mais quelle sécurité allaient-ils trouver dans les souterrains ?

Des gardes qui patrouillaient firent irruption dans notre salle pour nous évacuer. Je me portais à leur devant accompagné d'ASHLEM. Un des gardes pris la parole :

- *Vous n'êtes plus en sécurité ici, le bouclier énergétique est désactivé et un bombardement peut frapper n'importe quand. Il faut vous mettre à l'abri.*
- *Hors de question. Nous avons connu l'évacuation en masse dans l'infra-ville puis l'enfer des combats souterrains. Nous n'allons pas revivre cela.*
- *Mais l'ennemi va sûrement donner l'assaut au NAHKRON, que croyez-vous qu'il va vous arriver alors ?*
- *Que croyez-vous qu'il va arriver alors aux gens entassés dans les souterrains ? Nous avons déjà vécu tout cela. Nous préférons vivre ici le temps qu'il nous reste que survivre des jours dans la terreur en implorant pour que cela finisse.*
- *Comme vous voulez, on ne va pas vous forcer.*

Il n'insista pas davantage et au moment où il tournait les talons, son collègue m'interpella avec familiarité :

- *Toi, tu es quelqu'un de particulier. L'homme avait attiré mon attention dès son entrée dans la pièce. Il était d'une beauté extraordinaire. Il reprit :*
- *Tu as beaucoup aimé et beaucoup été aimé. Tu sais ce que c'est que d'être heureux. J'aurais aimé te connaître* J'étais médusé. Manifestement l'homme avait des perceptions peu communes. Je lui répondis sans réfléchir, presque automatiquement :
- *Il existe une connexion ancienne entre nous. Dans d'autres vies, nous nous reverrons. J'espère que nous serons amis.*
- *Je l'espère aussi. On ne doit pas s'ennuyer avec toi.* Puis il se tourna vers ASHLEM et je perçu un véritable

éclair télépathique même s'il ne m'était pas destiné. Je regardais ASHLEM et la vis soudain très émue, comme quelqu'un à qui est écrasé par une mauvaise nouvelle. Puis l'homme nous salua et rejoignit son camarade qui l'attendait à la porte. Bizarrement, je me sentais très secoué. J'interpellais alors ASHLEM, plein de curiosité :

- *Alors que t'a-t-il dit ? Tu as vu quelque chose ?*
- *Je... je ne peux pas... Je ne peux pas te le dire là tout de suite. Je t'en parlerai plus tard. Je te le promets.*

De telles situations étaient devenues banales à ce moment extrême. Les circonstances effondraient les convenances et les inhibitions. Des inconnus s'abordaient et se disaient des choses qui dans d'autres circonstances auraient été impensables. Les masques tombaient et une incroyable transparence et authenticité s'installait. Néanmoins, l'intensité émotionnelle de cette rencontre soudaine « crevait le décors ».

Pourtant, nous n'avions encore pas tout vu. Le lendemain, après avoir chantés ensemble, nous entendîmes des pas dans le couloir et la porte s'ouvrit. Une compagne me montra un des deux visiteurs en disant.

- *Celui-là il me rappelle quelqu'un.* Je regardais distraitemment puis me levais d'un bond en faisant une humble révérence, aussitôt imité par toutes et tous.
- *Laissez là ces pitreries d'un autre temps, elles n'ont plus de circonstances. Alors vous non plus vous ne voulez pas vivre à la cave ?* Il rit en voyant nos mines sidérées.

- *Et alors, vous n'avez jamais vu votre roi ? Que voulez-vous, il en faut bien un alors je suis resté. J'ai mis mes gardes en congé. Ils sont en sécurité au sous-sol et moi je me promène à l'air libre. C'est comme tout, on s'y attache mais je me sens bien plus léger sans eux. J'ai seulement gardé un fidèle suivant pour m'accompagner. Alors c'est ici que les gens chantent si bien. On m'en a parlé et je suis venu voir par moi-même. On vous entend de l'autre bout du NAHKRON.*
- *Mais seigneur, vous ne craignez pas d'être capturé ? Vous seriez leur plus beau trophée.* Dit une compagne.
- *Ne vous inquiétez pas, mon suivant est armé, non pour me défendre mais pour s'assurer que je ne suis pas pris vivant. C'est là ma seule crainte pour moi-même. Quand on a tout perdu, le dernier luxe est de choisir sa mort. Alors, vous ne chantez plus ?*
 Nous reprîmes donc notre chant, en oubliant pour un temps notre singulier auditoire. Puis, le roi nous remercia et prit congé avec la légèreté apparente d'un promeneur, Il allait partir quand mû par je ne sais quelle impulsion, je l'appelai :
- *Seigneur, pouvez-vous nous donner votre bénédiction ?*
- *Ma bénédiction ? En voilà une bien bonne ! Quelle bénédiction voulez-vous que je vous donne ? Je n'ai pu empêcher la guerre ni la défaite. Je n'ai rien pu faire pour protéger mon peuple. Rien de rien, échec sur toute la ligne !* Je vins devant lui et m'inclinai :
- *Vous êtes le légitime souverain de l'Atlantide toute entière, digne héritier des rois antiques et protecteur de la Loi de Un. Votre sujet ASRAAN vous fait la requête*

de votre bénédiction. Une ombre passa sur son visage qui devint soudain empreint de gravité.

Oui, tu as raison, le père doit rester père jusqu'au bout. Vous êtes fils et filles d'Atlantide et je reste votre souverain.

Je savais qu'en plus d'être roi, il était un véritable initié et j'en eu vite la confirmation. Il m'imposa les mains sur le crâne en récitant une prière et fit de même pour tous les autres l'un après l'autre. Puis il prit congé pour de bon, nous laissant comme si nous avions rêvé la scène. C'est un peu plus tard, alors que nous étions tous dans cette salle très lumineuse, après une prière de groupe, qu'ASHLEM vint me tirer la manche me faisant signe de le suivre. Nous allâmes sur la terrasse extérieure dominant ce qui avait été la « capitale du monde ». Nous y allions assez peu car même quand le bouclier énergétique fonctionnait, il y avait toujours le risque d'être atteint par un tir. D'autre part, nous n'avions guère le cœur à contempler le spectacle de désolation de la ville dévastée. Il s'appuya contre la balustrade en pierre en me montrant l'immense champ de décombres.

Regarde, me dit-il, les combats ont cessé. Il n'y a ni tir ni explosion nulle part. Il ne se passe plus rien en bas.

C'était vrai, d'ailleurs les gardes du NAHKRON nous avaient prévenus que les combats avaient cessé depuis plusieurs jours. Contre toute attente, plutôt que de lancer l'assaut final attendu depuis des semaines, les BAAL-ILLAL s'étaient repliés en arrière et la situation était figée. Nous savions que des troubles avaient

éclatés sur l'île d'ARYAN, entre autres à cause de la guerre et que des mutineries s'étaient produites de manière répétée dans leurs rangs. La population d'ARYAN et des terres tenues par la rébellion ne supportait plus les pertes et les sacrifices liés à la guerre. Nous avons des informations précises et fiables à ce sujet. Par contre la rumeur courrait que la guerre allait se finir et que les adeptes de BAAL-ILLAL allaient proposer au gouvernement fédéral une sorte d'armistice en se retirant de l'île de POSEIDIA et en proclamant l'indépendance d'ARYAN avec certains territoires secondaires. Je ne croyais pas un traître mot de ces rumeurs persistantes qui courraient depuis le début du conflit. Je percevais au contraire que les BAAL-ILLAL étaient sur le point de triompher et de nous balayer une bonne fois pour toute, au moins dans la capitale. Je savais que cette accalmie était le signe de la chute finale imminente.

Du reste, mon intuition profonde n'était même pas la victoire des ennemis mais plutôt l'anéantissement final de l'ensemble des terres Atlantes sans vainqueurs ni vaincus. Néanmoins, je me doutais bien qu'ASHLEM ne m'avait pas fait venir ici avec lui pour extrapoler sur la stratégie ou la géopolitique.

D'ailleurs, il y avait autre chose d'étrange : à l'horizon, une clarté rougeâtre emplissait une partie du ciel, c'était comme un coucher de soleil sans soleil. Tout autour croissaient des nuées sombres. Cela formait comme un énorme nuage menaçant. Il était presque noir et d'une hauteur impressionnante.

- *ASRAAN qu'est-ce que c'est que ce truc ? Cela ressemble à la trompe d'un cyclone mais il n'y a pas un souffle d'air, c'est incroyable.*
- *Aucune idée, je n'ai jamais vu une chose pareille. Mais cela ne me dit rien de bon.*

Derrière nous, le dôme central semblait éteint, comme inanimé. Je vins à côté d'ASHLEM, appuyé comme lui contre le parapet de pierre et posais affectueusement ma main sur son épaule amaigrie. Il me revint la scène de la soirée si particulière dans l'appartement de mes parents. Cette soirée me semblait à des années lumières ce qui me fit sourire. ASHLEM eu la même évocation et me sourit d'un air facétieux.

Il y avait longtemps que je ne l'avais pas vu avec ce sourire-là. Malgré le retour au NAHKRON et la meilleure alimentation, son corps était marqué par les privations, il semblait prématurément vieilli mais ses yeux pétillants de malice étaient toujours aussi beaux. Nous plongeâmes un instant dans les yeux l'un de l'autre, c'était aussi vertigineux que l'infini d'un ciel étoilé. Puis nous tournâmes nos regards vers la ville détruite et un silence s'installa. Ce fut ASHLEM qui finit par le rompre :

- *Alors c'est la fin du voyage ?*
- *Oui, maintenant c'est vraiment la fin.* Répondis-je. Il y eu un lourd silence.

Puis ASHLEM repris : « *te souviens-tu de notre première rencontre ?* »

- *C'était au premier collège mais je ne me rappelle plus bien mais tu étais venu me parler spontanément.*
- *Spontanément ? Penses-tu ! Tu as oublié l'épisode de la veille.*

A ma grande surprise, il se mit à chantonner l'invocation du vent que ma tante m'avait appris :

Lève-toi vent de la liberté, vent qui nous mènera vers notre terre à venir.

Lève-toi vent d'espoir, toi qui gonfleras nos voiles inertes pour mener le navire au nouveau port.

Lève-toi, vent de la vie, souffle vital qui jamais ne cesse et qui ravivera nos braises ;

Lève-toi, vent qui nous tiens dans sa main ferme, pauvres feuilles que l'automne emportera toujours plus loin ;

Je t'invoque, vent du devenir qui nous mènera vers le refuge de demain.

- *Bon sang, tu te rappelles cet air ? Et même des paroles !*

- *Comment oublier ? On était tous assis dans le noir autour du feu mourant. Puis une voix d'enfant s'est élevée de l'obscurité. C'était une mélodie si étrange ! Je me suis dit : mais qui est ce garçon qui chante ainsi ? Je ne te voyais pas dans la nuit mais ta voix me transportait. Puis le vent s'est déchaîné d'un coup !*

C'était incroyable. Le lendemain j'ai demandé qui tu étais et je suis venu te parler.

- J'avais complètement oublié cette histoire mais maintenant, cela me revient. Quelle mémoire ! Alors, la boucle est bouclée...

Je sentis les larmes venir mais je n'avais pas envie de les laisser sortir. Pourtant je sentais qu'il devait me dire quelque chose d'important pour lui.

Puis ASHLEM reprit d'une manière que l'émotion rendait décousue :

- Après ce que nous avons traversé, je n'ai plus peur... Je pense aux deux gamins et à ce grand dadais que l'on a recueilli... Je pense aussi souvent à ton enfant qui est au loin... Un long silence suivit. N'en pouvant plus, j'intervins avec une colère contenue :*
- Écoute, tu vas me faire fondre en larmes en me sortant tout cela. Est-ce ce que tu veux ? Cela va servir à quoi de ressasser ce qui fait mal ? Je suis hanté par tous nos amis disparus. J'aimais USHTAR plus que mon propre frère et je n'ai même pas pu lui dire adieu.*
- Justement, je ne veux pas t'escamoter toi aussi. Il se tut comme interdit. Puis j'entendis sa voix dans ma tête qui énonça presque avec précipitation ce qu'il n'aurait jamais pu exprimer à haute voix : **Je t'ai emmené ici pour te dire adieu, C'est un honneur pour moi de partir à tes côtés, mon ami. Je ne peux quitter cette vie sans t'avoir dit à quel point je t'aime.***

Cette dernière phrase me percuta comme un coup de poing car ASHLEM était très pudique sur ses sentiments et ne les exprimait jamais directement, même par télépathie. Nous luttions l'un et l'autre pour ne pas pleurer en évitant de nous regarder. Je le pris doucement dans mes bras, ce qui n'était pas arrivé depuis la chute de l'usine et la perte de nos compagnons, des mois en arrière. Je réalisais soudain à quel point nos muscles avaient fondu et que nous n'avions plus du tout le même contact.

Un peu comme un paralytique qui se remet debout, je n'avais pas encore réalisé que le contact télépathique venait de se rétablir entre nous télépathie : une pensée commune germa en nos esprits :

Le contact de nos esprits est rétabli ! Nous avons l'impression de vivre un miracle après des mois de silence mental. Enfin, nous allons pouvoir nous envoyer des âneries. Je vins contre lui pour lui dire à haute voix ce que je n'aurais pu lui dire face à face sous son regard :

- *Chaque instant passé avec toi a été une joie, tu m'as donné du courage dans le danger, de la gaîté dans le malheur. J'étais trop ému pour continuer à haute voix et je passais à la télépathie. Pour moi aussi, partir à tes côtés est un honneur. Au revoir, mon frère de cœur, au revoir et non adieu car le voyage continue. Nous nous retrouverons dans d'autres vies.* Je Frôlais ma joue contre son épaule, à la manière d'un félin, répétant un vieux signe de

reconnaissance entre nous. Alors que nous pleurions en silence, toujours l'un contre l'autre, je glissais alors, toujours par télépathie : *Et moi aussi je t'aime.*

Il reprit.

- *Avec les violences que nous avons accumulées, nous risquons des renaissances terribles mais même si je tombe dans le pire des enfers, si c'est avec toi, ce ne sera pas tout à fait l'enfer.* Je répliquais :

- *N'espère pas te débarrasser de moi comme cela, vieille canaille. Avec le Karma commun que nous avons engendré, nous n'avons pas fini de nous revoir ! C'est un fleuve qui s'ouvre devant nous.*

Je ne sais comment nous trouvâmes encore la force de rire. Un autre silence suivi car je crois qu'après avoir vu tant de gens mourir, nous avions plus peur de renaître que de mourir.

ASHLEM repris à haute voix :

- *Et quand tout sera fini, qui chantera notre histoire et qui dira qui nous étions ? Que restera-t-il de tout cela, de POSEIDIA et de l'Atlantide tout entière ?*
- *Rien sans doute. Qui se souvient encore des mondes qui ont disparus jadis ?*
- *Et qui racontera à ton enfant qui était son père et ce que nous avons vécu ici ?* Cette question faillit me faire pleurer de nouveau. J'y pensais tous les jours depuis des mois. Un silence suivit.

- . *SHANNA lui racontera. Elle sera notre mémoire à tous. Je suis sûr qu'elle lui parlera sûrement aussi de toi, peut-être pas dans tous les détails, cela ferait une tâche sur le portrait...*
- . *Ah oui, une grosse giclée de sperme sur le tableau de famille⁶⁰!*
- . *Bravo, ASHLEM, quel poète sublime, quelle élégance raffinée ! ça c'est bien toi, quand il y a une grosse connerie à dire, tu es toujours là ! A dire ou à faire comme quand tu m'as sauté dessus... Je crus qu'ASHLEM allait s'étrangler d'indignation.*
- . *Quoi ? Mais quel culot ! Tu es venu m'allumer et tu me reproches après d'avoir réagi. Attends, stop. Il faut remettre les pendules à l'heure. Franchement, ce n'est quand même pas de ma faute si tu... ASHLEM s'arrêta soudain et me regarda. Un temps de silence s'installa. ASHLEM et moi partîmes à rire comme lorsque nous étions des gamins. Rire nous fit du bien. Il s'en suivit un silence apaisé comme si nous nous étions libérés d'une tension.*
- . *Va rejoindre les autres. Quoi qu'il advienne, nous nous sommes bien quittés. Dis-je.*
- . *Oui, nous nous sommes bien quittés. ASHLEM avait compris ce que j'allais faire et se dirigea vers le majestueux bâtiment où nous séjournions. Il venait de faire quelques pas quand je le hélais :*
- . *ASHLEM ! Il se retourna vers moi.*
- . *Oui ?*
- . *Merci de m'avoir parlé aujourd'hui.*

⁶⁰Les photos de familles existaient aussi à l'époque.

Il hésita un instant et esquissa un salut de la main puis repris sa marche déterminée. Je sus sans qu'il le dise qu'il allait chercher à contacter sa compagne partie au loin.

Encore ému mais étrangement joyeux, je m'assis par terre et commençai aussitôt à me concentrer. Le vent se levait soudainement, un étrange vent chaud. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le contact avec SHANNA s'établit presque tout de suite et je crus défaillir quand il advint. Brusquement, je vis ce qu'elle voyait à travers ses propres yeux : l'intérieur de la maison que nous occupions dans la communauté. Devant SHANNA, juste dans son champ de vision, se tenait un tout petit enfant tonique. Sans qu'elle ne me dise quoi que ce soit, je sus que c'était notre enfant. J'entendis dans ma tête la voix de SHANNA me disant :

- *C'est ASRAAN, comme son père.* L'émotion me cloua sur place et je ne pu rien dire. Je me sentis honoré comme jamais je ne l'avais été.

Cela faisait des mois que nous n'arrivions plus à communiquer ainsi. Nos retrouvailles furent très touchantes même si nous ne pouvions échanger que des propos de circonstances. Notre amour n'avait rien perdu en intensité. Je n'osais pas lui dire ce que je pensais de la situation ni lui parler des vies futures comme je l'avais fait avec ASHLEM mais je ne pouvais lui mentir en lui laissant espérer quoi que ce soit. SHANNA, m'assura qu'ils étaient tous en sécurité dans la communauté de montagne mais la guerre empirait tout autour. Le front nord avait cédé et les restes de l'armée s'étaient barricadés dans des poches de

résistances entourant les bases souterraines inexpugnables qui tenaient contre vents et marées. Des champs de force rendaient ces bastions inviolables et les forces restantes s'engageaient dans une résistance permanente. Les pertes civiles et militaires étaient énormes et chose nouvelle, des aéronefs de combat attaquaient les localités éloignées. Beaucoup de gens se réfugiaient dans les immenses bases souterraines, d'autres s'étaient exilés outremer mais SHANNA préférait rester dans notre hameau. Elle n'avait pas peur, ce en quoi, la connaissant, je la croyais bien volontiers. Je lui transmis plus que je ne fis le récit de toute notre aventure aboutissant à notre refuge dans le NAHKRON et lui parlais de ma conversion spirituelle. Je lui dis aussi qu'ASHLEM était le seul survivant du groupe de compagnons et que nous n'avions survécus que par notre aide mutuelle. SHANNA fut bouleversée d'apprendre la disparition de tous nos amis. Elle l'avait pressenti mais cette annonce lui porta un coup terrible. Elle me dit alors avec une grande force de lui transmettre tout son amour.

Les conversations télépathiques se font à la vitesse de la pensée qui est bien plus véloce que la parole, d'autant que les choses passent d'un esprit à l'autre d'une manière simultanée alors que la parole vocale est linéaire. En quelques minutes, je lui avais retracé notre périple depuis l'usine, c'est à dire depuis la rupture télépathique. Je la sentais pleurer en même temps qu'elle découvrait l'ampleur de notre déchéance même si je cherchais à ne pas donner de détails.

Elle connaissait déjà dans les grandes lignes la situation désastreuse de la capitale mais vivre tout cela à travers moi était une épreuve terrible pour elle.

J'avais besoin de lui ouvrir mon cœur :

- *Tu sais, tu avais raison, ma place était avec toi dans la communauté et pas à jouer les héros ici. J'ai tout foutu en l'air. J'ai l'impression d'avoir fait un immense saccage. Je t'ai perdu, toi et notre enfant, notre communauté, mon âme elle-même. J'ai l'impression de vous avoir tous abandonné.*
- *Je t'interdis de dénigrer le père de mon fils ! Moi, je suis fière de toi. Tu as pris la mauvaise route, c'est terrible, mais tu l'as fait par loyauté, pas par méchanceté.* Elle pleurait mais cela n'interrompit pas le contact télépathique, elle reprit.
- *Si c'était à refaire, c'est encore toi que je choisirais comme époux et nul autre. Je suis heureuse de t'avoir rencontrée, d'être ta femme et je ne le regretterai jamais. C'est toi qui m'a inspiré tout ce que j'ai fait. Sans toi, je n'aurai rien composé et rien créé. Tout cela est notre œuvre, y compris la communauté.* Je pleurais à mon tour mais de la joie de sentir tant d'amour qui me permettait de me pardonner à moi-même.

En fait, nous pleurions tous les deux. Je continuais :

- SHANNA, tu es jeune, tu es belle. Ta vie doit continuer, pour moi c'est important que quoi qu'il advienne, ta vie de femme continue.
- Si tu veux savoir, le seul homme qui m'approche c'est ILAN-TAR. Il file toujours le grand amour avec son copain. Ils sont adorables ces deux-là. Souvent ILAN-TAR me tient compagnie le soir. Nous parlons de toi, tu lui manques beaucoup. Quelquefois, nous rions en racontant nos souvenirs, des fois, on pleure et on essaye de se consoler. J'eus l'image très nette de cette complicité entre un amant de jeunesse et mon épouse. C'était apaisant. Je compris que notre enfant aurait au moins un oncle maternel de substitution. Il ne pouvait en trouver de meilleur. Cela me rassura énormément.
- Dit à ILAN-TAR qu'il ne peut y avoir de meilleur tonton pour le petit ASRAAN. Dis-lui aussi qu'il garde toute ma tendresse. Elle reprit :
- De toute façon, je suis ta femme et chaque fois que j'en vois un autre, je me dis qu'il ne t'arrive pas à la cheville. Nous eûmes la force de rire un peu ce qui nous détendit.
- Tu sais, la construction de la « maison-soleil » est bien avancée, contre vents et marées, le chantier a continué, même au ralenti. Tu sais, l'école de harpe et de chant fonctionne encore

malgré tout. Il y a encore des élèves et nous sommes plusieurs à les suivre. C'est très important pour nous de continuer à avancer sur ces projets, sinon, nous ne serions que dans la survie. Ainsi, la vie continuait là-bas.

Ensuite, nous prononçâmes ensemble le souhait-qui-lie en formulant le vœu de nous revoir pour le bien et la joie de tous. Puis, j'eus une image mentale de SHANNA telle que je ne l'avais jamais vue. Au lieu de voir à travers ses yeux comme d'habitude ou de recevoir les images mentales qu'elle m'adressait, je la vis se tenant debout comme en majesté dans une tunique ample. Surtout, je la vis arborant des parures de pierres scintillantes comme jamais je n'avais vu sur quiconque. Que voyais-je donc là ? Ce n'était pas son aspect réel ni l'aspect d'aucun être incarné. Je compris que ce que je percevais alors était ce qu'elle était appelée à devenir, un être magnifique. Par l'esprit, je me prosternais devant cette image comme devant une déesse. Cette vision fut brève car je sentis une torpeur me tomber dessus et l'image de SHANNA s'évapora progressivement comme dans une brume, nous eûmes juste le temps de nous dire au revoir, dans un débordement d'amour. Nous avons atteint l'extrême limite du possible. Alors que la vision de SHANNA s'estompait, j'eus la sensation d'être un passager qui voit s'éloigner le grand navire sur lequel il aurait dû prendre place avec la conviction qu'il n'en viendrait pas d'autre.

Je me réveillais là, tout seul sur la haute terrasse, comme celui qui reste sur place quand tous sont partis. Je ne saurais dire combien de temps dura ce contact mais il m'épuisa. Désormais, je sentais la présence de SHANNA en moi et je ne craignais plus rien.

Une curieuse tempête s'était levée autour de moi, le gros nuage se rapprochait de plus en plus, assombrissant la lumière du soleil et une « neige de poussière » tournoyait sur la ville détruite. Il ne fallait pas traîner là et après avoir séché mes larmes mais encore bouleversé, je me hâtai, luttant contre ce vent qui semblait s'être encore réchauffé depuis tout à l'heure. J'entrai dans « notre » salle où les uns et les autres étaient assis par terre ; certains discutaient, d'autres jouaient comme si de rien n'était. Je m'efforçais de paraître dans mon état normal. Quelqu'un m'interpella à haute voix :

- *Alors, qu'est-ce qui se passe en bas, on n'entend plus rien ?*
- *Rien, toujours rien.* Fut ma réponse. *C'est le calme plat.*
- Et tu as vu le ciel, il devient tout noir. Et ce vent qui hurle...

Une voix familière vint dans mon esprit « *je sais que tu viens de contacter SHANNA, elle m'envoie tout son amour* ». Oui, dire que l'amour est plus fort que la mort n'est pas un effet de style. Cela n'empêche toutefois pas la mort d'arriver...

Le dénouement vint presque à l'improviste juste après. Nous étions là, tous ensemble dans la même salle quand tout se mit à trembler, la terre elle-même grondant dans un tonnerre très grave. Une immense clameur lointaine approchait et recouvrait tout. Nous eûmes juste le temps de nous asseoir en cercle en nous tenant les mains. Je tenais un enfant par la main en lui disant :

- *serre fort, plus fort ; c'est ça. On va partir,*

-*où est-ce qu'on va partir ?*

-*Je n'en sais rien mais ça va secouer alors serre moi bien ; Voilà...* La clameur croissante était devenue un fracas assourdissant telle une monstrueuse avalanche. Ce furent-là nos adieux. Une première onde de choc souffla les grandes verrières de la salle dans un souffle brûlant, puis, le bâtiment fut heurté de plein fouet par une onde de choc incroyablement plus puissante. Tout explosa, Tout sembla valser, les objets, les corps, les blocs de pierre eux-mêmes. Au milieu du tumulte, je vis mon corps s'agiter d'ultimes convulsions comme parcouru de mouvements réflexes mais je n'éprouvais nulle douleur, comme catapulté par le choc hors de mon corps.

Puis plus rien. Une obscurité pareille à la nuit. Je perçu comme une luciole qui voletait et je réalisais que c'était moi, puis une autre et une autre. Je percevais mes compagnons comme des petites lumières de chandelles, je perçu la présence d'ASHLEM mais ne pouvais aller vers lui ni vers aucun autre. D'autres lumières ténues s'allumaient, les deux enfants que nous

avons ramenés, l'adolescent, les bénévoles puis ce fut comme le ciel à la tombée de la nuit lorsque toutes les étoiles scintillent en même temps, des myriades de lucioles envahissaient l'espace à mesure que des millions d'êtres cessaient brusquement de vivre. Qui aurait pu distinguer parmi ce nuage celui qui était le roi ? Je percevais encore dans cette multitude la présence de mes compagnes et compagnons tant aimés.

Puis se leva le vent du devenir et tout s'effaça jusqu'au souvenir.

Vint la nuit.

EPILOGUE

Bien loin de là, dans une maison aux angles arrondis, perchée sur un éperon rocheux en altitude, une petite communauté de paysans était rassemblée autour du poêle du foyer. Une mère berçait un enfant en chantant d'une voix douce. Le sol grondait et tremblait mais cela semblait lointain. L'enfant restait serein dans les bras de sa mère. Mais soudain elle cessa de chanter. Elle sut à cet instant qu'il n'avait plus de père.

Non, tout ne s'arrêta pas là. Des volutes de ténèbres émergea un embryon de conscience sans perceptions claire d'un lieu ni d'un temps. Quelque chose se remettait en mouvement sans même se percevoir clairement. Si le retour de la conscience fut graduel, la situation n'était pas apaisée ni douce pour autant. Ainsi étais-je balayé en tous sens comme un naufragé dans la tempête, écartelé que j'étais entre des forces contraires. La pratique que j'avais eu me tirait vers le haut mais la force de la violence jointe à la puissance du sceau des vœux brisés me tiraient puissamment vers le bas. Ainsi étais-je balloté et emporté quand je sentis quelque chose m'aspirer. Soudain, je me retrouvais dans notre communauté de la montagne. Oui c'était bien le refuge de la joie, telle que je le connaissais. Ma propre maison était là, offerte, intacte. Pourtant, tout semblait vide et sans vie. Où étaient-ils donc tous ? Je vis non loin sur le plateau une chose inconnue de moi : une vaste construction circulaire, de la taille d'un cirque. Le mur tambour était terminé mais la haute toiture

conique était inachevée et les poutres étaient visibles de l'extérieur comme les barreaux d'une cage. Instinctivement, je fut attiré vers ce lieu dont je connaissais l'existence sans l'avoir vu se construire. Les confrères et les consœurs étaient réunis et j'eus la vision de SHANNA parmi eux. Comme capté dans la scène, je compris qu'ils étaient tous réunis dans le chantier inachevé de « la maison soleil ». Je percevais une grande affliction. Ils étaient tous là rassemblés en cercle et une officiante conduisait la cérémonie. C'était étrange car d'habitude c'était SHANNA ou moi qui conduisions les cérémonies collectives. Je pouvais entendre leurs chants et cela me produisait un immense réconfort. Je pouvais percevoir des volutes d'amour qui m'atteignaient comme des vagues bienfaisantes. Comment leur dire que j'étais là aussi ? Je voulu parler à SHANNA mais son affliction ne permettait pas le contact. Pourtant, j'étais là avec eux et nul ne semblait s'en rendre compte ! Par je ne sais quel prodige, j'étais revenu à la maison, j'avais réussi à échapper à l'enfer de POSEIDIA. Une joie immense m'habita alors et je voulais la partager avec ceux qui m'entouraient. Pourtant, n'étais-je pas mort dans cette immense explosion finale ? Tout ceci était-il un rêve ? Ou alors avais-je rêvé cette explosion alors que j'étais de retour « chez nous » ? Tout était tellement vrai, non, je ne rêvais pas, ce que je voyais-là était bien la réalité.

Mais quel était ce rituel ? Me sentant irrésistiblement attiré vers le vide central, je m'en approchais de plus en plus. Un espace vide ? Non, il y avait quelque chose au

milieu qui semblait le point focal. C'était une série de tables basses, chacune portant des objets. Je fus attiré vers une de ces tables avec un objet long posé sur une belle draperie. C'est alors que je reconnus ma SHEMA⁶¹ noire posée sur ma cape claire déployée sur la table comme une nappe. La vérité éclata en moi comme un coup de gong.

Tout ceci était bien réel : j'étais réellement en train d'assister à mes funérailles et à celles de mes camarades.

Puis tout se brouilla et je me retrouvais de nouveau aspiré dans un violent tourbillon. Pris dans le flux du devenir, je sentis se refermer les portes d'une renaissance humaine alors même que s'ouvrait la béance abyssale d'océans de souffrances indicibles. Pourtant, d'autres forces s'y opposèrent. Je continuais à percevoir les prières qui m'étaient consacrées avec intensité et faisaient contrepoids à ma chute qui continuait inexorablement comme la course ultime d'un navire coulé qui sombre vers les abysses. Les survivants du refuge de la joie me témoignaient cette ultime bienveillance. Finalement, j'eus la sensation de pousser une membrane qui céda et je me trouvais dans un univers sombre et bleuté, un peu à l'image de la lumière blafarde du soleil sous la surface de la mer. Une renaissance particulière venait de survenir. Un nouvel univers vaste m'entourait que je commençais à percevoir. Il y avait des présences et je sentais qu'elles n'étaient pas humaines. J'étais doté d'un nouveau corps et il ne l'était pas non plus.

61 Flûte traversière.

*Tant qu'il y aura des êtres et tant que durera l'espace,
puissé-je demeurer pour leur venir en aide, jusqu'à ce
qu'ils aient atteints la libération.*

Extrait de « l'entrée dans la voie des Bodhisattvas »
SHANTIDEVA.

Et après ?

Contrairement à ce qu'écrivit PLATON, l'Atlantide ne sombra pas en un jour et une nuit. Passé le choc d'une énorme explosion qui dévasta la plus grande partie des villes et des régions peuplées, vint une cascade de catastrophes dont des séismes terribles et le réveil brutal des volcans de la cordillère. A cela s'ajouta l'immersion rapide des plaines puis très lentement, des terres moyennes.

Les populations survivantes qui n'avaient pas pu s'exiler à temps se réfugièrent sur les hauteurs. Leur sort fut presque pire car ces lambeaux de terre étaient incapables de nourrir ces foules réfugiées. Alors vinrent les pillages et les attaques contre les villages survivants. Alors que la famine régnait en maître, apparurent des crimes inconnus des lois comme le cannibalisme, ultime déchéance des survivants de l'Atlantide.

Et la communauté ?

En un premier temps, la vie continua comme avant comme si le lieu était épargné de tout. SHANNA fut élue cheffe de l'ensemble des communautés du plateau et organisa la survie de tous. La première menace fut de se protéger des bandes armées qui sillonnaient en pillant les terres restantes. Avec l'aide de survivants de l'armée du nord, SHANNA organisa avec succès la défense des communautés. Ce n'est pas de là que vint la pire menace : les éruptions en série obscurcirent le ciel, faisant retomber les cendres sur le sol. Un matin, le soleil ne se leva pas, le temps de la nuit perpétuelle

était venu. C'était là le signe dont avaient parlé les habitants de la cité souterraine « graines de demain ». SHANNA rassembla tous les communautaires qui trouvèrent refuge dans les vastes espaces souterrains prêts à les accueillir. Ils étaient autour d'un millier, sans doute les tout derniers habitants à la surface de ce qui fut l'Atlantide.

Ils demeurèrent plusieurs décennies dans ces vastes réseaux de cavités, cultivant la terre et en tirant leur subsistance. C'est lorsque les éléments se calmèrent enfin qu'ils refirent surface, emportant les semences de leur survie. Le paysage qu'ils découvrirent n'avait plus rien de connu. Les laves et les cendres volcaniques avaient couvert tous les sols, bouleversant le paysage. Surtout, ils avaient quittés une puissante chaîne montagneuse et se retrouvaient sur une île. SHANNA était alors très âgée s'autorisa à mourir peu après l'installation en surface et la remise en culture des sols transformés par les éruptions. Son fils unique ASRAAN le jeune, lui même plusieurs fois père prit la relève et devint le dirigeant de cette ultime terre...

Et après après ?

Combien de temps s'écoula-t-il avant que je ne reprenne une condition humaine ? Plus de 1400 ans s'étaient écoulés depuis la catastrophe. Ils étaient alors près de trente mille s'accrochant à une île rocheuse, la principale terre rescapée de l'Atlantide, une île d'une taille comparable à ce qui est aujourd'hui l'arc des

Hébrides extérieures au large de la côte ouest de l'Écosse D'autres îles habitées plus modestes existaient plus au sud. Il n'y avait pas de ville, pas même de villages avec des rues mais un saupoudrage de « crannog ».

Il n'y avait plus d'état mais une fédération de tribus sous la houlette d'un souverain aux pouvoirs limités, plus arbitre entre les tribus que roi régnant.

Il n'existait plus d'installations portuaires ni de grands bâtiments hormis quelques temples-pyramides qui avant la catastrophe se trouvaient sur de hauts cols. Les rares objets métalliques étaient pieusement conservés faute de pouvoir les reproduire. L'écriture, l'agriculture et certains artisanats comme le tissage avaient survécu mais les livres disparurent peu à peu par la dégradation naturelle du papier sans possibilité de les reproduire. Seule demeurait la mémoire de textes plus ou moins longs. Des collèges rudimentaires continuaient à fonctionner pour transmettre ce qui avait pu être sauvé des sciences et des arts, les enfants qui avaient des prédispositions pour le savoir y étaient envoyés pour étudier et transmettre à leur tour.

Nous étions une demi-douzaine d'enfants à jouer dehors. Le ciel était gris, presque menaçant mais nous n'y prêtions nulle attention tant nous étions accaparés par notre partie de proie et chasseurs. Certains étaient des chasseurs, d'autres des proies et devaient passer d'un lieu à l'autre sans nous faire prendre. En dessous de nous, se trouvait le hameau composé de six maisons rondes dont les toits de chaumes descendait presque

jusqu'au sol. Nous portions des guenilles, de vieux tissus grossièrement cousus et assemblés pour nous protéger du froid. En dessous de nous, les adultes s'affairaient pour la fête. Des feux avaient été allumés dans des trous sur l'espace au centre et des récipients de terre cuite avaient été enfouis dans les braises pour cuire à l'étouffée. Accaparés par les préparatifs du festin, les adultes chantaient en travaillant ; il y aurait de la viande pour tous. C'est alors que ma mère s'avança vers nous en nous appelant ; il était temps de rejoindre le reste du groupe car les invités venaient d'arriver et la fête allait commencer. Il y eut le traditionnel échange de présent, les discours de bienvenue, les remerciements d'usage et tous se disposèrent selon un certain ordre pour prendre part au festin accompagné de jeux, de chants et de danses. La particularité était la venue d'un barde renommé. Pour le mariage, la famille de l'épouse était venue accompagnée d'un barde réputé pour sa connaissance des anciens cycles épiques et les deux familles s'étaient concertées pour lui demander l'épopée des compagnons du cristal blanc puisqu'elle célébrait la fondation de son lignage.

Après le festin abondant par rapport à la frugalité quotidienne, tous se regroupèrent dans la maison principale, les aînés au centre autour du foyer, les plus jeunes à la périphérie, sauf les petits enfants avec leur mère. C'était une pièce sombre seulement éclairée par le trou dans le toit, la porte et les flammes du foyer. Avec mes 7 ans, je me retrouvais là parmi tous ces

gens blottis les uns contre les autres mais qui écoutaient religieusement les paroles du barde.

Tous étaient vêtus de leurs plus beaux atours, les femmes portant des robes longues aux couleurs de la laine brute en tissu épais, les hommes une sorte de veste rustique sur un pantalon rugueux de couleur écrue. Les seules teintures étaient tirées des plantes locales. Certaines femmes portaient des diadèmes de métal argenté rehaussés de pierres précieuses. Transmis de génération en génération, ces bijoux étaient les seuls objets transmis depuis l'époque Atlante. Nul ne savait produire de tels objets sur ces îles dépourvues de métal et de pierres précieuses. Tous les objets étaient de pierre, de bois, de peau et d'os. Le tissage et la poterie sans tour avaient survécus tant bien que mal ainsi que l'agriculture et un élevage modeste. Aucune technologie avancée ne subsistait. Pourtant, le chant et la poésie avaient survécu, y compris de splendides mélodies très élaborées venues d'un autre âge. Cet art était même florissant chez ces populations qui par ailleurs semblaient démunies de tout. Beaucoup de poèmes et de récits anciens devenaient obscurs avec des termes incompréhensibles pour les gens de cette époque. Il ne leur restait presque plus que cela ainsi qu'une tradition spirituelle orale qui bien que fragmentaire était encore bien vivante.

Le barde était un homme d'une cinquantaine d'année mais déjà bien vieilli. Il fut installé à la place d'honneur, parmi les anciens à côté des grosses pierres du foyer. Un silence étonnant s'installa et le barde fit courir ses

doigts agiles sur les cordes en boyau de sa lyre tendue de peau. Je n'avais jamais entendu un tel son mais il me parut familier pourtant. Puis il commença à chanter les vers de l'épopée d'une voix claire et forte. Tous les adultes étaient captivés. Par moment, le barde entonnait une partie que tous connaissaient par cœur, c'était en quelque sorte une chanson incluse dans le long récit. L'assemblée se mettait alors à chanter à l'unisson avec un plaisir évident puis redevenait silencieuse et concentrée pour laisser le barde continuer l'épopée. Je me sentais bercé par cette mélodie et prêt à m'assoupir auprès de ma mère quand des mots vinrent frapper ma conscience. Je ne comprenais pas tous les mots mais des images fortes remontaient à ma conscience à mesure que le récit se déployait. Il était question de la fin de la cité de POSEIDIA. Des demi-dieux aux qualités extraordinaires qui vinrent sur terre pour venir en aide aux humains menacés par des êtres démoniaques. Il était question d'un roi bon mais impuissant à protéger son peuple des êtres malfaisants qui venaient de sous la terre pour tuer les humains. C'est alors que les compagnons du cristal vinrent du ciel pour sauver les humains dans la ville ronde et empêcher les démons de s'emparer du grand cristal blanc. Parmi eux, le prince ASRAAN et son frère ASHLEM.

Je réagis à voix haute « *Ça alors ! Mais on n'était pas des frères, ni des dieux !* ». On me fit taire aussitôt et le récit continuait. Les héros descendirent alors aux enfers pour vaincre les démons. Soudain je protestais à voix haute : « *mais ce n'étaient pas des démons, c'étaient*

des hommes!». Mon intervention intempestive interrompit un instant le barde. On me fit sortir instamment mais sans colère et le récit repris dans le même silence. A l'extérieur, je vins me coller contre la porte pour écouter la suite. Le chant du barde continuait imperturbablement en égrainant les cordes de la lyre. Un de ces héros venu du ciel, le prince ASRAAN l'Ancien, s'unit à Dame SHANNA avant de remonter au ciel. De cette union entre une humaine et un demi-dieu naquit ASRAAN le jeune, premier seigneur des îles et fondateur de la dynastie qui règne sur les nouvelles îles. Cette dynastie prit le nom de « fils d'ASRAAN », même si la filiation s'opéra de mère en fille. Puis le barde enchaîna sur la généalogie des ancêtres pour arriver jusqu'à cette époque.

Peu après, un camarade de jeu un peu plus âgé vint me voir et me demanda ce qui m'avait pris en plein récit. Je lui dis qu'il y avait plein de choses fausses dedans et que cela m'avait énervé.

- *Qu'est-ce que tu en sais donc toi ?* Je baissais les yeux et répondis d'une voix que la tristesse rendait presque inaudible :
- *Mais ASRAAN l'ancien, c'était moi...*
- *Ah, elle est bien bonne celle-là !*

Il éclata de rire et s'éloigna amusé de ma réponse.

Des siècles après cela, la dernière migration des Atlantes eu lieu.

Voquant sur des bateaux tendus de peau⁶², ils émigrèrent vers l'est, le Portugal, la Galice, le sud de la Bretagne et enfin certains migrèrent jusqu'à l'Irlande libérée des glaces. En fusionnant avec les autochtones, ils devinrent les bâtisseurs de mégalithes et se perdirent dans la nuit de l'oubli. Les îles restantes continuèrent à s'enfoncer très lentement, se réduisant imperceptiblement comme une peau de chagrin. Les navigateurs qui « découvrirent » les Açores en 1427 n'y trouvèrent nul habitant, et pourtant...

⁶²Du type des curaigh (coracles) Irlandais.

*Tant qu'il y aura des êtres et tant que durera
l'espace, puissé-je demeurer pour leur venir en
aide, jusqu'à ce qu'ils aient atteints la libération.*

Extrait de « l'entrée dans la voie des
Bodhisattvas » SHANTIDEVA.

Sommaire

Rencontre musicale.....	5
Séjours dans la cordillère.....	48
La communauté de la forteresse de la joie.....	85
La guerre civile.....	111
Que la guerre était belle... avant d'avoir lieu.....	130
Le discours du roi.....	132
La bataille de l'infra-ville.....	141
Une soirée particulière.....	149
La chute.....	177
La traversée du 4ème canal.....	209
La fuite dans les tunnels.....	212
Retour au NAHKRON.....	236
Le temps du partage.....	258
EPILOGUE.....	285

